
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

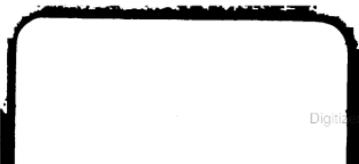
À propos du service Google Recherche de Livres

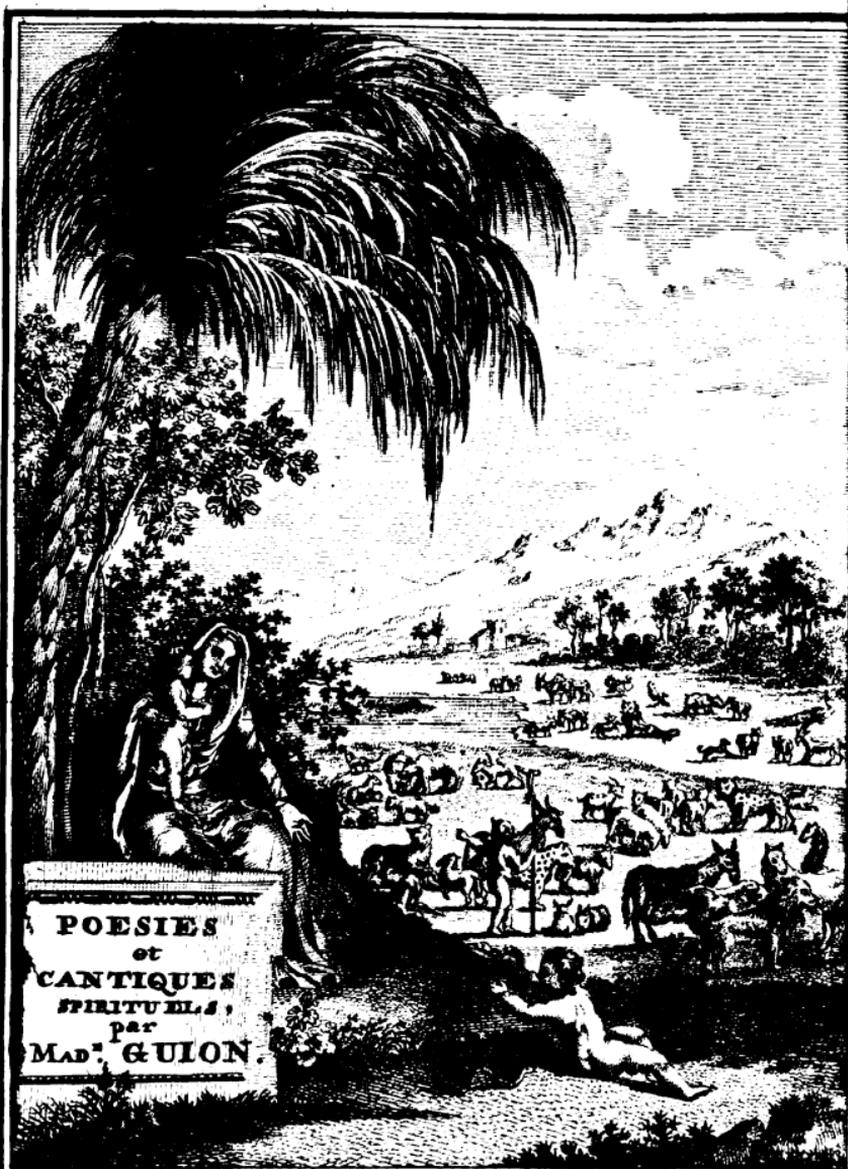
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06819181 0





W. Woodbury aqua fortis fecit. G. Sulp.

Ruer parvulus minabit eos. Isa. XI. v. 6.

Un petit Enfant les conduira.

*Sous la main de JESUS le tigre perd sa rage,
 Le lion sa fureur; le loup est fait agneau,
 L'homme devient enfant. Heureux tems, heureux âge,
 Où l'on ne verra plus qu'un Pasteur, qu'un Troupeau.*

POESIES

E T

CANTIQUES SPIRITUELS

SUR DIVERS SUJETS

QUI REGARDENT LA VIE INTÉRIEURE,

O U

L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME,

PAR MADAME J. M. B. de la

MOTHE-GUYON.

Divisés en quatre Volumes.

T O M E I.



A P A R I S,

Chez les LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. XC.

Z. W.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
300108
ASTOR LENOX TILDEN
FOUNDATIONS
1897

NEW YORK

P R E F A C E.

- I. *Différence de la Poësie sacrée d'avec la vulgaire.*
 - II. *De l'auteur de ces Poèmes & de la maniere surprenante dont elle les a composés.*
 - III. *Leur caractère, & leurs beautés solides.*
 - IV. *Partition de tout l'Ouvrage. Contenu en gros de ses quatre Volumes, & quel ordre on leur a donné, &c.*
 - V. *Conclusion.*
-

I.

LA Poësie ordinaire n'est que l'effet d'une imagination échauffée par les vives images qu'on veut dépeindre. Il n'en est pas ainsi de la Poësie divine. Les Ames saintes & simples dans les transports d'un amour céleste, composent des hymnes sacrés sans effort de tête, souvent sans favoir les regles de l'art & sans les observer. Tel est le premier & le plus ancien Cantique qui nous reste, je veux dire celui du grand Législateur des Juifs, Moïse. Tels sont les Cantiques du Prophète-Roi, ceux de Sainte Elizabeth, de la Sainte Vierge, de Zacharie

Perc de S. Jean Baptiste , du saint vieillard Siméon & autres , dont plusieurs ne font que des élévations & comme des excès que l'amour de Dieu leur faisoit répandre au-déhors , & qui marquoient les dispositions de leurs ames. Le Saint Esprit remplissant les cœurs de ces saints personnages d'une onction divine , leur faisoit peindre le Beau , le Grand , le Sublime des vérités spirituelles avec une harmonie , une magnificence & une force sur-humaine , sans les assujétir à l'observation des regles de l'art.

I I.

Les sacrés Cantiques & Poèmes qu'on donne ici au public sont de cette nature. On fait qu'ils sont sortis de la plume de la célèbre & pieuse Madame Guyon , assez connue par sa Vie écrite par elle-même & publiée nouvellement , avec beaucoup d'autres de ses ouvrages (a) entre lesquels celui-ci n'est pas le moindre , tant pour la netteté , la force & la profondeur des expressions que pour la dignité & sublimité des matieres , quoiqu'il soit le dernier de tous en rang , comme finissant ce que le public pouvoit attendre de notre Auteur.

Elle composoit ces Poèmes avec une faci-

(a) Voyez le Catalogue de tous ses Ouvrages à la fin de cette Préface.

lité admirable fans aucune réflexion. Ceux qui ont eu l'honneur de la connoître & de la voir fort particulièrement , entre autres des Seigneurs d'outre-mer & plusieurs personnes de distinction & de haute naissance, ont déclaré avoir vu & admiré la maniere surprenante avec laquelle elle les écrivoit. Toute sa méthode étoit , sur-tout depuis le tems (a) qu'elle étoit plus accoutumée à l'opération de Dieu, qui lui a tant fait écrire, que dans des momens d'un recueillement plus marqué, elle prenoit le premier papier qui se trouvoit sous sa main, & y écrivoit ces Cantiques sur toutes sortes d'airs qui lui venoient en pensée, ou qui lui étoient suggérés par ses Amis, aussi aisément qu'elle écrivoit ou dictoit des lettres; & la cadence & les rimes s'y trouvoient.

Elle écrivoit même quelquefois sur son lit malade cinq ou six Cantiques par jour sur des airs différens, qu'elle distribuoit dans le moment aux Amis qui la venoient voir, & qu'elle engageoit à chanter avec elle: & souvent ils y découvroient les dispositions de leurs ames, chacun selon son état & degré. Ce qu'on admiroit davantage, c'est qu'elle les écrivoit

(a) Voyez la Vie de l'Auteur Part. II. Chap. 21.

avec la même facilité dans ces tems de ses maladies, qui étoient fréquentes & violentes, & au milieu des souffrances, des désolations & des peines intérieures & extérieures, qui devoient naturellement affoiblir la force de l'imagination, & faire languir toutes les puissances de l'esprit humain. Ce lui étoit une gêne insupportable de faire la moindre réflexion, soit en écrivant ou dictant en prose, soit en composant ses ouvrages de poésie.

Il paroît que c'étoit à-peu-près de la même manière que les Saints Prophètes, les Evangelistes, les Apôtres & autres Saints qui ont été possédés de l'Esprit de Dieu, ont composé les Écrits qu'ils ont laissés. Le Saint Esprit les faisoit parler ou leur faisoit écrire avec une rapidité étonnante, soit en poésie soit en prose, les vérités dont ils étoient remplis. De même que leurs bouchés étoient ses organes pour annoncer ces vérités salutaires, leurs mains & leurs plumes étoient ses instrumens pour les écrire & les transmettre à la postérité. Ils ne pouvoient faire de réflexion sur eux-mêmes, ni faire attention au genre du stile ni à l'arrangement des paroles. Ils puisoient dans le fond de leurs ames la substance des vérités que le doigt de Dieu y

traçoit tous les jours. C'est pour cela qu'on trouve une diversité de stile dans les Prophètes , & même dans les Apôtres, & que partout on y découvre une naïveté ou simplicité qui est plus admirable & qui charme plus les cœurs tendres à l'attrait de Dieu, que tout le beau langage & le bel arrangement des termes de la Rhétorique humaine, qui frappent seulement les oreilles, & que le vent emporte.

I I I.

Comme les Amis de l'Auteur avoient l'expérience d'une chose si extraordinaire, surtout dans des ouvrages de Poësie, qui sont d'une gêne connue seulement aux Maîtres de l'art, ils ont eu soin de ramasser ces Cantiques & Poèmes : C'est ce qui a donné lieu à la publication de l'Ouvrage suivant. On y trouvera les vérités les plus sublimes de la Vie Intérieure développées avec une simplicité d'une onction toute divine. On y verra les peintures les plus aimables des dispositions d'une ame éprise de la perfection suprême, des démarches qu'elle fait pour parvenir à ce pur Amour, & des vertus qu'elle pratique par ce principe. Ces beautés solides doi-

vent désoccuper le Lecteur des ornemens vulgaires de la Poësie commune. Ainsi il ne faut pas y chercher l'exacritude réguliere de la mesure, des rimes, & des autres minuties, sur lesquelles on peut être rigoureux dans la versification profâne. Les ames animées de l'Esprit de Dieu ne sont point asservies à ces regles humaines. Quoiqu'il y ait des faillies & des élévations poëtiques dans plusieurs des Psaumes du Prophète-Roi, il y a des versets plus longs les uns que les autres, & une grande inégalité dans la cadence. On a été scrupuleux de laisser ces Poëmes comme ils sont sortis de la plume de l'Auteur, afin que le Lecteur les examine, & fasse plus d'attention à la substance des vérités qu'ils renferment, qu'aux paroles qui les expliquent.

I V.

Il y en avoit un trop grand nombre pour n'en faire qu'un ou deux Volumes ; c'est pourquoi on les a partagés en quatre. Les *Trois* premiers ne contiennent que des Canti-ques Spirituels, accommodés ordinairement à certains airs, la plupart profânes, dont on a bien voulu marquer les titres, pour inviter tant de beaux esprits qui se laissent corrompre par la mollesse des chansons mondai-

nes , à tourner les choses au profit de la piété , & à chanter les vérités & les louanges de Dieu sur les mêmes airs que tant d'autres emploient à l'offenser. Et afin d'observer quelque ordre dans tous ces Cantiques , l'on a divisé chacun de ces *Trois Volumes* en *Trois Parties* ; à la *Premiere* desquelles on a rangé ceux qui semblent donner plus particulièrement diverses *Instructions pour les ames qui aspirent à un Intérieur solide* ; à la *Seconde* , ceux qui dépeignent plus en détail les *Dispositions d'une Ame Intérieure selon ses différens états* ; & à la *Troisieme* , ceux qui marquent principalement des *Sentimens* & des *Transports d'une ame perdue en Dieu* , & appelée par lui à aider le prochain.

Dans le *Quatrieme Volume* l'on a recueilli le reste des Poësies de l'Auteur en cinq petites Sections. On y trouvera dans les deux premieres les Cantiques qu'on a voulu réserver pour ce *Quatrieme Volume* , afin de le proportionner aux précédens : à savoir dans la *I. Section* ceux qui expriment des *Sentimens d'une Ame Intérieure à l'occasion des principales Fêtes de l'année* , & dans le *II^{de}* . ceux qui n'étant que d'une ou de deux strophes , contiennent de *Courtes Réflexions* & *Affections pieuses* ,

propres pour les ames attirées. à la Vie Intérieure. La III^e. Section de ce Quatrieme Volume est une Traduction en vers du *Cantique des Cantiques de Salomon* : & la IV^e. consiste en un Recueil de plusieurs *Poèmes Héroïques avec quelques autres en Vers Libres, sur diverses matieres Chrétiennes & Intérieures.* La V^e. Section expose en Vers Libres, faits à l'occasion de plusieurs figures publiées à Bruxelles (a) *sur la Vie de la Ste. Vierge & sur l'Enfance de Notre Seigneur JÉSUS-CHRIST, quelques Pensées Chrétiennes sur les mêmes sujets.*

Les personnes qui sauront discerner la vérité & la piété solide, seront facilement convaincus par la lecture de cet Ouvrage, que ces Poèmes ne sont que d'ardentes effusions d'un cœur tout animé & agi de l'amour de Dieu le plus pur, & des élévations presque continuelles de ce même cœur à Dieu. Les Indices de leur Abrégé mis au commencement de chaque Volume donneront une idée générale de tout leur contenu & de leur ordre, autant que l'on a pu y en mettre entre des pièces séparées qui n'ont point de dépen-

(a) Par Hierôme Wierx, sous les titres Latins : *Vita Deiparæ Virginis Mariæ : JÉSUS-CHRISTI, Dei, Domini, Salvatoris nostri. Infantia.*

dance les unes d'avec les autres. On verra à la fin du IV^e. Volume une *Table Alphabétique* de tous ces *Poëmes* : à quoi l'on a ajouté en faveur de ceux qui aiment le chant, une autre *Table des Airs* de tous les *Cantiques* contenus dans ces quatre Volumes, avec la désignation de ceux auxquels chaque air se raporte, en marquant en même tems les airs différens qui conviennent à plusieurs de ces *Cantiques*. Enfin on finit tout l'Ouvrage par une Troisième *Table des Matieres* principales, propre à faire trouver sans peine les différens endroits où il est traité de chacune de ces matieres.

V.

Le Seigneur veuille accompagner l'usage que l'on pourra faire de cet Ouvrage, des effets salutaires de sa grace vivifiante dans les cœurs de tous ceux qui tâcheront d'en goûter les matieres, & les avancer par là vers la pureté de son saint amour si aimablement dépeint en tant d'endroits des *Poëmes* suivans ; Amour tout généreux & tout désintéressé, qui ne regarde que DIEU SEUL, son vrai & unique objet, son seul motif, sa fin souveraine & son T O U T.

Emblèmes de Hermannus Hugo sur ses pieux désirs , dans ceux d'Otthon Vænius sur l'amour Divin , avec des figures nouvelles , accompagnées de vers qui en font l'application aux dispositions les plus essentielles de la vie intérieure ; I. vol. *ibid.*

Lettres Chrétiennes & Spirituelles sur divers sujets qui regardent la vie intérieure , ou l'Esprit du vrai Christianisme ; nouvelle édition , augmentée & enrichie d'un cinquieme volume , contenant la correspondance secrète de l'Auteur avec M. de Fénelon , &c. &c. laquelle n'avoit jamais paru , & précédée d'anecdotes très-intéressantes , in-12. V. vol *Londres* 1768,

Sa Vie , écrite par elle-même , qui contient toutes les expériences de la vie intérieure , depuis ses commencemens jusqu'à la plus haute consommation , avec toutes les directions relatives , trois parties , 8. III. vol. 1790.



T A B L E
 DES CANTIQUES
 DU TOME PREMIER.
 ET ABREGÉ DE LEUR CONTENU.

PREMIERE PARTIE.

Instructions pour les ames qui aspirent à un
 Intérieur solide.

| | | |
|----------|--|--------|
| CANT. I. | <i>Les grandeurs de Dieu sont incompréhensibles.</i> | Pag. I |
| II. | <i>Le Tout de Dieu, & le Rien de l'homme.</i> | 2 |
| III. | <i>Sur le même sujet.</i> | 4 |
| IV. | <i>Dieu n'est loué que par la petitesse.</i> | 6 |
| V. | <i>En possédant Dieu on possède tout bien.</i> | 8 |
| VI. | <i>Dieu, le centre de l'ame.</i> | 9 |
| VII. | <i>Différens effets de la présence de Dieu en l'ame.</i> | 10 |
| VIII. | <i>Les dons de Dieu doivent retourner à lui.</i> | 12 |
| IX. | <i>Ecouter Dieu en silence.</i> | 14 |
| X. | <i>Servir Dieu avec joie & liberté de cœur.</i> | 15 |
| XI. | <i>L'Alcion, emblème du cœur qui repose en Dieu.</i> | 17 |
| XII. | <i>S'occuper de Dieu sans penser à l'avenir.</i> | 19 |
| XIII. | <i>Véritable bonheur.</i> | 20 |
| XIV. | <i>Le bonheur de l'ame amante n'est qu'en Dieu seul.</i> | 21 |
| XV. | <i>Sagesse Chrétienne.</i> | 23 |
| XVI. | <i>La vérité ne se connoît que par l'amour pur.</i> | 24 |
| XXII. | <i>La vérité n'a point de partisans dans le monde.</i> | 26 |
| XVIII. | <i>La divine Sagesse cache ses meilleurs amis.</i> | 28 |
| XIX. | <i>Sur le même sujet.</i> | 30 |
| XX. | <i>Sans la croix on ne peut point aller à Dieu.</i> | 31 |

*

| | |
|--|----|
| XXI. <i>Qui ne fait souffrir n'aime guere Dieu.</i> | 32 |
| XXII. <i>La souplesse de l'ame finit ses peines.</i> | 33 |
| XXIII. <i>La vraie pauvreté d'esprit.</i> | 34 |
| XXIV. <i>Aimer la bassesse & le néant : (seul miracle après la naissance de Jésus-Christ.)</i> | 36 |
| XXV. <i>Portrait de l'Enfance Chrétienne.</i> | 39 |
| XXVI. <i>Mort du vieil-homme pour faire revivre le nouveau.</i> | 41 |
| XXVII. <i>Mourir pour renaître.</i> | 42 |
| XXVIII. <i>Trouver sa vie dans le sein de la mort.</i> | 43 |
| XXIX. <i>Sur le même sujet.</i> | 45 |
| XXX. <i>Se laisser purifier du moi.</i> | 46 |
| XXXI. <i>Dieu veut un cœur vuide.</i> | 48 |
| XXXII. <i>Bonheur de l'antéantissement.</i> | 49 |
| XXXIII. <i>Sur le même sujet.</i> | 50 |
| XXXIV. <i>Le néant fait les délices de Dieu.</i> | 52 |
| XXXV. <i>Se plaire dans son néant.</i> | 53 |
| XXXVI. <i>Repos en Dieu par la sortie de soi.</i> | 54 |
| XXXVII. <i>L'homme doit recouler en Dieu dont il est sorti.</i> | 55 |
| XXXVIII. <i>Se quitter soi-même & aimer Dieu pour Dieu.</i> | 58 |
| XXXIX. <i>S'abandonner à Dieu & se quitter.</i> | 60 |
| XL. <i>Soumettre sa raison à Dieu.</i> | 61 |
| XLI. <i>S'abandonner à Dieu sans craindre pour soi.</i> | 63 |
| XLII. <i>Se sacrifier à tout ce que Dieu veut.</i> | 64 |
| XLIII. <i>Tout consiste dans l'abandon à Dieu.</i> | 67 |
| XLIV. <i>Aimer la simplicité & la sincérité.</i> | 69 |
| XLV. <i>Suivre le moment divin.</i> | 70 |
| XLVI. <i>Extase de la Volonté.</i> | 73 |
| XLVII. <i>Se laisser conduire à Dieu par la foi.</i> | 75 |
| XLVIII. <i>Foi sans assurance.</i> | 76 |
| XLIX. <i>Nuit obscure de la foi qui bannit tout intérêt propre.</i> | 78 |
| L. <i>Sureté de la lumiere de la pure foi.</i> | 79 |

DES CANTIQUES. XVII

| | |
|--|-----|
| LI. <i>Avantage de la pure foi.</i> | 81 |
| LII. <i>L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.</i> | 82 |
| LIII. <i>L'amour toujours croissant.</i> | 83 |
| LIV. <i>L'amour purifiant.</i> | 84 |
| LV. <i>Sur le même sujet.</i> | 85 |
| LVI. <i>Aimer Dieu pour lui même.</i> | 87 |
| LVII. <i>Aimer Dieu sans soin ni retour.</i> | 88 |
| LVIII. <i>L'amour parfait ne se recourbe point sur soi.</i> | 89 |
| LIX. <i>Aimer Dieu purement malgré nos miseres.</i> | 91 |
| LX. <i>Unique loi de l'amour.</i> | 93 |
| LXI. <i>Quel doit être notre amour pour Dieu.</i> | 94 |
| LXII. <i>Se laisser entraîner par l'amour divin.</i> | 95 |
| LXIII. <i>Voies & rigueurs aimables de l'Amour.</i> | 97 |
| LXIV. <i>Effets & caractères de la charité. (1. Cor. 13.)</i> | 99 |
| LXV. <i>Véritable pureté de l'amour.</i> | 101 |
| LXVI. <i>Pureté d'amour requise pour être uni à Dieu.</i> | 103 |
| LXVII. <i>L'amour pur & l'amour intéressé.</i> | 105 |
| LXVIII. <i>L'Amour du mercenaire & celui de l'enfant.</i> | 106 |
| LXIX. <i>Le feu emblème du pur amour.</i> | 107 |
| LXX. <i>Loix de l'amour pur.</i> | 108 |
| LXXI. <i>Leçons du pur amour.</i> | 110 |
| LXXII. <i>Sentier du pur amour.</i> | 113 |
| LXXIII. <i>Route du pur amour, très-sûre.</i> | 114 |
| LXXIV. <i>Le pur amour n'est que dans l'ame anéantie.</i> | 117 |
| LXXV. <i>Indifférence du pur amour. Fidélité à écouter les instrumens de Dieu.</i> | 119 |
| LXXVI. <i>Beautés & fruits de l'amour pur.</i> | 122 |
| LXXVII. <i>Le bonheur de l'ame amante n'est qu'en Dieu seul.</i> | 124 |

S E C O N D E P A R T I E .

Dispositions d'une ame intérieure , selon ses différens états.

| | | |
|-----------|---|-----|
| LXXVIII. | <i>N'aimer que Dieu.</i> | 126 |
| LXXIX. | <i>Adorer Dieu en ses créatures.</i> | 127 |
| LXXX. | <i>Nul mérite de l'homme devant Dieu.</i> | 129 |
| LXXXI. | <i>Recourir à Dieu dans les calamités publiques. Se contenter dans le contentement de Dieu.</i> | 130 |
| LXXXII. | <i>Ne se plaire que dans la volonté de Dieu.</i> | 131 |
| LXXXIII. | <i>Se plaire dans le bonheur & dans la volonté de Dieu.</i> | 132 |
| LXXXIV. | <i>Silence intérieur dans la présence de Dieu.</i> | 134 |
| LXXXV. | <i>Le moi disparu devant le Tout de Dieu.</i> | 135 |
| LXXXVI. | <i>Adorer le Tout de Dieu dans notre néant.</i> | 138 |
| LXXXVII. | <i>Fidélité de Dieu en ses promesses.</i> | 139 |
| LXXXVIII. | <i>Aspiration à l'union divine.</i> | 141 |
| LXXXIX. | <i>Désir de la mort.</i> | 143 |
| XC. | <i>Sentimens d'une ame pénitente.</i> | 144 |
| XCI. | <i>Diversité du sort des bons & des méchans en cette vie-ci & en l'autre.</i> | 145 |
| XCII. | <i>Abandon à Dieu dans les peines intérieures.</i> | 146 |
| XCIII. | <i>Recourir à Dieu dans ses peines.</i> | 147 |
| XCIV. | <i>Suivre JESUS souffrant.</i> | 149 |
| XCV. | <i>L'amour se mesure à la souffrance.</i> | 150 |
| XCVI. | <i>L'amour adoucit les peines.</i> | 151 |
| XCVII. | <i>Sur le même sujet.</i> | 152 |
| XCVIII. | <i>Paix au milieu des souffrances.</i> | 153 |
| XCIX. | <i>Souffrir & se taire.</i> | 154 |
| | <i>C. Amour de la Justice divine.</i> | 155 |
| CI. | <i>Vivre en Dieu, même parmi les souffrances</i> | 157 |
| CII. | <i>Dieu n'aime que les petits.</i> | 158 |

DES CANTIQUES. XIX

- CIII. *Patience humble dans la foiblesse & pauvreté intérieure.* 159
- CIV. *Aimer l'abjection intérieure & extérieure.* 162
- CV. *Esclavage & liberté de l'ame.* 163
- CVI. *Plainte & abandon dans les épreuves de l'amour.* 164
- CVII. *Contentement dans les douleurs des épreuves intérieures.* 167
- CVIII. *L'ame doit voir & sentir ses propres misères.* 169
- CIX. *Gemissement de l'ame dans le martyre spirituel.* 171
- CX. *Bonheur de l'anéantissement.* 172
- CXI. *Largeur du cœur après la perte du moi.* 175
- CXII. *Bonheur d'une ame morte à soi.* 178
- CXIII. *Heureux naufrage qui mène au port.* 179
- CXIV. *Heureuse vie après la mort spirituelle.* 181
- CXV. *Heureux état d'une ame abandonnée à la divine Justice.* 182
- CXVI. *Bonheur d'avoir tout perdu.* 185
- CXVII. *Etat de l'enfance Chrétienne où l'ame se complait en son néant pour adorer le Tout de Dieu.* 186
- CXVIII. *L'ame perdue dans l'amour. Comment arriver à cet état heureux.* 188
- CXIX. *Abandon de soi & de tout ce qu'on a à Dieu.* 191
- CXX. *Abandon entier & absolu.* 192
- CXXI. *S'abandonner quoiqu'avec foiblesse au milieu de ses misères.* 196
- CXXII. *Nature & effets d'un abandon véritable & entier à Dieu.* 198
- CXXIII. *Se perdre de vue en demeurant passif à l'opération de Dieu.* 200

| | |
|---|-----|
| CXXIV. <i>Le retour sur soi , très-nuisible.</i> | 201 |
| CXXV. <i>Vivre de foi & d'amour.</i> | 205 |
| CXXVI. <i>Vie cachée de foi.</i> | 206 |
| CXXVII. <i>Nuit effroyable de l'esprit.</i> | 207 |
| CXXVIII. <i>L'amour aime la solitude.</i> | 209 |
| CXXIX. <i>L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.</i> | 210 |
| CXXX. <i>L'amour sincere aime le châtement.</i> | 211 |
| CXXXI. <i>Aimer Dieu sans craindre les croix.</i> | 213 |
| CXXXII. <i>Absence rigoureuse de l'amour.</i> | 214 |
| CXXXIII. <i>Aimer les rigueurs de l'amour.</i> | 215 |
| CXXXIV. <i>L'amour pur s'affermir par les rigueurs.</i> | 216 |
| CXXXV. <i>L'amour consumant.</i> | 217 |
| CXXXVI. <i>Puissance & victoire de l'amour divin.</i> | 219 |
| CXXXVII. <i>Abime de l'Amour.</i> | 221 |
| CXXXVIII. <i>Océan du divin Amour.</i> | 222 |

T R O I S I È M E P A R T I E.

Sentimens & transports d'une ame perdue en Dieu, & appelée par lui à aider le prochain.

| | |
|---|-------|
| CXXXIX. <i>Aimer Dieu pour Dieu & non pour soi.</i> | 224 |
| CXL. <i>Dieu si aimable , aimé de peu.</i> | 225 |
| CXLI. <i>Aimer sans rien désirer.</i> | 227 |
| CXLII. <i>L'amour fixe le cœur.</i> | ibid. |
| CXLIII. <i>Routes de l'amour , sûres.</i> | 229 |
| CXLIV. <i>Ne vivre que d'amour.</i> | 231 |
| CXLV. <i>Désert de la foi & de l'amour.</i> | 232 |
| CXLVI. <i>Désintéressement d'amour.</i> | 235 |
| CXLVII. <i>L'amour inébranlable dans les souffrances , & la prison.</i> | 237 |
| CXLVIII. <i>Sur le même sujet.</i> | 240 |
| CXLIX. <i>Sur le même sujet.</i> | 242 |
| CL. <i>Sur le même sujet.</i> | 243 |
| CLI. <i>L'amour divin fait aimer les souffrances.</i> | 244 |

DES CANTIQUES. XXI

- CLII. *Se taire, souffrir & mourir.* 245
- CLIII. *Abandon enfantin.* 247
- CLIV. *N'aimer que le vouloir divin.* 248
- CLV. *Ne vivre que de la volonté de Dieu.* 250
- CLVI. *Suivre Dieu sans savoir où.* 251
- CLVII. *Sacrifice d'amour.* 254
- CLVIII. *Ne pas craindre la rigueur de l'amour.* 255
- CLIX. *Pureté d'amour.* 256
- CLX. *Viçtime du pur amour.* 258
- CLXI. *Amabilité de la divine Justice.* 261
- CLXII. *Sur le même sujet.* 263
- CLXIII. *La justice & l'amour sont inséparables.* 264
- CLXIV. *Unité des Bienheureux & des parfaits avec Dieu & entr'eux.* 265
- CLXV. *Bonheur de la simplicité & petiteſſe.* 266
- CLXVI. *La simplicité abhorrée des grands, est le partage des Enfants.* 268
- CLXVII. *Souplesſe infinie que demande l'amour.* 270
- CLXVIII. *S'abhorer ſoi-même pour donner toute gloire à Dieu.* 271
- CLXIX. *Bonheur de l'ame amante & abandonnée à Dieu.* 273
- CLXX. *Dieu ſe plaît dans le néant & la ſolitude du cœur.* 276
- CLXXI. *L'amour de Dieu dans une ame anéantie; & l'éloignement des hommes du même amour.* 277
- CLXXII. *Sentimens d'une ame anéantie devant Dieu.* 279
- CLXXIII. *Etat d'une ame arrivée à ſa fin.* 281
- CLXXIV. *L'amour inſenſible d'une ame conſommée en Dieu.* 283
- CLXXV. *Tranquille douceur de l'amour divin en une ame reſſuſcitée.*

XXII TABLE DES CANTIQUES.

| | |
|---|-----|
| CLXXVI. <i>Cantique d'une ame consommée vers la fin de sa vie.</i> | 287 |
| CLXXVII. <i>Vivre & mourir en louant & aimant Dieu.</i> | 289 |
| CLXXVIII. <i>Fonder son espérance sur Dieu seul.</i> | 291 |
| CLXXIX. <i>L'amour ne trouve qu'affliction par tout où Dieu n'est pas aimé.</i> | 292 |
| CLXXX. <i>Dieu garde les petits, & abandonne les grands.</i> | 294 |
| CLXXXI. <i>Route de la foi.</i> | 296 |
| CLXXXII. <i>Ecole de l'amour.</i> | 297 |
| CLXXXIII. <i>L'amour pur ne se peut cacher.</i> | 300 |
| CLXXXIV. <i>Loix de l'amour enfantin.</i> | 301 |
| CLXXXV. <i>Ne pas mépriser les Instrumens de Dieu à cause de leur simplicité.</i> | 303 |
| CLXXXVI. <i>Croix de la vie Apostolique.</i> | 304 |
| CLXXXVII. <i>Plaintes & soins pour les enfans de Dieu.</i> | 306 |
| CLXXXVIII. <i>Discernement des esprits.</i> | 309 |
| CLXXXIX. <i>Donner sa liberté à Dieu.</i> | 312 |
| CXC. <i>La parole de Dieu n'est point écoutée.</i> | 314 |
| CXCI. <i>Dieu rejetant sa vigne s'en fera une nouvelle.</i> | 317 |
| CXCII. <i>Que le règne de Jésus-Christ se va étendre.</i> | 319 |
| CXCIII. <i>Grandes persécutions avant que Dieu rassemblera ses enfans.</i> | 321 |
| CXCIV. <i>Jésus-Christ rassemblera ses enfans dans la nouvelle Jérusalem.</i> | 323 |
| CXCV. <i>Pierres propres pour la Jérusalem céleste.</i> | 324 |
| CXCVI. <i>Age heureux du règne de Jésus-Christ.</i> | |
| (<i>Isa. XI. v. 6--9.</i>) | 326 |



POESIES ET CANTIQUES
SPIRITUELS

Sur divers sujets qui regardent la Vie Intérieure.

PREMIERE PARTIE.

Instructions pour les ames qui aspirent
à un Intérieur solide.

CANTIQUE PREMIER.

Les grandeurs de Dieu sont incompréhensibles.

AIR : *Mon cher troupeau ; cherchez la plaine,
ou, Reveillez-vous belle endormie.*

ETRE suffisant à toi-même,
Qui trouves en toi ton bonheur,
Qui fais celui du cœur qui t'aime,
Sans trop abaisser ta grandeur !

Dieu de Dieu, source de lumiere,
Qui régis ce grand Univers ;
Ton vouloir en fut la matiere
Et de ses ornemens divers.

Ta puissance n'a point de borne
Si ce n'est celle de l'Amour :

Tome I. Cant.

A

Il revêt, il détruit, il orne,
Abaisse, élève tour-à-tour.

Dieu ne peut vouloir que sa gloire
Dans tout ce qu'il fait ou détruit :
Le vouloir, l'esprit, la mémoire,
Sa sagesse les a produit.

S'il nous livroit à sa justice,
Ce seroit avec équité ;
Il faut au milieu du supplice
Adorer encor sa bonté.

Que ne puis-je faire connoître
Tout ce qu'il est en vérité :
Il est trop immense, & notre être
A trop peu de capacité.

Honorons d'un profond silence
Ce que nul ne peut concevoir ;
Respectons sa grandeur immense,
Immolons nous à son pouvoir.

C'est trop peu d'un seul sacrifice
Pour un Dieu si grand, si parfait :
Que notre ame s'aneantisse
Autant de vouloir que d'effet !

I I.

Le Tout de Dieu, & le Rien de l'homme.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ses chaînes ;*
ou, Les folies d'Espagne.

DIEU souverain, qui gouvernes le monde,
Près de qui tout disparoit à l'instant,
Les montagnes s'écoulent comme l'onde
Devant toi, qui les tiras du néant.

SPIRITUELLES.

3

Être Divin , source de tous les êtres ,
Tout être est un néant devant tes yeux :
Tu les créas , tu les fais disparaître ;
Hors toi , rien n'est solide sous les cieux.

Toute grandeur , toute magnificence
Est renfermée en toi comme en son Tout :
Ce que tu veux par ta toute-puissance ,
Un FIAT seul peut en venir à bout.

Ce FIAT qui fit tant de belles choses ,
Peut , si tu veux , les réduire au néant :
Comme de tout ton vouloir est la cause ,
Ton vouloir peut les détruire à l'instant.

JE SUIS CELUI QUI SUIS , dit à Moïse
Ce Dieu puissant ; rien n'a d'être hors de moi :
Il faut que toute ame me soit soumise ,
Comme à son Créateur , comme à son Roi.

Je ne saurois supporter que les hommes ,
Qui ne font rien que ce que je les fais ,
S'osent donner un pouvoir , quelques formes ,
Et n'agissent , que pour leurs intérêts.

Ah ! qu'ils sont éloignés de se connoître !
L'homme est mensonge , & je suis vérité.
Je suis le Tout & l'Être de tout être :
L'homme n'est que néant , que vanité.

Le tout & le rien font les deux extrêmes ;
Et cependant je daigne les unir :
Si je le fais par des faveurs suprêmes ,
On ne doit point s'enfler ; mais me bénir.

Néant , néant , que tu me fais de peine
Quand je te vois prévaloir de ton rien !
Tu dois tout à la Bonté Souveraine ;
Oses-tu t'attribuer quelque bien ?

F I I.

Sur le même sujet.

AIR : *La jeune Iris me fait aimer ses chaînes.*

TU m'enseignes, mon adorable Maître,
Deux vérités, LE TOUT & LE NÉANT :
Je te dois mon esprit, mon cœur, mon être ;
Que puis-je & que suis-je, ô Dieu tout-puissant ?

Celui qui n'a d'être ni de puissance,
Devroit-il s'attribuer aucun bien ?
Il est & vit dessous ta dépendance,
Sans qu'il ait pour partage que le rien.

Il est heureux s'il reste dans sa place :
S'il en sort ce n'est que trouble & douleur.
Que tu le punis bien de son audace,
Lorsque tu l'abandonnes à son cœur !

Par son néant il te rend un hommage,
Digne de toi, digne de ta grandeur :
Ta gloire, ton plaisir est le partage
Qu'il a choisi : tout est pour ton honneur.

S'il se pouvoit immoler à ta gloire,
Il trouveroit sa joie & son désir :
Que peut le rien & quelle est sa victoire ?
C'est quand son impuissance est son plaisir.

S'il pouvoit vouloir, ce seroit toi-même ;
Pour te faire un don plus digne de toi :
Donner à Dieu Dieu, c'est le bien suprême ;
Ce don se fait par l'amour & la foi.

Je voudrois ôter à la créature
Ce qu'elle a, pour te le donner, Seigneur :

Cela même est une belle imposture ;
N'ayant rien qui ne soit à son Facteur.

Quand je vois ce RIEN qui veut, qui désire,
Qui se plaint : je suis dans l'étonnement :
Qui conte ses œuvres & son martyre,
Je pleure en secret son aveuglement.

Tu veux pour toi ; tu te flattes sans cesse
De mériter de Dieu quelque faveur :
Tu n'as que le néant & la foiblesse ;
Dis-moi, qu'est-ce que te doit ton Seigneur.

Il a droit de punir ton arrogance.
Veux-tu te dérober à son courroux ?
Demeure tranquille en ton indigence ;
C'est le sacrifice qu'il veut de tous.

O bien réel ! tu fais toute ma joie :
Je te trouve en mon Dieu, non pas en moi ;
Ce qu'il donne aussitôt je lui renvoie :
Un cœur loyal ne retient rien pour soi.

Un cœur ingrat pese toutes ses peines ;
Il veut compter avec le Tout-puissant :
Hélas, que ses prétentions sont vaines !
Quel compte doit ce grand Tout au néant !

O gloire ! ô Dieu ! ô puissance absolue !
Use toujours sur moi de tous tes droits :
Renverse, détruis, arrache, dé nue ;
C'est encor peu pour ce que je te dois.

Hélas, que je m'estimerois heureuse,
Si tu trouvois ta gloire & ton plaisir
En me perdant ! O perte glorieuse,
Oserois-tu me couter un soupir ?

Non, non ; Dieu seul se possédant soi-même,
Infiniment tranquille & bienheureux,
Doit faire le bonheur du cœur qui l'aime :
Ou bien il est lâche, & non amoureux.

I V.

Dieu n'est loué que par la petiteffe.

AIR : *Quand Iris prend plaisir à boire.*

POUR louer la Grandeur suprême,
 Il faut sortir hors de soi-même
 Par de doux & de saints transports;
 On doit s'anéantir en sa présence,
 Faisant de généreux efforts,
 Et par d'agréables accords
 Exalter sa magnificence.

Sa grandeur qui n'a point de borne,
 Et cette Majesté si bonne
 Doit attirer tout notre amour;
 A cet amour joignons l'obéissance :
 Il faut le bénir chaque jour;
 L'esprit & le cœur tour à tour
 Doivent montrer leur dépendance.

Cet Être puissant, immuable
 Veut un amour invariable,
 Qui soit pur & sans intérêt;
 Il veut un cœur d'une extrême souplesse,
 Soumis à tout ce qui lui plaît;
 Adorant son divin arrêt,
 Qui toujours est plein de sagesse.

Ne désirant plus que sa gloire,
 Il veut qu'on perde la mémoire
 De tout, hormis de son honneur;
 Sans regarder en nous ce qui se passe,
 Les caresses, ni la douleur,
 Qu'on veuille de tout notre cœur
 Qu'en nous sa volonté se fasse.

S P I R I T U E L L E S .

Et que respectant sa Justice,
Qu'elle soit contraire ou propice,
On la reçoive également :
Qu'en son bonheur consiste tout le nôtre,
Et tout notre contentement.
Jamais un véritable amant
Ne doit en désirer un autre.

L'amour pur est une science,
Dont on a peu de connoissance ;
Personne ne fuit cette loi :
De l'amour-propre un chacun s'accommode ;
Le petit sentier de la foi,
La haine & le mépris de soi,
N'est point à présent à la mode.

Vien, Seigneur, en magnificence,
Donne aux Enfants cette éloquence
Que détestent les fotts esprits ;
Enseigne aux grands quelle est leur ignorance :
Fais toi louer par les petits ;
Dans leurs discours & leurs écrits
Fais voir quelle est ta Sapience.

Confonds par eux tant de faux sages ;
Détruis leur fastueux langage,
Ennemi de ta vérité :
Donne aux Enfants cette haute Sagesse
Qu'on trouve en la simplicité :
Pour combattre leur vanité
N'employe que la petitesse.

Tes Enfants rampent sur la terre ;
Chacun leur déclaré la guerre ;
Ils sont un objet de mépris :
Mais l'abaissement fait toute leur gloire ;
Leur cœur de ta grandeur épris
Ne cherche point d'autre prix,
Que celui de voir ta victoire.

Vien, commande, triomphe & régne;
 Fais estimer ce qu'on dédaigne;
 Rempli tout de ta Majesté:
 Que ton saint Nom soit à tous redoutable;
 Punissant leur témérité,
 Tempère ta sévérité,
 Et pardonne à l'homme coupable.

V.

En possédant Dieu on possède tout bien.

AIR: *Le changement Iris vous est si doux.*

ETRE seul à seul avec son Époux,
 Est quelque chose de si doux
 Qu'il surpasse toutes délices.
 O vous qui réglez dans mon cœur,
 Grand Dieu, qui m'êtes si propice,
 Ecartez tout objet trompeur.

Sans vous, sans vous tout n'est qu'amusement
 Qui flatte & qui surprend les sens;
 Le cœur n'y peut se satisfaire;
 Divin Auteur de mes plaisirs,
 Vous seul avez droit de me plaire,
 Et de remplir tous mes desir.

Vous possédant on possède tous biens
 On n'a plus charge ni liens;
 On jouit d'une paix parfaite.
 Toi qui t'amuse à ce qui doit périr,
 Sans être jamais satisfaite,
 Aime ce qui ne peut mourir.

V I.

Dieu, le centre de l'ame.

AIR : *Ami, ne passons pas Creteil ;
ou, Je ne me soucie plus de rien.*

PLUS notre centre est éminent,
Et plus on a d'empressement ;
On désire l'atteindre ;
Et c'est un horrible tourment
De ne le pouvoir joindre.

Notre cœur n'a point de repos
S'il ne se perd dans le Très-haut :
C'est son centre & sa vie :
Ailleurs il éprouve un cahos ,
Qui tient l'ame asservie.

Dieu, comme le centre infini,
Sitôt que le cœur est uni,
Rend la course paisible ;
En nous séparant du fini,
Nous perd dans l'impassible.

La course augmente chaque jour,
On se repose en son amour :
Plus la course est rapide,
Et moins a-t-elle de détour ;
Plus on trouve le vide.

Et c'est dans cette vastité,
Et cette pure immensité,
Que l'on tombe sans cesse,
Sans troubler la tranquillité :
Jamais on ne s'empresse.

Si le cœur a du mouvement
Pour arriver plus promptement

Jusqu'à son divin centre ,
 Il court bien plus rapidement
 Aussitôt qu'il y rentre.

Sa course est sans émotion ;
 Elle est sans agitation ,
 Tranquille & reposée :
 On ne trouve plus d'action ;
 L'ame est en Dieu passée.

C'est la rapidité du Tout
 Qui nous entraîne jusqu'au bout ;
 Et sa course est immense :
 Pour en venir bientôt à bout
 Cessons la résistance.

V I I.

Différens effets de la présence de Dieu en l'ame.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts ;
 ou , Dirai-je mon Confiteor.*

COMME nous voyons le Soleil
 Découvrir les moindres atomes ;
 Ainsi mon Dieu d'un seul coup d'œil
 Nous découvre ce que nous sommes :
 La vertu , notre unique appui ,
 S'écoule & s'enfuit devant lui.

Devant la face de mon Dieu
 On voit les montagnes se fondre ,
 Les rochers fortir de leur lieu ,
 Et tout l'Univers se confondre :
 C'est la présence du Seigneur
 Qui cause par-tout cette horreur.

Présence pleine de douceur ,
 Tu fais des effets bien contraires :
 Dans un tems tu n'es que rigueur ;

En d'autre une paix salutaire
Accompagne toujours tes pas ,
Le bonheur ne nous quitte pas.

Lorsque tu viens pour nous guérir
Des maux que nous a fait le monde ,
Pour nous empêcher de périr ,
Par une douceur sans seconde
Tu nous appelles près de toi ,
Ta bonté nourrit notre foi .

Mais lorsque Dieu veut tout de bon
Nous arracher hors de nous-mêmes ,
Il agit d'une autre façon :
La présence d'un Dieu suprême
Renverse tout dans notre cœur ;
Tout est confusion , horreur .

Ah ! que son œil est pénétrant ,
Qu'il nous voit bien d'une autre sorte ,
Ce qui paroïssoit ci-devant
Aux yeux une vertu très-forte ,
Lorsqu'on est mis en vérité ,
Ne paroît plus que vanité .

O vous , beaux cédres du Liban ,
Soyez brisés par sa présence ;
De ce que vous aviez de grand
Qu'il n'en reste que l'apparence :
Pour faire un chemin au Seigneur ,
Il faut briser toute hauteur .

Vous rugissez avec horreur ,
Comme un lion dans sa caverne ;
Vous déplorez votre malheur ,
Et faites retentir la plaine
De votre affreux gémissément ,
Accablés d'un bras tout-puissant .

Vous vous livrez à la douleur ,
Pour n'en pénétrer pas la cause ;
Il faut un chemin au Seigneur ,

Et votre hauteur s'y oppose :
Laissez-vous bientôt renverser ;
Par vous on le verra passer.

Ma's si vous voulez subsister
Sur le plus haut de la montagne ,
Vous le verrez s'en écarter ,
Traversant la basse campagne :
Il descendra jusqu'au profond
Des inaccessibles vallons.

On voudroit toujours acquérir ;
Mais on ne voudroit jamais perdre :
On voudroit vivre & non mourir ;
Et semblables à ces hauts cédres ,
On ne veut point être abattus :
Dieu se moque de nos refus.

Recevons donc du Tout-puissant
La douleur ainsi que la joie :
Laissons-nous conduire en enfant ;
Et ne cherchons point d'autre voie
Que celle de son bon plaisir :
Ah ! bornons là notre désir.

V I I I.

Les dons de Dieu doivent retourner à lui.

AIR : *Léandre ; ou , Dirai-je mon Confiteor.*

DU sang la circulation
Est une figure parlante
De la céleste impression ,
De sa grace plus excellente.
Tout doit retourner au Seigneur
Comme le sang retourne au cœur.

Le sang fixé dans quelque endroit
Dérange la fanté des hommes :

Si l'on croit avoir quelque droit
Sur ses dons, sur ce que nous sommes,
Notre amour devient vicieux,
Indigne des faveurs des cieux.

Nous arrêtons les dons de Dieu
Quand nous les voulons pour nous-mêmes :
Ils ne font bien que dans leur lieu ;
Leur lieu c'est l'essence suprême.
Tout en fort, tout doit aboutir
En lui, comme il en doit sortir.

C'est là le secret de l'amour
Qu'il soit en nous comme en lui-même.
Ce flux & reflux doit toujours
Recouler de ces deux extrêmes ;
De Dieu jusqu'à notre néant,
Du néant jusqu'au Tout-puissant.

Point d'amour, point de vérité
Sans cette juste économie ;
Car la divine charité
De notre ame seroit bannie
Sans cet équitable retour,
Source & soutien de notre amour.

Nous savons que la Trinité
Sort de son unique Principe,
Puis retourne en son unité
De qui tout est, tout participe ;
Le Fils engendré chaque jour,
Du Pere & du Fils fort l'Amour.

Dieu le Pere engendre aujourd'hui
Son Verbe par sa connoissance ;
L'Esprit saint des deux est produit
La mutuelle jouissance,
Du Pere & du Fils fort l'Amour
Qui dans L'UN s'abîme à son tour.

Ne fixons point du Tout-puissant
Par notre amour propre la grace ;

Renvoyons dans le même instant
 Ce qu'il donne; quoiqu'il en fasse,
 Soyons contents de notre fort,
 Soit pour la vie ou pour la mort.

I X.

Ecouter Dieu en silence.

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

O Vous, charmante voix, qui parlez dans mon ame,
 Qui vous faites entendre en secret à mon cœur !
 Votre parler est un doux calme
 Sans discours, même sans faveur.

Vous gardez en parlant un amoureux silence,
 Qui vous fait discerner bien plus que les discours :
 Que ce silence a d'éloquence
 Pour nous imprimer vos amours !

Vous parlez à mon cœur, & mon cœur parle à
 d'autre :

Qui veut vous écouter, le fait, mais dans la paix ;
 Cette paix dont parle l'Apôtre,
 Surpasse les sens plus parfaits.

Cette muette voix veut une ame muette ;
 Que tout se taise en nous pour la laisser agir :
 C'est là l'ame que Dieu souhaite
 Pour s'y tracer avec plaisir.

Mais notre activité s'opposant à ce calme,
 Arrête en même tems l'action de mon Dieu :
 C'est la passivité de l'ame,
 Et la paix qui lui donne lieu.

Mais notre esprit déçu d'une fausse apparence,
 Veut toujours se mouvoir pour l'attirer à soi :
 Il perd par sa vaine prudence
 Ce qu'il eût acquis par la foi.

Sitôt qu'il ne sent pas l'opérer de la grace,
 Persuadé qu'il est qu'il faut toujours sentir,
 Remuant cette belle glace,
 Il ne fait rien que la ternir.

L'ame tranquille, ainsi qu'une glace très-pure,
 Reçoit facilement l'image du Seigneur :
 L'empressement de la nature
 L'empêche de se peindre au cœur.

On cherche incessamment, on veut de l'assurance ;
 Et l'on détruit par là le parfait abandon :
 Au lieu que par la patience
 On a le Donneur & le don.

Pour vouloir trop avoir, on perd ce qu'on possède :
 Connoître, voir, sentir est contraire à la foi :
 Le Tout-puissant veut qu'on lui cède ;
 Il veut commander en grand Roi.

Commandez & réglez ; qu'à jamais votre Empire
 Se fasse respecter dans ce grand Univers :
 C'est pour cela que je soupire
 Et que je consacre mes vers.

X.

Servir Dieu avec joie & liberté de cœur.

AIR : *La jeune Iris ; ou , Les folies d'Espagne.*

QUE la largeur du cœur est nécessaire
 Pour arriver à Dieu plus promptement !
 Tout ce qui le retrécit & resserre,
 Ne nous cause que du retardement.

La liberté que le Seigneur nous donne,
 Vient du plaisir qu'il verse au fond du cœur :
 Cette gaieté que l'Apôtre ordonne
 N'a rien qui ne plaise à notre Sauveur.

Tu feras, dit Jésus, sûrement libre,
 Si le Fils te donne la liberté :
 Il faut faire ton plaisir de me suivre ;
 Que mon fardeau a de légèreté !

Celui qui me sert d'un air trop farouche,
 Marque qu'il est contraint en me servant :
 Si l'on entend le contraire en sa bouche,
 Sa tristesse tous ses discours dément.

Un cœur content, persévère sans peine ;
 Un cœur étroit a des hauts & des bas :
 Dans son chemin il perd souvent haleine ;
 A peine a-t-il commencé qu'il est las.

Je verse au cœur une certaine joie
 Lorsqu'on me sert sans crainte & sans détour.
 Tous les travaux qu'on souffre dans ma voie,
 Ne servent que pour affermir l'amour.

Le pur amour ne compte point la peine ;
 Il fait tout ce qu'il faut alégrement :
 Jamais son esprit ne souffre de gêne ;
 Car le cœur pur fuit le resserrement.

En servant Dieu l'amour pur se contente ;
 Il est au centre de tous les plaisirs :
 L'ame n'a plus la tristesse inconstante ;
 Le pur amour enlève les désirs.

Dieu, dont la bonté surpasse l'idée
 Que notre esprit oseroit s'en former,
 Veut la paix ; il nous l'a recommandée ;
 Pourquoi tant craindre, & tant nous alarmer ?

Pourquoi veut-il que le cœur soit au large ?
 Il est immense & le cœur si petit.
 Il nous a tous tirés de l'esclavage,
 Pour nous rendre libres par Jésus-Christ.

X I.

*L'Alcion, emblème du cœur qui repose
en Dieu.*

AIR : *On ne vit plus ; ou , Léandre.*

L'ALCION au milieu des flots
Fait son nid sans craindre l'orage ;
Et goûte un assuré repos ,
Quand la mer écumant de rage
Vient briser les plus grands vaisseaux ,
Et les enfonce dans les eaux.

Il élève là ses petits ,
Leur fournissant leur nourriture :
Ils se reposent dans leurs nids ,
Quoique tout tremble en la Nature ;
Et trouvent leurs contentemens
Dans la fureur des élémens.

Notre cœur comme un petit nid ,
Lorsqu'en Dieu notre ame repose ,
Demeure à son vouloir uni ;
Rien à son bonheur ne s'oppose :
Car plus le flot est mutiné ,
Et plus il se croit fortuné.

Plus on le bat de toutes parts ,
Et plus il voit fondre l'orage ;
Sans craindre douleurs ni hazards
Il sent redoubler son courage ,
Et se laisse tranquillement
A la fureur de l'élément.

Plus il s'abandonne à son Roi ,
Plus il reste en son équilibre ;
Sans ressentir aucun effroi
Il vit content autant que libre ,

Ne laissant entrer en son cœur
La défiance ni la peur.

Comme l'Alcion ne reçoit
Jamais au nid la mer salée,
Il faut que l'esprit de la foi
Soutienne l'ame désolée,
N'admettant jamais de désirs,
De douceurs, ni de déplaisirs.

L'ame amoureuse de son Dieu
Demeure ferme dans son centre :
Quoique la tempête en tout lieu,
Sans qu'aucun la puisse défendre,
Semble la devoir submerger;
Rien ne peut la faire changer.

Les flots ne nous gagnent jamais
Lorsqu'en Dieu demeurant tranquilles,
Nous voulons tout ce qu'il lui plaît :
Heureux dans notre domicile
Nous entendons gronder les vents ;
Mais de tout nous sommes contents.

Si nous quittons notre abandon,
En un moment la mer y rentre ;
Nous roulons ainsi qu'un bâlon
Après avoir perdu le centre :
Souvent nous sommes engloutis ;
Et tous nos espoirs sont péris.

Si l'on favoit de l'abandon
Et la douceur & l'avantage,
On le verroit comme un grand don :
Mais l'homme a si peu de courage,
Dès qu'il voit le moindre danger
Il ne fait plus que s'affliger.

Béniflons toujours le Seigneur,
Malgré les ondes mutinées,
Faisons hommage à sa grandeur
En acceptant nos destinées,

Sans jamais reculer d'un pas
Quoique si proches du trépas.

X I I.

S'occuper de Dieu sans penser à l'avenir.

AIR : *Est-ce ainsi qu'on doit s'enflammer.*

ON attend toujours quelque fléaux :
Le Seigneur les envoie en maniere insensible ;
On ne sent presque pas chaque jour ces grands maux :
On en attend toujours un plus terrible.

Ne pensons point à l'avenir :
Mais laissons au Seigneur, selon ce qu'il ordonne,
Ou de les reculer, ou bien de les finir :
A ses décrets tout mon cœur s'abandonne.

Je ne puis craindre ou désirer ;
C'est le moment divin auquel je m'abandonne :
Car pourquoi me remplir, & pourquoi soupirer ?
Ce que je crains n'est pas ce qu'il ordonne.

Pourquoi ces pensers superflus,
Songeant à l'avenir, ô Vérité suprême ?
Tout songer, tout prévoir ne seroit qu'un abus :
Il faut t'aimer sans penser à soi-même.

Pour moi je me livre à la mort,
Sans être inquiété du genre de supplice :
Hélas ! mon sort sera toujours un heureux sort
Entre les mains, grand Dieu, de ta Justice.

Je veux donc m'occuper de toi,
Et laisser l'avenir aux soins de ta puissance ;
Et je serai toujours, ainsi que je le doi,
Soumis aux loix qu'a fait ta providence.

Le tems présent fait mon bonheur ;
Je le veux employer à procurer ta gloire :

Je ne prends plus de part que pour toi , mon Seigneur ;
De l'intérêt j'ai perdu la mémoire.

Dieu juste , grand , saint , glorieux
Doit remplir désormais & mon cœur & mon ame :
Sans me laisser saisir d'un désir curieux ,
J'envoie en lui mes désirs & ma flamme.

X I I I.

Véritable bonheur.

AIR : *J'avois juré plus de cent fois.*

HEUREUX de qui la volonté
N'a plus de consistance ;
Et qui met sa félicité
Dedans la dépendance !

Heureux celui qui ne veut rien
En s'oubliant foi-même ,
Et qui ne connoit d'autre b'en
Que le Vouloir Suprême !

Heureux qui ne désire plus ;
Il possède son ame ,
Tout lui paroissant superflu ,
Puisque Dieu seul l'enflamme.

Heureux le vrai pauvre d'esprit
Qui n'aime rien sur terre !
Il se trouve souvent réduit
A l'extrême misère.

Heureux qui ne s'attache point
Au goût dans la priere !
Son cœur & son esprit est joint
A la source Première.

Heureux qui dépouillé de tout
 Se quitte aussi soi-même !
 S'il se hait il en vient à bout ,
 Et c'est alors qu'il aime.

Heureux celui qui fait aimer
 Dieu seul & pour lui-même !
 Le trouble sert à le calmer ,
 Car c'est en Dieu qu'il aime.

Heureux qui vit mort ici bas
 Méprisant les délices ;
 Qui de son J É S U S fuit les pas
 Choisisant les supplices !

X I V.

*Le bonheur de l'ame amante n'est qu'en
 Dieu seul.*

AIR : *Je ne veux de Tirsis entendre les chansons.*

LES hommes tendent tous à devenir heureux ;
 Ils ne cherchent rien autre chose :
 Le bonheur d'un cœur amoureux
 Consiste en l'objet qui le cause.

Si je m'aime beaucoup , mon bonheur est en moi :
 Si j'aime quelque créature ,
 L'être créé me fait la loi ,
 Et surmonte en moi la nature.

Si je n'aime que Dieu , mon bonheur est en lui ;
 C'est lui qui rend mon ame heureuse :
 Ce qu'il est fait mon seul appui ;
 Sa gloire me rend glorieuse.

Si je ne m'aime plus , je n'ai plus d'intérêt ,
 Si ce n'est pour l'objet que j'aime :
 Tout de ce cher objet me plaît ;
 Mon Amour me change en soi-même.

B 3

Si mon Amour souffroit, il me feroit souffrir :
 Il est heureux, je suis contente :
 S'il se plaît de me voir pâtre,
 Mon bien est d'être pâtissante.

Je dis que mon bonheur ne git qu'en mon Objet ;
 Que sans regarder autre chose,
 Je lui délaisse le sujet
 Dont il est la première cause.

En le lui délaissant, je n'y veux plus penser :
 Cette beauté si ravissante
 Ne me laisse pas retourner
 Vers l'intérêt de son amante.

Tout nous plaît de l'Amour ; & son commandement
 Pour l'amante est loi favorable :
 Car l'amour n'a point de tourment
 Qui ne plaise à l'ame amoureuse.

S'il frappe, que ses coups sont un plaisir charmant !
 O main, main toujours adorable,
 Pourrois-tu me faire un tourment,
 Qui ne me parût pas aimable ?

Je pourrois vous aimer au milieu des enfers :
 Cet amour changeant sa nature,
 Trouve dans ses malheurs divers
 Son Dieu, non pas la créature.

Le feu, tous ses tourmens, ordonnés par l'Amour,
 Sont des lieux remplis de délices ;
 Il fait changer la nuit en jour,
 Tournant en plaisirs les supplices.

Concluons-donc de là, que le parfait bonheur
 Se trouve dans la chose aimée :
 C'est le penchant de notre cœur ;
 Et l'amour fait sa destinée.

Notre cœur est bien plus dedans l'objet aimé,
 Que dans le sujet qu'il anime :
 Si l'Amour m'avoit condamné
 J'en serois l'heureuse victime.

X V.

Sagesse Chrétienne.

AIR : *J'entends par-tout le bruit des armes.*

O Divine Philosophie !

Tu calmes tous nos mouvemens ;
Ce que ne fait pas l'apathie
De nos faux Sages du vieux tems ,
Et qui n'étoit qu'une folie
Sans objet & sans fondement.

Ils vouloient être estimés sages ,
Foulant aux pieds la vanité ;
Mais l'orgueil étoit leur partage
En relevant la pauvreté :
Ils étoient dedans l'esclavage
Lorsqu'ils vantoient leur liberté.

Mais Jésus , Sagesse éternelle ,
Sans faste & sans déguisement ,
Otant tout à l'ame fidelle
La met dans un saint dénûment ,
La rendant pauvre & simple , en elle
Dieu seul fait tout parfaitement.

Son humilité la rend ferme
Dans les mépris , dans les travaux ,
Envisageant toujours son terme
Trouvant en lui ce qu'il lui faut :
Qu'elle soit libre ou qu'on l'enferme ,
Elle n'a plus ni bas ni haut.

Plus elle est foible & méprisée ,
Plus elle s'unit à son Roi ,
Quoique des mondains la risée ,
Se soutenant dedans sa foi ,
Sans vouloir être foulagée ,
Ni tourner un regard sur soi.

Elle ne peut être abaissée ,
 N'ayant pour soi que du mépris :
 Elle n'est non plus réhaussée ,
 La gloire lui paroît sans prix :
 Elle n'est jamais défolée ,
 Son esprit de rien n'est surpris.

Mais cette égalité parfaite
 Ne donne aucun contentement ,
 Venant de l'entière défaite
 Du vouloir , du raisonnement.
 On est au fort de la difette
 Sans éprouver le manquement.

Pauvreté chez qui tout abonde !
 Que faut-il à qui ne veut rien ?
 Au ciel , sur la terre & sur l'onde
 Tout lui paroît son propre bien :
 On est dehors & dans le monde
 Sans aucun plaisir ni soutien.

X V I.

La Vérité ne se connoit que par l'amour pur.

AIR : *La jeune Iris ; ou , Ces près , ces bois ,
 ces ruisseaux , ces fontaines.*

LA vérité se cache en son mystère ;
 Elle s'enveloppe en l'obscurité ,
 Et couvre le brillant de sa lumière :
 On la connoit par sa simplicité.

La vérité fut toujours simple & nue ;
 Quand on la couvre , on la déguise aux yeux :
 Sitôt qu'en Dieu notre ame est parvenue ,
 On trouve en elle un goût délicieux.

Elle déplaît à qui s'aime soi-même ,
 En lui faisant sentir l'impureté
 Qui pénètre le fond du cœur qui s'aime
 En le déroband à la vérité.

O pur amour , toi seul la fais connoître ;
On ne fauroit la posséder fans toi :
Le propre amour qui la fait disparaître ,
Dérobe aussi l'amour chaste & la foi.

La vérité se couvre d'un nuage ,
Qui n'est pénétré que du pur amour :
La vérité nous tire d'esclavage ,
Montrant la liberté dans son plein jour.

Aimez la vérité qui vous rend libre ;
Vous êtes fans elle en captivité :
La vanité nous flatte & nous enivre ;
Son mensonge nous paroît vérité.

L'œil épuré admire tous tes charmes ,
O vérité ! que tout le monde fuit :
Pour te combattre on prend souvent les armes ,
Fuyant ton jour on n'aime que la nuit.

Non la nuit que la foi rend lumineuse ;
Mais la nuit du mensonge & de l'erreur ;
On craint cette sagesse favorable
Dont la vérité remplit notre cœur.

Comme un hybou nous fuyons sa lumière ,
Nos foibles yeux ne la peuvent souffrir :
Lorsqu'elle vient deffiler la paupiere ,
Nous nous croyons déjà prêts de périr.

Oiseaux de nuit , nourris dans les ténèbres ,
Nous ne saurions supporter la clarté :
Nous ne voyons que des objets funèbres ,
Que nous nommons plaisirs & vérité.

Aveuglement de tous tant que nous sommes !
Pour nous le jour est nuit , la nuit est jour ;
Si nous en croyons presque tous les hommes ,
L'amour pur , faux ; & vrai le propre amour.

C'est ainsi qu'on renverse toutes choses :
On nomme le bien mal , & le mal bien.
On fait souvent de ces métamorphoses :
Mon cœur s'en moque , & n'en témoigne rien.

X V I I.

La vérité n'a point de partisans dans le monde.

AIR : *Votre empire est trop sévère ; ou , Usez
mieux ô beauté fiere.*

VÉRITÉ que je révère,
Vien dans le fond de nos cœurs ;
La politique est contraire
A tes divines ardeurs :
Le monde n'est que finesse ,
Mensonge , déguisement ;
Il ose nommer sagesse
Cet étrange aveuglement.

O vérité simple & nue ,
Tu n'as plus de partisans !
Ce penser souvent me tue :
L'amour pur fait les Enfans ,
Une sincere innocence
Et l'humble simplicité ;
La véritable science
Se trouve en la vérité.

Tous les hommes la combattent ,
La traitant avec mépris ;
Elle est pure & délicate
On en ignore le prix :
Elle fait les belles ames ,
Et les rends dignes de Dieu :
Il n'est point de pures flammes
Qui ne naissent de ce feu.

Elle est fidelle compagne
De la pure charité ;
Elle habite la campagne ,
Et fuit la grande cité ;

Elle séjourne aux bocages
 Cherchant les déserts affreux :
 Le monde n'est qu'esclavage
 Lorsqu'il se croit bienheureux.

La vérité nous rends libres ,
 A dit souvent le Sauveur ;
 Tenons toujours l'équilibre ,
 Nous éviterons l'erreur :
 Les Enfans de la Sagesse
 Sont ceux de la Vérité ;
 Ils préfèrent la bassesse
 Au faste , à la vanité.

Lorsqu'on méprise la gloire
 C'est pour se mieux élever ;
 On veut vivre dans l'histoire ,
 Se faire canoniser :
 C'est ainsi que l'on raffine ,
 Couvrant souvent son orgueil
 D'une humilité si fine
 Qu'il nous suit jusqu'au cercueil.

O que j'aime ma foiblesse ,
 Mes misères , mes défauts !
 La vérité me caresse :
 Je fuis ce qui paroît haut ,
 Je n'aime que la bassesse ;
 Elle habite son séjour ;
 Et c'est par la petitesse
 Qu'on peut lui faire la cour.

O venez dessus la terre ,
 Vous qui vivez dans les cieux !
 „ Chacun m'y feroit la guerre ,
 „ Je n'ai que des envieux :
 „ Les partisans du mensonge
 „ Ont si fort pris le dessus ,
 „ Qu'on me prendroit pour un songe ,
 „ Qui fuit & ne paroît plus.

„ Je suis l'épouse fidelle
 „ Du Seigneur de l'Univers ;
 „ Tous ceux qui m'ont fait querelle
 „ Habitent dans les enfers :
 „ A présent comme inconnue
 „ Je vis avec les Enfans ;
 „ Et parce que je suis nue ,
 „ Je n'ai point de partisans.
 „ La fausseté s'accommode
 „ De magnifiques habits ;
 „ Elle est toujours à la mode :
 „ Les Grands sont ses favoris ;
 „ Chacun la craint , la respecte ;
 „ Elle procure l'honneur.
 „ Ah ! que je ferois suspecte
 „ De parler selon mon cœur !
 „ Je cherche la solitude ,
 „ Afin de me mieux cacher ;
 „ Un chacun me trouve rude ,
 „ Et ne veut point m'approcher :
 „ On n'aime que la mollesse ,
 „ Et ce qui flatte l'esprit ,
 „ Avec la délicatesse ;
 „ Je ne trouve aucun crédit.

X V I I I .

La divine Sagesse cache ses meilleurs amis.

AIR : *Mon cher troupeau.*

T O U T ainsi qu'à la tourterelle ,
 Je vous dis , mon divin Epoux ,
 Donnez-moi promptement des ailes ,
 Afin que je vole vers vous.

Et qu'éloigné de toute chose ,
Je prenne vers vous mon effor ;
Qu'en votre sein je me repose
Et m'y cache jusqu'à la mort.

Ah ! que mon ame soit perdue ,
Sans que mes sens puissent favoir
Ce qu'elle fera devenue ;
Que l'esprit ne la puisse voir.

Et qu'ignoré de tout le monde ,
Je ne fois connu que de vous :
C'est une grace sans seconde ,
Dont le bonheur me fera doux.

Amour , vous aimez qu'on se cache :
Mais vous nous cachez beaucoup mieux ;
Que jamais aucun ne me fache ,
Dérobez-moi de tous les yeux.

Que mon secret soit en vous-même ;
Et que nul autre n'en ait part :
Faites que le cœur qui vous aime
Avec vous demeure à l'écart.

La folitude & le silence
Peuvent bien cacher quelque tems :
Mais que la foiblesse & l'enfance
Nous couvrent mieux aux yeux des grands !

On ne voit rien qui ne les blesse ,
Et qui n'attire leur mépris :
Ainsi la divine Sageffe
Sait cacher ses plus favoris.

X I X.

Sur le même sujet.

AIR : *Ces prés, ces bois ; ou, La jeune Iris.*

LAISSONS, laissons là le discours frivole ,
 Aimons, aimons ; & nous serons instruits :
 Puisque l'amour est l'excellente école
 Qui surpasse le savoir des esprits.

Du pur amour la science secrète
 Se renferme dans l'intime du cœur :
 C'est lui qui rend la parole muette ,
 Qui ne fait qu'évaporer son ardeur.

Ce feu sacré se concentre en soi-même ;
 Il ne laisse rien paroître au-déhors :
 Plus il se cache au fond du cœur qu'il aime ,
 Et moins on y remarque de transports.

L'amour qui s'évapore en ses paroles ,
 Est bien foible, quoiqu'il paroisse grand :
 C'est de cet amour qu'on fait des idoles
 Le pur amour n'a point de partisan.

Heureux amour, que tout le monde ignore ,
 Et qui fait se cacher avec tant d'art !
 C'est par vous que le Seigneur que j'adore
 Possède l'Épouse ; mais à l'écart.

Elle est en vous , & vous passez en elle ;
 Ainsi qu'une éponge au fond de la mer :
 On ne voit plus cette Épouse fidelle ,
 Vous la faites encor plus abimer.

Cet Océan d'amour qui l'environne ,
 La dérobe même à ses propres yeux :
 Déhors elle est comme une autre personne ;
 Mais le dedans avoisine les cieux.

Dieu seul en son cœur s'aime & se contemple ;
 Elle adhère sans y prendre de part :
 L'amour qui de son ame a fait un temple ,
 La rend dehors simple , pure & sans fard.

X X.

Sans la croix on ne peut point aller à Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

SI vous voulez mourir & vivre sûrement ,
 Que la croix soit votre demeure ;
 Ne la quittez-pas un moment ,
 Et choisissez la toute à l'heure.

Elle vous conduira au Pere par le Fils ,
 Si vous la prenez pour partage :
 Ce ne peut être qu'à ce prix ,
 Que vous aurez son héritage.

On veut avoir ses dons ; mais lorsqu'il faut souffrir
 Chacun fuit , chacun se retire ;
 Sans se renoncer & mourir ,
 On n'entre point dans son empire.

Jésus quitte les cieus pour vivre pauvrement ;
 Il a souffert dès sa naissance :
 On veut se dire son Enfant ;
 Et l'on évite la souffrance.

Sa vie est de douleurs ; il meurt dans les tourmens ;
 Il porta la croix qui le porte :
 Mettons notre contentement
 Dedans la peine la plus forte.

Pour souffrir purement , il faut souffrir sans choix ,
 Prendre la croix qu'il nous destine ,
 Et la porter jusqu'aux abois :
 Ah ! c'est-là la route divine.

On croit être dévôt suivant sa volonté,
 Et non pas celle de mon Maître :
 C'est un manteau de vanité,
 Que le grand jour fera paroître.

La douleur au-déhors, & la croix au-dedans ;
 C'est là son divin caractère,
 Qui fait discerner les Enfans
 De ténèbres & de lumière.

La croix se trouve en tout, même dans nos défauts ;
 Car la vérité l'accompagne :
 Elle fait discerner le faux ;
 Malheur à celui qu'elle épargne !

X X I

Qui ne fait souffrir n'aime guere Dieu.

AIR : *La jeune Iris.*

DI E U juste & saint me fait aimer ses chaînes,
 Bien qu'il semble rebuter mes soupirs :
 Si son amour a de si douces peines,
 Hélas ! quels seront doncque ses plaisirs !

Ces voluptés si chastes, si célestes,
 Que le cœur pur fait goûter ici bas,
 Font que malgré les accidens funestes
 Son sort lui paroît plein de mille appas.

Qui ne fait pas souffrir ne t'aime guere,
 Quoiqu'il se vante d'être ton amant :
 Son cœur lâche est celui du mercenaire ;
 Il ignore le bien du châtement.

Soyons petits ; supportons tout outrage ;
 Comme un enfant soumettons-nous aux coups :
 Et nous aurons l'amour pur en partage,
 Sans discerner ni l'amer ni le doux.

XXII.

La souplesse de l'ame finit ses peines.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts ; ou , Léandre.*

LE feu perd son activité,
Lorsque rien ne fait résistance :
Et la divine charité
Ne fait sentir sa véhémence
Qu'au cœur qui résiste à son feu ,
Et n'est pas souple à ce qu'il veut.

Si rien ne résistoit au feu ,
Sans s'arrêter dessus la terre ,
En outrepassant tout milieu ,
Il retourneroit à sa sphère :
Ainsi notre docilité
Nous abîme dans l'unité.

La justice qui fait souffrir
Un horrible tourment à l'ame ,
Sitôt qu'on fait s'anéantir
On ne souffre plus de sa flamme ;
Mais on éprouve que ses feux
Loin d'affliger, rendent heureux.

Sitôt qu'on ne résiste pas ,
On sent la flamme vengeresse
Qui se montre avec ses appas ,
Changeant sa rigueur en caresse ;
Et qui fait la félicité
De celui qu'elle a tourmenté.

Abandonnons-nous au Seigneur ,
Et nous verrons finir nos peines :
Passons dans notre Créateur ;
Car les résistances sont vaines :

Soyons à lui parfaitement ;
Il finira notre tourment.

Le Feu se perdrait dans les Cieux ,
S'il ne rencontroit point d'obstacle :
De même le cœur amoureux ,
Par un admirable miracle ,
Se perd dans le Souverain Bien
Sitôt que rien ne le retient.

XXIII.

La vraie pauvreté d'esprit.

AIR : *Je ne veux de Turfis.*

ON parle bien souvent d'être pauvre d'esprit ;
Et c'est ce qu'on ne connoit guere :
Lorsque Jésus nous en instruit ,
Il montre son vrai caractère.

L'obscur foi produit le parfait dénûment ;
Elle dérobe nos pensées ,
Ne nous laissant pas seulement
La possession de nos idées.

Le vrai pauvre d'esprit n'admet nulle raison ,
Toujours s'éloignant de foi-même ;
Il devient pauvre tout de bon ,
Puisqu'il se perd jusqu'à l'extrême.

En se perdant de goût , de vue , & sentiment ,
Sa pauvreté devient entière :
Ce n'est plus qu'un vil excrément ,
Qu'on bannit de dessus la terre.

Qui ne possède rien , & se veut posséder ,
Quand il se dit pauvre est très-riche :
Mais qui de soi se peut vider
Rend à la pauvreté justice.

Je dis que c'est trop peu , que de ne rien avoir :

La pauvreté spirituelle
Exclut jusqu'au moindre vouloir ;
Et c'est la pauvreté réelle.

Nous voulons conserver mille choses pour Dieu ,

Lorsqu'il en veut le sacrifice :
C'est la matière d'un grand feu ;
Et ce feu vient de sa Justice.

Saül voulut garder l'élite des troupeaux ;

C'est pour Dieu que je les destine ,
Dit-il au Prêtre du Très-haut :
Ainsi l'amour propre raffine.

Savoir bien obéir , c'est favoir bien donner :

A-t-il besoin de quelque chose,
Ce Dieu qui doit tout dominer ,
Et qui de tous biens est la cause ?

Ah ! ne nous flattons point ; c'est vouloir posséder

Que de se posséder soi-même ;
C'est un prétexte pour tromper ,
Dire que c'est pour Dieu qu'on s'aime .

Se quitter , se haïr ; c'est obéir à Dieu ;

C'est l'agréable sacrifice
Qu'il exige de notre feu ;
C'est à lui qu'il se rend propice.

La pauvreté d'esprit consiste assurément

A ne faire aucune réserve ,
Se délaïsser sincèrement ,
Ne faire au MOI jamais de trêve.

Ni volonté , ni choix , ni goût , ni sentiment ,

Ni nul bien que l'on puisse dire ,
C'est où gît le vrai dénûment ;
Et c'est plus que je n'ose écrire.

X X I V.

*Aimer la bassesse & le néant : (seul miracle
après la naissance de JÉSUS-CHRIST.)*

AIR : *Profitions des plaisirs , Bergere.*

POURQUOI voulons-nous des miracles,
Et qu'ils brillent devant nos yeux ?
Nous avons les oracles
De nos anciens aïeux ;
Et dans le Tabernacle
On expliquoit nos vœux.

Mais depuis cette humble naissance
De Jésus, Monarque des Cieux,
La foi c'est l'évidence
Qui plaît devant ses yeux ;
Et la Divine essence
Ne peut s'expliquer mieux.

C'est par ce Fils qu'il nous enseigne
A n'estimer rien que la foi :
Tout le reste on dédaigne
Dans la nouvelle loi.
Voulez-vous que je peigne
Les vœux de mon Roi ?

La foi suppose une croyance
Simple, qui ne veut rien savoir :
L'amour est la science
Qu'elle veut seule avoir :
Et n'admet d'évidence
Qu'à ne plus rien vouloir.

C'est l'enfance, la petitesse,
Avec l'humilité de cœur,
La douceur, la souplesse,
Le mépris de l'honneur,

Qui plait à la Sageſſe,
Et fait notre bonheur.

Je ne connois d'autre miracle
Pour l'homme vain, qu'être petit :
Je ne veux d'autre oracle,
Qu'être pauvre d'eſprit ;
Et n'y vois d'autre obſtacle,
Que vouloir du crédit.

Si je pouvois faire comprendre
Où va l'anéantiſſement,
Ce qu'un Dieu vient apprendre
Par ſon abaſſement ;
On ne pourroit m'entendre
Qu'avec étonnement.

Si nous n'aimons notre miſere,
Nous dérobons au Souverain :
C'eſt le ſeul caractère,
Qui fait l'homme de bien ;
Et tout autre myſtere
Le tire de ſon rien.

Que notre baſſeſſe eſt profonde !
Je ne la vois que par la foi :
L'audace eſt fans ſeconde
De vouloir tout pour foi ;
Et cependant le monde
S'en veut faire une loi.

Le ver qui rampe ſur la terre,
Ne peut être bien autrement ;
Il eſt dans la pouſſiere
Comme en ſon élément :
Et c'eſt dans ſa miſere
Qu'il ſe trouve content.

Mettez-le ſur l'or, ſur la pourpre,
Vous le verrez bientôt languir ;
Il ſe deſſèche, il ſouffre,
Et tâche d'en fortir :

Dans la terre il s'engouffre
Y trouvant son plaisir.

Le néant est donc notre place ;
Ailleurs nous ne sommes pas bien :
C'est où mon Dieu me chasse :
Si je suis dans mon rien ,
Je rentre dans sa grace ;
Il devient mon soutien.

Je dis donc que les témoignages
Sont faits pour l'incrédulité ;
Et que notre partage
Est la fidélité :
L'un marque l'esclavage ,
L'autre la liberté.

Il ne faut plus que la parole ;
Puisque le Verbe en s'incarnant
Nous instruit dans l'école
De son abaissement :
Tout le reste est frivole ,
Et vain amusement.

Qu'on prend facilement le change !
Et qu'on aime le merveilleux !
Un Ange est toujours Ange
Sur terre & dans les Cieux ;
Et rend même louange
A son Roi glorieux.

J'appréhende qu'on ne s'égare ,
Sous prétexte de quelque bien :
Que pour aimer le rare ,
On sorte de son rien ;
Et qu'on ne se prépare
Un éternel chagrin,

Dieu veut (a) que Moïse à la pierre
Parle ; il se fert de son bâton :

(a) Voyez Les Explications de l'Auteur sur Nombre
20. v. 10, 11.

Les actions premieres
 Ne font plus de faison :
 Du Verbe ce mystere
 Est la comparaifon.

Jésus-Christ ; Sageffe éternelle ,
 Agit & parle en même tems :
 Et c'est cette merveille
 Que l'on voit à présent :
 Chrétien prête l'oreille ,
 Et tu feras favant.

X X V.

Portrait de l'Enfance Chrétienne.

AIR : *Ami ne passons pas Creteil ; ou, Le
 Berger Tirsis est rêveur.*

V O U S m'avez demandé longtems
 Le portrait d'un petit Enfant ;
 Je m'en vais vous le faire :
 Il est simple , il est dépendant ,
 Pauvre & dans la misere.

Son ame ne lui paroît rien ;
 Il est dans le Souverain Bien ,
 Dans une mer profonde ;
 Dieu lui fert d'appui , de soutien :
 Sa Majesté l'inonde.

Il est transporté loin de foi ,
 Ne connoit le mien ni le MOI ;
 Une docte ignorance
 Le conduit , sans savoir pourquoi ,
 A la petite Enfance.

Il est dedans l'immensité ;
 Il subsiste dans l'unité
 Dans une paix profonde ;

Il est mis dans la vérité
Comme étant seul au monde.

Il ne pénètre point le mal ;
Il vit dans un esprit égal,
Sans penser à lui-même ;
Rien n'est pour lui doux ni fatal ;
Il ne fait pas s'il aime.

De tout sexe il est ignorant,
Ce qui le rend indifférent ;
Il va comme on le mene ;
Si on le porte, il est content ;
Ou si on le promene.

Il reçoit indifféremment
Ce que lui donnent ses parens ;
De petites caresses
Sont l'unique remerciement
De toutes leurs tendresses.

Certains petits ris enfantins,
Et tendre ses petites mains
Pour embrasser sa mere,
Mettre sa tête dans son sein ;
Est tout ce qu'il fait faire.

Enfin le plus petit Enfant,
Est souple, simple, obéissant,
Vit dans la dépendance ;
Il pleure & rit en même tems,
Est foible & sans défense.

Un Enfant ne raisonne pas ;
Il est délivré d'embarras ;
Il se laisse conduire ;
Il est souple, & ne pense pas
Que rien puisse lui nuire.

L'Enfant n'ayant aucun pouvoir,
Il ne trouve point de vouloir ;
Il prend ce qu'on lui donne,
Sans seulement s'apercevoir
Si sa bouillie est bonne.

Sale , il ne peut se nettoyer ;
 Il ne peut en rien se soigner ;
 On le lève , on le couche ;
 Il ne peut même témoigner
 Si ce qu'on fait le touche.
 Il se trouve bien en tout lieu ;
 Si on le met auprès du feu ,
 Sa chaleur l'accommode :
 Il est les délices de Dieu ,
 Qui le traite à sa mode.

X X V I .

*Mort du vieil-homme pour faire revivre
le nouveau.*

AIR : *La jeune Iris ; ou , Les folies d'Espagne.*

O Vérité ! vous êtes peu connue :
 Chacun vous fuit , & ne veut point de vous :
 L'amour qui le cœur & l'esprit dénué ,
 Se trouve combattu presque de tous.

On ne veut point quitter sa propre vie ;
 On la conserve même avec effort :
 L'ame & le corps ont tant de simpatie ,
 Qu'on craint souvent l'approche de la mort.

Si on ne veut détruire le vieil-homme ,
 Nous ne pouvons avoir l'homme nouveau ;
 Et si le feu divin ne nous consume ,
 Nous n'irons point du sépulcre au berceau.

Adam pécheur nous conduit au sépulcre ;
 Jésus nous donne un état tout nouveau :
 Servons-le donc sans vouloir d'autre lucre
 Que de fortir de cet affreux tombeau.

Depuis longtems notre ame accoutumée
 A ne rien voir que par les sentimens ,
 Ne peut souffrir de se voir dénuée ;
 Et c'est pour elle un horrible tourment.

Allons fans voir, fans sentier & fans route ,
 Et nous irons avec Dieu sûrement :
 Bannissons la défiance & le doute ;
 Tout succédera très-heureusement.

On veut tout voir, tout sentir, tout connoître ;
 On ne veut point s'abandonner à Dieu :
 On doute du pouvoir du Premier Être ;
 On craint de se livrer même à son feu.

O feu sacré, tu détruis, tu consumes
 Tout ce qui peut nous rendre malheureux :
 Mais l'homme qui de foi-même présume
 Compte sur soi pour devenir heureux.

Il devient tous les jours plus misérable ,
 Ne sachant pas quel est le vrai bonheur ;
 Appesanti sous l'ennui qui l'accable ,
 Ce trouble déchire son pauvre cœur.

C'est Dieu qui peut rendre le cœur paisible ;
 C'est lui qui le contente pleinement ,
 Qui le rendant pour tout inaccessible ,
 Lui fait goûter un doux rassasiment.

X X V I I.

Mourir pour renaître.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

REVÊTEZ - vous de Jésus-Christ,
 Et vous dépouillez du vieil-homme ;
 Le grand Apôtre nous le dit :
 Quittons notre première forme ;

Pour devenir homme nouveau,
Du sépulcre entrons au berceau.

Aussitôt que nous sommes morts,
Aux vers nous servons de pâture;
Il ne paroît de notre corps
Qu'une effroyable pourriture :
Il faut détruire tout sujet
Qu'on veut changer en son objet.

Si le grain de froment ne meurt,
Il reste seul dessous la terre;
Trompant l'espoir du laboureur,
Il ne paroît plus que poussière :
Mais bien en mourant il renaît,
Remplit sa main & son fouhait.

Celui qui s'applique à semer,
Attend avec impatience ;
S'il pourrit, on le voit germer
Et produire avec abondance.
Mourons à tout pour être heureux ;
Mon Dieu s'en tiendra glorieux.

Ah ! quelle admirable bonté,
Dieu tirer sa gloire de l'homme !
Ah ! quel excès de charité,
De se le rendre si conforme,
Qu'il puisse le changer en foi,
Ayant anéanti le MOI !

X X V I I I .

Trouver sa vie dans le sein de la mort.

AIR : *La bergere Nanette.*

V O G U O N S à l'avanture,
Sans plus penser à soi :
Je fais que la nature,
Qui s'oppose à la foi,

Voudroit bien fuivre sa route ,
 Sans aucun doute ,
 Et marcher sûrement
 Sans nul égarement.

Sur la liquide plaine
 Le vaisseau sous le vent
 Suit sa route sans peine ;
 Ce qui nous rend contents :
 Mais fitôt que la tempête
 Sur notre tête
 Anime son courroux ,
 Ah ! que nous craignons tous !

Nous perdons le courage
 Perdant la sûreté ;
 L'approche du naufrage ,
 Le vaisseau dématé
 Redouble sans fin nos larmes ,
 Et nos allarmes ;
 Nos soins sont superflus :
 On ne se connoit plus.

Le vaisseau s'embarresse
 Au milieu des rochers :
 A qui demander grace
 Dans ces pressans dangers ?
 Il faut subir le naufrage
 Avec courage ,
 S'abandonnant au fort ,
 Aux périls , à la mort.

Si l'ame étoit constante
 Dans ce péril affreux ,
 Que contre son attente
 Ses jours seroient heureux !
 Elle trouveroit sa vie
 Noble , affranchie
 Dans le sein de la mort ;
 L'amour réglant son fort.

X X I X .

Sur le même sujet.

AIR : *La bergere Nanette.*

LE vaisseau mis à voile
D'un favorable vent ,
Guidé par les étoiles
Croît voguer sûrement ;
Outrepassant le rivage ,
Il met au large
Au gré de son désir :
Et c'est là son plaisir.

Il fait un bon voyage ;
Et l'habile nocher
Réjouit l'équipage ,
Ne voyant nul danger :
Lors le vaisseau du corsaire ,
Venant derrière ,
Le prend en un instant
Secondé par le vent.

De nous il est de même :
Nous allons sûrement ;
Avec un soin extrême
Guidant le bâtiment :
L'amour-propre, ce pirate ,
Quoiqu'on se flatte ,
Enlève en un instant
Le bien qu'on aime tant.

Celui qui fait naufrage ,
Evite ce danger ;
Exempt de l'esclavage ,
Il ne peut plus changer :
L'amour qui connoit sa peine ,
Dedans la plaine

De l'Océan divin
Le conduit par la main.

Il chante son naufrage
Avec tant de plaisir,
Que tout le voisinage,
Rempli d'un saint désir,
S'embarquant avec courage,
Heureux naufrage,
Difent-ils en courant,
Noyez-nous promptement.

Ah! que l'abîme élève
Ses ondes jusqu'aux cieux!
Que notre mort achève
Un fort si glorieux!
Par la mort l'âme affranchie
Trouve sa vie
Avec Jésus en Dieu
En tout tems sans milieu.

X X X.

Se laisser purifier du MOI.

AIR : *On ne vit plus ; ou , Léandre.*

J'ADORE votre Sainteté,
Souverain Auteur de mon être ;
Et je bénis votre équité :
Alors que vous faites paroître
Jusqu'au moindre de nos défauts,
Je vous en rends grace , ô Très-haut.

Notre orgueil est enraciné
Jusqu'au fond de notre substance :
Sitôt que l'homme est condamné
A faire voir son indigence,
Il entre dans le désespoir ;
S'affligeant de votre vouloir.

Il faut pour guérir ce grand mal
Que la Justice nous détruise ;
Il faut que cet homme animal
Ne puisse plus vivre à sa guise ,
Et que ce Dieu puissant & fort
Lui démontre quel est son tort.

Plus il croit se pouvoir guérir ,
Se servant de ses propres forces ;
Plus il voit ses maux s'agrandir ,
Et sent des peines plus atroces :
S'il n'a recours à l'abandon ,
Il ne fera plus rien de bon.

Au lieu de la chaste douceur
Qu'on trouve en l'oubli de soi-même ,
Ce n'est plus que trouble & qu'horreur ;
Et la peine la plus extrême
Ne peut égaler les tourmens
Que Dieu fait souffrir au-dedans.

Laissons-nous donc purifier
De cette impureté centrale :
Nous devons nous sacrifier
A cette peine sans égale ;
Et Dieu viendra briser nos fers ,
Et nous retirer des enfers.

Avouons-donc de bonne foi
Nos maux sans chercher de remède ,
Que dans le vouloir de mon Roi ;
Et si son amour nous possède ,
Nous verrons finir promptement
Par l'abandon notre tourment.

Tant que le M O I subsistera ,
Toujours quelque peine nouvelle
A tous momens nous saisira :
Il faut que notre ame fidelle
Délaisse tous ses intérêts ,
Et ne se reprenne jamais.

C'est le M O I qui fait tous les maux ,
 C'est lui qui cause tant de peine ;
 C'est la source de nos travaux ,
 Qui produit l'amour & la haine :
 C'est notre plus grand ennemi ,
 Quoique notre plus cher Ami.

X X X I.

Dieu veut un cœur vide.

AIR : *On ne vit plus en nos forêts ; ou , Dirai-je
 mon Confiteor.*

OU trouver ce vide parfait
 Qui ne peut être en la Nature ?
 Celui qui le remplit , le fait ,
 Lorsqu'il s'unit une ame pure :
 Sans ce vide il n'est point de lieu
 Chez nous pour loger notre Dieu.

C'est peu de se vider de tout ,
 Si l'on n'est vide de foi-même :
 Le pur amour en vient à bout
 Par le néant le plus extrême :
 Plus notre néant est profond ,
 Plus Dieu possède notre fond.

Mais , hélas ! on veut tout avoir :
 Et si nous perdons quelque chose ,
 On croit qu'il est de son devoir
 D'en chercher promptement la cause ;
 Loin de demeurer dans le rien ,
 On veut posséder quelque bien.

Cependant pour posséder Dieu
 Il faut un vide presque immense ,
 Pour proportionner le lieu
 Où le T O U T fait sa résidence :

Notre

Notre cœur déjà si petit,
Loin de le vider, on l'emplit.

X X X I I .

Bonheur de l'anéantissement.

AIR : *Songes agréables.*

QUE je suis contente,
N'étant bonne à rien!
Je vis fans attente
En moi de nul bien:
Mais mon Sauveur
Est seul tout mon bonheur.

Plus je suis petite,
Plus mon cœur est grand;
Suivant la conduite
D'un Dieu fait enfant:
Que je suis bien,
Quand je suis dans le rien!

Le rien est immense,
Ainsi que le Tout;
Mais fans évidence;
Il n'a point de bout:
De ce néant
Dieu fait son instrument.

Nulle résistance
Au vouloir divin;
N'ayant de puissance
Que dedans sa main:
Heureux néant!
Dieu te rend agissant.

Tu peux toujours faire
Tout ce qui lui plaît:

Mais pour lui déplaire,
 Tu ne peux jamais;
 Car sans vouloir
 Il n'est point de pouvoir.

Dieu se voit sans cesse
 Dans cet heureux rien :
 Là de ses richesses
 On n'usurpe rien :
 Tout est pour lui,
 Sageste, force, appui.

L'esprit se promène
 Dans son vaste sein;
 Sa grace l'entraîne
 Selon son dessein :
 Car pour le rien,
 Il n'est ni mal ni bien.

Dieu seul en lui-même
 Y prend son plaisir;
 Le vouloir suprême
 Devient son désir :
 Ah ! qui n'est rien
 Ne peut ni mal ni bien.

XXXIII.

Sur le même sujet.

AIR : *Ces prés, ces bois ; ou, Les folies d'Espagne.*

O Rien heureux ! on ne te connoit guere :
 Chacun veut voir, ou sentir, ou goûter :
 On méprise ton divin caractère ;
 Tu déplaïs, & tu te fais redouter.

Je suis content de l'extrême bassesse :
 C'est par elle qu'on te peut approcher.
 Je vous chéris, mes aimables foiblesse :
 Que vous êtes propres à nous cacher !

Éloignons-nous de tout ce qu'on admire,
 Que le néant soit mon lieu de repos :
 C'est où mon Dieu exerce son empire ;
 Et c'est où je trouve ce qu'il me faut.

Qui ne veut rien , commence à le connoître ;
 Qui ne craint rien , en approche de près :
 Qui n'a plus de subsistance ni d'être ,
 S'y voit conduit pour n'en sortir jamais.

Ce qui n'a plus ni sentiment ni forme ,
 Est dans le rien , ou possédant son Dieu ;
 Qui l'ayant détruit en lui le transforme
 Dans l'infini , hors de tems & de lieu.

Chacun cherche tout ce qui le fait être ,
 Soit en autrui , soit dans les dons de Dieu :
 On veut & se distinguer & paroître ;
 On cherche les étincelles du feu.

Lorsque l'on n'apperçoit que de la cendre ,
 On conclut que le feu doit être éteint ;
 On le veut voir monter & non descendre :
 Approfondis , abaisse , & tu l'atteins.

Oui , oui c'est cette cendre inanimée ,
 Qui cache à tous le lieu du sacré feu :
 Cette ame si détruite & consumée
 Que l'on méprise est le plaisir de Dieu.

Dans son néant , se trouvant en sa place ,
 Elle est instruite de la vérité :
 Le tout de Dieu lui découvre l'audace
 De l'homme qui n'est rien que vanité.

Le mot de vain veut dire un homme vide ,
 Qui croit tout pouvoir lorsqu'il ne peut rien :
 De se produire & d'être il est avide
 Et prend très-souvent le mal pour le bien.

Où trouverai-je un homme sur la terre ,
 Qui veuille bien être réduit à rien ?

Hélas , Amour , c'est à toi de le faire !
 Détrui , détrui ce qu'on appelle bien.

X X X I V.

Le néant fait les délices de Dieu.

AIR : *La jeune Iris ; ou , Les folies d'Espagne.*

AH ! si l'on favoit quel est l'avantage
 De celui qui s'abandonne au néant !
 Il a le Tout-immense pour partage.
 Qu'il est petit , que Dieu lui paroît grand !

Celui qui s'estime être quelque chose ,
 Regarde Dieu d'un œil indifférent ;
 S'égalant presqu'à la Première Cause ,
 Il ne connoitra jamais son néant.

O rien heureux ! si l'homme te méprise ,
 Tu fais pourtant les délices de Dieu :
 Le vrai néant jamais ne se déguise ;
 Il est égal en tout tems , en tout lieu.

Toujours content que l'on ôte ou lui donne ,
 Il ne désire & n'appréhende rien :
 Au Souverain sans cesse il s'abandonne :
 Tout ce qui vient de Dieu lui paroît bien.

Il ne voit point les douleurs comme peines ;
 Les travaux pour lui sont de vrais plaisirs ;
 Tout est reçu de la Main Souveraine ;
 Il n'est point chez lui de place aux désirs.

XXXV.

Se plaire dans son néant.

AIR : *Ah! mon mal ne vient que d'aimer ; ou , On dit qu'amour est si charmant.*

IL n'est que Dieu seul qui soit grand ,
 Qu'il me fait aimer mon néant !
 Mon cœur à rien plus ne prétend ;
 A Dieu je m'abandonne.
 Qu'il me fait aimer mon néant !
 Il ne trompe personne.

Sitôt que je suis dans mon rien ,
 Ah Dieu ! que je m'y trouve bien !
 C'est là qu'il brise mon lien ,
 M'affranchit, me console.
 Ah Dieu ! que je m'y trouve bien !
 Le rien est mon école.

J'apprens ce que je dois à Dieu :
 Ah ! que je suis bien en ce lieu !
 Je me rafraîchis dans le feu ,
 Comme la Salamandre.
 Ah ! que je suis bien en ce lieu !
 J'habite dans ma cendre.

Lorsque je ne veux rien pour moi ,
 Ah ! je n'ôte rien à mon Roi :
 Il voit mon amour & ma foi
 Dans ce lieu de bassesse.
 Ah ! je n'ôte rien à mon Roi ;
 Pour lui je m'intéresse.

Evitons ce qui paroît grand :
 Ah ! Dieu se plaît en mon néant :
 J'y resterai donc constamment ;
 Il aime ma bassesse.

Ah! Dieu se plaît en mon néant,
Et dans ma petitesse.

X X X V I.

Repos en Dieu par la sortie de soi.

AIR : *Il est vrai, je le confesse.*

QUE l'Immensité divine
A de profondeur!
Lorsque la grace illumine,
On voit sa largeur.
C'est là que règne un doux calme
Que rien ne peut troubler ;
Et c'est où s'abîme une ame
Qui fait bien aimer.

Rien du dehors ne traverse
Ce sacré repos :
Que l'Univers se renverse,
Qu'il soit un cahos ;
Cette ame, toujours paisible,
N'appréhende rien ;
Et sans être inamissible,
Elle a le vrai bien.

La vertu par l'homme acquise
S'ébranle aisément ;
Mais l'humble & simple franchise
Est sans mouvement :
Le calme qu'on se procure,
Fait certain effort,
Qui resserant la nature,
Empêche sa mort.

Il faut que mieux je m'explique.
On peut par efforts,
Lors qu'à soi-même on s'applique,
S'éteindre au dehors ;

La mort profonde & réelle
 Ne peut s'acquérir :
 C'est l'amour pur & fidèle
 Qui nous fait mourir.

Nous augmentons notre vie ,
 Croyant l'empêcher :
 Le bien connu s'approprie ;
 De nous tout est cher ;
 Nous estimons notre ouvrage ,
 Même sans de voir ;
 Nous cherchons notre avantage ,
 Et sans le vouloir.

Mais lorsque notre impuissance
 Se fait mieux sentir ,
 L'ame perd toute assurance ,
 Tâchant de sortir
 Si promptement de soi-même ,
 Que n'étant plus rien ,
 Elle trouve au Dieu suprême
 Son unique bien.

X X X V I I.

*L'homme doit recourir en Dieu dont il
 est sorti.*

ATR : *Léandre, ou, Dirai-je mon Confiteor.*

LES hommes savent à présent
 Que tout circule en la Nature.
 La sève de son tronc montant
 Revêt les arbres de verdure ;
 Pendant l'hiver elle revient
 Au même tronc qui la retient.

D 4

Un fleuve fortant de la mer
 Retourne à la mer tout de même.
 L'air retourne & rentre dans l'air.
 Le feu d'une vitesse extrême
 Tâche à rejoindre l'élément
 Qui cause son empressement.

Le Soleil pour suivre son cours
 Semble s'éloigner de son centre ;
 Et cependant les mêmes jours
 Par une autre route il y rentre ,
 Faisant sa course tous les ans
 D'un printems à l'autre printems.

L'homme fortant des mains de Dieu
 Fut composé d'un peu de boue ;
 Il doit retourner en son lieu ,
 Son tems fuit le tour d'une roue ,
 De l'enfance montant toujours
 Descend , vieillit , finit son cours.

S'il nait un enfant aujourd'hui ,
 On y voit mourir bien des hommes.
 L'un mort , un autre au lieu de lui
 Renaît & revient où nous sommes :
 Ce n'est qu'un circuit de souffrir
 De voir naître & de voir mourir.

Circulons-donc mon cher enfant ,
 Ne retenons rien en nous-mêmes :
 Les tems passés , le tems présent
 Nous apprennent les loix suprêmes :
 Nous sommes fortis de l'Amour ,
 Rentrons-y sans aucun détour.

Ce fut son amour , sa bonté ,
 Qui nous fit tout ce que nous sommes :
 Ce fut la même charité
 Qui le fit naître entre les hommes ,
 Pour unir à lui les humains
 Que l'amour tira de ses mains.

Il nous dit en divers endroits :
 Il faut que j'aille vers mon Pere ;
 Car en sortant de lui je dois
 Y retourner. Sacré Mystere !
 S'il doit de son Pere émaner ,
 Il y doit aussi retourner.

Ce qui rend l'homme criminel ,
 C'est qu'il ne tend point à son centre.
 Mon Dieu pour le rendre immortel
 Souffla son esprit sur la cendre
 Dont il avoit formé son corps
 Avec mille charmans accords.

Il le forma de la façon
 Pour l'attirer à lui sans cesse.
 Mettons notre application
 A répondre à tant de largesse.
 Dieu ne veut de nous que le cœur ;
 Qu'il retourne à son Créateur.

S'il s'arrête pour un instant
 A se voir, se plaire en soi-même ,
 Il perd dans ce même moment
 La faveur de ce Dieu suprême ,
 Qui ne le voit qu'avec dédain
 Se dérober au Souverain.

Il fuit dans une région
 Si loin du Soleil de justice ,
 Qu'il n'a plus d'autre passion
 Que de se plonger dans le vice.
 L'enfant prodigue en fit autant :
 Mais son retour fut permanent.

Recoulons tous dans ce moment
 En l'essence pure & divine ;
 N'ayons plus aucun mouvement
 Que pour tendre à notre Origine.
 Si nous sommes fortis de Dieu ,
 Nous perdre en lui c'est notre lieu.

X X X V I I I .

*Se quitter soi-même & aimer Dieu pour
Dieu.*

AIR : J'entends par-tout le bruit des armes.

PUISQUE vous voulez fans réserve
Aimer , servir le Tout-puissant ,
Avec vous n'avez plus de trêve ;
Oubliez-vous , je suis garant
Que vous n'aurez rien qui ne serve
A le louer parfaitement.

Dieu veut qu'on se quitte soi-même
Pour l'aimer souverainement ;
Que notre abandon soit extrême ,
Entier notre délaissement ,
Et que la Volonté Suprême
Soit notre seul contentement.

Il faut souffrir notre misère ,
Sentir que nous ne pouvons rien ,
Contens de lui laisser tout faire ,
Recevoir la peine & le bien ,
Sans espérer d'autre salaire
Que le vouloir du Souverain.

Tâchez de l'aimer pour lui-même ;
Il mérite seul nos transports :
Et c'est bien favoir comme on l'aime
Que de suspendre nos efforts ,
Et qu'à la Volonté Suprême
Vous joigniez vos vœux , vos accords.

Cette soumission parfaite ,
Cet oubli de vous en tout tems ,

Vous rendra bien plus satisfaite
 Que mille doux empressements.
 Notre cœur a ce qu'il souhaite
 Lorsqu'il meurt à tous les momens.

Comment cela se peut-il faire ?

On a tout en ne voulant rien :
 Et c'est là le secret mystère
 Qui peut faire un homme de bien.
 Dieu veut s'aimer & se complaire
 En vous, vous servant de soutien.

O quel seroit votre avantage
 Si vous ne pensiez plus à vous !
 Vous auriez pour votre partage
 Les mêmes droits de votre Époux.
 Mais souvent faute de courage
 On n'attire que son courroux.

Ce qui lui déplaît & l'offense
 C'est le défaut de notre foi :
 C'est marquer de la défiance
 Que de s'inquiéter pour soi.
 Témoignons notre confiance
 En nous livrant à notre Roi.

Approuvant tout ce qu'il ordonne
 Soit en nous ou bien en autrui,
 Trouvons sa conduite si bonne,
 Que marchant sans cesse après lui
 Nous ne nous voyions, ni personne,
 Pour espérer aucun appui.

X X X I X.

*S'abandonner à Dieu & se quitter.*AIR : *Ces prés, ces bois ; ou, La jeune Iris.*

DIVIN Amour, toi qui fais mes délices ,
 Divin Amour qui bornes mes désirs ,
 Divin Amour dont j'aime la justice ,
 Oui ta rigueur vaut mieux que les plaisirs.

La pauvreté fait toute ma richesse ;
 Un grand mépris est un comble d'honneur ;
 Croix, que ton goût a de délicatesse !
 Heureux qui fait discerner ta douceur !

Quoique tu fois avare de caresse ,
 Que tu n'aies que de la dureté ;
 Ce que tu fais est si plein de sagesse ,
 Qu'on ne peut que bénir ta cruauté.

Tu nous menes sans vouloir que l'on sache
 Le lieu ni le chemin où tu conduis :
 Si l'on regarde aussitôt tu te fâches ;
 Et nous laissant égarer tu t'enfuis.

O quelle aveugle & simple obéissance ,
 Divin Amour, veux-tu de tes amans !
 Ce pur amour, doit être la science
 Dont tu veux seul instruire tes enfans.

Tu veux qu'oubliant ce qui les concerne
 Ils n'ayent d'yeux que pour les tenir clos ;
 Et que leur raison jamais ne discerne
 Si tu les menes droit, ou bas, ou haut.

S'ils rencontrent sous leur pas un abîme
 Sans s'effraier qu'ils se livrent à toi ;
 Que ton Esprit en tout tems les anime ;
 Qu'ils se laissent à ton aveugle foi.

Que je voudrois à tous faire connoître
 Qu'on ne doit plus s'occuper que de toi ;
 Et qu'en s'abandonnant au divin Maître ,
 Il faut se quitter & fortir de soi !

Chacun s'aime & s'idolâtre soi-même ;
 Nul ne veut se quitter pour trouver Dieu :
 Agis en eux , ô Puissance Suprême ;
 Détrui leur résistance par ton feu.

Fais leur quitter cette fausse sagesse
 Qui les porte à se gouverner toujours :
 Fais les choisir l'aimable petitesse ;
 Sois l'objet unique de leurs amours.

On ne peut , Seigneur , s'aimer & te plaire ;
 Il faut se quitter pour t'appartenir :
 Toi seul en nous peux agir & le faire :
 J'en dirois trop ; & j'aime mieux finir.

X L.

Soumettre sa raison à Dieu.

AIR : *Je ne veux de Tirsis.*

JE suis depuis longtems en proye à la douleur ;
 Et si je ne perds point courage :
 Mon Dieu régne au fond de mon cœur ;
 Et son pur amour me soulage.

Je ne puis plus souffrir un argument humain ;
 Il détruit tout ce qu'il avance :
 M'abandonner au Souverain ,
 Sera mon unique science.

C'est détruire le vrai que le vouloir prouver ;
 La vérité point ne se prouve :
 Ah ! j'aime bien mieux l'éprouver ;
 Et qui la cherche bien , la trouve.

Où faut-il la chercher ? C'est dans le pur amour.

Il nous apprend à la connoître :
Hors de là ce n'est que detour
Que le raisonnement fait naître.

Ce qu'on croit vérité la raison le détruit :

Lorsqu'elle paroît établie,
Un argument venu la nuit
Nous en démontre la folie.

Il ne faut que la foi. Elle enferme le vrai :

Par elle on ne peut se méprendre.
Argumentez ; je détruirai
A l'instant ce qu'on veut m'apprendre.

Aimons , Aimons : croyons la pure vérité ;

Elle fera notre partage ;
Raisonner est témérité :
Ne raisonnons pas davantage.

Tous se sont égarés dans leur raisonnement :

L'Apôtre qui nous en assure,
Ne veut point d'autre fondement
De la foi que cette foi pure.

La raison , comme flots d'une mer en courroux ,

Se frappe & se pousse sans cesse ;
Tout est amer , & rien n'est doux :
La dispute ôte la sagesse.

De pensers sur pensers , de raison sur raison ;

Toujours leur ame est agitée ;
Plus de paix , de dévotion :
C'est une dispute entêtée.

O Dieu , mon cher Époux , daigne changer leur cœur ,

Ou bien m'arrache de la vie.
Vois que par l'Esprit séducteur
La vérité leur est ravie.

Donne une simple foi , un amour épuré ,

Une paix solide & constante ;
La guerre n'a que trop duré :
Exauce ton humble servante.

Qu'on est aveugle , hélas ! se croyant éclairés ,
 Tous suivent de mauvais principes :
 Quand tu les auras épurés ,
 Qu'à ton amour ils participent.

On est toujours flottant quand on ne soumet pas
 La raison au Vouloir Suprême :
 Sans la foi l'on s'aveugle , hélas !
 Ne renonçant pas à soi-même.

Ce renoncement doit s'étendre sur l'esprit ;
 Il faut des raisons se démettre :
 C'est marcher dans la sombre nuit ,
 Que ne vouloir pas se soumettre.

Amour , divin amour , je te soumets mon cœur ,
 La raison , l'esprit , la pensée :
 Sans toi je ferois dans l'erreur :
 Mon ame en est débarrassée.

Que rendrai-je au Seigneur pour les biens qu'il m'a
 faits ?
 Je prens la coupe salutaire :
 De ma raison je me démets ,
 Pour être conduit par mon Pere.

X L I .

S'abandonner à Dieu sans craindre pour soi.

AIR : *La jeune Iris.*

DIEU - Vérité , saint , juste , fort , immense ,
 Que je me plains de te voir si parfait !
 Que j'aime mon rien & mon indigence !
 Ah ! ton bonheur est le mien en effet.

Heureux en toi malgré mon infortune ,
 Je ne dois plus penser à l'intérêt :
 Ta volonté juste , comme elle est une ,
 Se fait aimer , même dans ses arrêts.

Mon Dieu n'est occupé que de lui-même ;
 Il fait lui seul son bonheur, ses plaisirs :
 Nous nous devons à cet Être Suprême ;
 Sa gloire doit donc borner nos desirs.

L'oubli de foi nous est si nécessaire,
 Pour ne s'occuper que du Souverain ;
 Que sans cela nous ne pouvons lui plaire ,
 Et notre agir reste toujours humain.

Loin d'être en la main de sa providence,
 On est en la main du propre conseil :
 Nous faisons voir par là notre ignorance :
 Délaissons-nous au foin de l'Éternel.

Nous ne connoissons par l'indépendance
 De ce grand Dieu pour le choix des moyens :
 Abandonnons-nous à sa providence ;
 Lui seul connoit bien ce qui nous convient.

Ce Dieu si grand, si puissant, & si sage
 Pourroit-il se méprendre & nous tromper ?
 De ce qu'il nous choisit faisons usage,
 Sans vouloir de trop près l'examiner.

C'est offenser sa puissance suprême,
 C'est offenser ses soins & son amour,
 Que d'appréhender si fort pour soi-même ;
 Le propre amour nous séduit chaque jour.

X L I I.

Se sacrifier à tout ce que Dieu veut.

AIR : *Ces près, ces bois.*

O Pur amour, je ne trouve personne
 Qui veuille te servir sans intérêt !
 On me dit bien qu'à toi l'on s'abandonne :
 Mais il n'en est pas ainsi dans l'effet.

Sitôt

Sitôt que Dieu veut éprouver la flamme ,
 On change de discours , de sentiment ;
 D'entre ses mains on retire son ame :
 On se croit déjà dans l'égarement.

Ah ! suivons Dieu quelque part qu'il nous mene ;
 Sacrifions-lui notre éternité :
 Je fais qu'il en coûtera quelque peine ;
 Mais dans la fuite on voit la vérité.

Car c'est ce sacrifice qui rend libre ;
 C'est lui qui nous unit à notre Dieu ;
 C'est lui qui tient l'ame dans l'équilibre ,
 Qui rend éternel & chaste son feu.

Être indépendant, Être de tout être ,
 On ne veut point te chercher par la foi :
 On veut tout voir , tout sentir & connoître ;
 On croit (a) le rien trop indigne de toi.

C'est cependant le lieu où tu résides ,
 L'homme veut t'affujettir à ses loix :
 De tes sentiers par lui-même il décide ;
 Il mesure ta conduite à son poids.

De quoi me sert , Amour , tant de paroles ,
 Si tu ne les écris au fond du cœur ?
 Tous mes discours sont des discours frivoles :
 On se regarde , & non pas ton honneur.

Détrui , renverse , arrache tout aux hommes :
 C'est ce que je te demande , Seigneur ;
 C'est la gloire qu'en ce siècle où nous sommes
 La créature doit au Créateur.

Dieu veut que nous le servions à sa mode :
 Nous voulons le servir à notre choix.
 Le grand & le brillant nous accommode :
 C'est l'homme qui pour l'homme a fait ces loix.

Mon Seigneur a plus de délicatesse :
 Il veut que le rien honore son Tout.

(a) Autrement l'obscur.

Tome I. Cant.

E

Sa force est réhaussée en ma foiblesse ;
 Mon néant le montre immense & sans bout.

Terre, terre qui disputes sans cesse,
 Qui demandes raison à ton Facteur,
 D'où vient qu'il te couvre ainsi de foiblesse,
 Toi qui voudrais lui ravir son honneur.

Immole-moi à ta Grandeur suprême ;
 Et me réduis au plus affreux néant :
 Sans m'épargner ne songe qu'à toi-même ;
 Ton plaisir, ô Dieu, me rendra content.

C'est te traiter en Dieu, quand on s'immole
 Sans intérêt, à tout ce que tu veux :
 Faire autrement, c'est être son idole,
 C'est s'aimer ; & non brûler de tes feux.

Prophètes du Très-haut, venez m'instruire :
 Que n'avez-vous point fait pour obéir !
 Choisissez-vous le meilleur ou le pire ?

- „ Nous n'avons jamais penser de choisir.
 „ Toujours soumis aux ordres d'un grand Maître,
 „ Qui nous déguisoit en mille façons,
 „ Notre intérêt n'osoit même paroître :
 „ De notre exemple, ah ! tirez des leçons.
 „ Nous avons fait des choses puériles,
 „ Nous en avons fait dignes de mépris :
 „ Nous étions ainsi que des pots d'argile,
 „ Comme vases sans honneur & sans prix.
 „ Dans le dépouillement de toutes choses,
 „ Dieu nous faisoit entendre à tous sa voix :
 „ Vien disputer avec Dieu, si tu l'oses,
 „ Pourquoi d'un état vil a-t-il fait choix ?
 „ Dans cet état nous portions sa parole
 „ Avec hardiesse devant les Rois ”,
 Dieu ne veut pas que tu changes d'école :
 Dans l'abaissement on entend sa voix.

Le cœur humain n'est qu'orgueil & bassesse :
 Il s'élève lorsqu'il se voit petit,

Voulant par là réhauffer sa foiblesse :
Mais Dieu l'abaisse ; & mon amour en rit.

X L I I I .

Tout consiste dans l'abandon à Dieu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

JE voudrois prêcher l'abandon
A toute la race future :
Il n'est rien que cela de bon ;
Et ce seroit une imposture
Si je le disois autrement
Par la crainte du châtement.

Condamne qui voudra la foi ;
L'abandon est la sûre marque
Que nous l'avons prise pour loi ,
Que Dieu seul est notre Monarque
Que nous devons suivre en tous lieux ,
Et le suivre au milieu des feux.

Sans abandon le pur amour
Ne fera jamais dans une ame ;
Sans l'abandon de chaque jour
On n'a de repos ni de calme :
Le cœur est toujours agité
De crainte de l'adversité.

L'abandon guérit tous les maux ,
Il fait supporter les outrages ,
Il adoucit tous les travaux ;
C'est l'un des plus grands avantages
Que l'on puisse avoir ici bas :
Mais chacun s'en défend , hélas !

L'abandon nous rend bienheureux
Dans la douleur la plus amère :
Il sort d'un cœur bien amoureux ,

Que rien n'afflige ni n'altère
 Que ce qui déplaît à l'Époux ;
 Tout le reste lui paroît doux.

L'abandon dans la pauvreté,
 Est la véritable richesse :
 Il fait perdre la volonté
 De l'homme dedans la sagesse ;
 Se délaissant au Tout-puissant,
 Malgré le ravage des sens.

L'abandon détruit les désirs,
 Détruisant la volonté propre ;
 Il nous fait mourir aux plaisirs :
 Il ôte ce qu'on a de propre,
 Qui n'est source que de tourment,
 Et bannit tout contentement.

L'abandon guérit nos langueurs,
 Et les fait changer en délice.
 Abandon, repos de nos cœurs,
 Sans toi la vie est un supplice :
 Abandon, je me perds en toi,
 Et par cette perte en mon Roi.

L'abandon est plein de douceurs,
 L'abandon est plein d'amertume,
 L'abandon réforme les cœurs :
 Dieu s'en sert comme d'une enclume :
 La fournaise est le pur amour ;
 L'abandon les tient dans le four.

Quand l'amour a fait son fourneau,
 Il y met une ardente braise ;
 Puis pour former un cœur nouveau
 Il le retient dans sa fournaise,
 Jusqu'à ce qu'en le consumant
 Il le change en son élément.

Amour, mets-moi dans ton fourneau ;
 Quelque tourment que l'ame y souffre,
 C'est pour elle un plaisir nouveau ;

Elle s'y perd comme en un gouffre,
 Dont elle ne veut plus sortir ;
 Elle y reste sans repentir.

Quoique ce qu'on souffre en ce lieu
 Soit un tourment intolérable,
 L'abandon rend plaisant ce feu ;
 Qui d'ailleurs est insupportable :
 Enfin l'abandon & l'amour
 Rendent aimable ce séjour.

O vous, qui voulez être amant
 Et vivre toujours à votre aise,
 Ignorant le contentement
 Que le cœur goûte en cette braise ;
 Sachez qu'il faut pour être heureux
 Passer tôt ou tard dans ces feux.

X L I V.

Aimer la simplicité & la sincérité.

AIR : *Ces prés, ces bois ; ou, Les folies d'Espagne.*

AFFREUX rochers, & vous demeurez sombres,
 Où le Soleil ne luit que rarement,
 Que je trouve de plaisirs sous vos ombres !
 Vous cachez bien mon amoureux tourment.

Tout ce qu'on voit me paroît imposture,
 Tout augmente la peine de mon cœur ;
 Tout ce qu'on dit est mensonge & parjure,
 Illusion, entêtement, erreur.

Amour sacré, dans ces grottes profondes,
 Ah ! cache-moi loin de tous les mortels :
 Que mes amours à tes faveurs répondent !
 Que mon cœur soit ton encens, tes autels !

Hélas ! je suis l'ennemi de moi-même ;
 Sans moi le monde ne me nuiroit pas :

Je porte en tous lieux ma misere extrême, •
Lors même que je veux suivre tes pas.

Toujours pécheur, toujours plein de misere,
Mon iniquité me suit en tous lieux :
Indigne objet de ta juste colere,
Osé-je bien me montrer à tes yeux.

Ne permets-pas que je sois hypocrite ;
Fais-moi plutôt l'objet de ta rigueur :
Je ne veux point de cette politique
Qui fait voir le contraire de son cœur.

Conserve-moi toujours simple & sincere ;
J'abhorre la dissimulation :
Que l'apparence d'une vie austere
Couvre souvent un dangereux poison !

Je suis pécheur, & le veux bien paroître ;
Chez moi l'on ne peut trouver aucun bien :
Tous biens se trouvent dans mon Divin Maître,
Chez moi pécheur la foiblesse & le rien.

X L V.

Suivre le moment divin.

AIR : *Ami, ne passons pas Creteil ; ou, Le berger
Tirfs est rêveur.*

SI nous suivions fidèlement
En tout tems le divin moment,
Notre cœur toujours libre
Seroit sans nul empressement
Dans un doux équilibre.

C'est ce moment qui rend heureux,
Empêchant de tourner les yeux
Sur celui qui doit suivre :
On ne voit ni doux ni fâcheux ;
Ce moment nous fait vivre.

S P I R I T U E L L E S .

Rien n'assure pour l'avenir ;
Ce moment nous peut voir finir :
Il faut en faire usage ,
En tâchant à Dieu de s'unir :
On y trouve le large .

Ce qui ne dépend pas de moi ,
Je n'en dois nul compte à mon Roi :
Mais ce qui se présente ,
Si je fais le prendte avec foi ,
Rend mon âme constante .

Qui ne s'attache qu'au moment ,
Ne change pas incessamment :
Le passé l'on délaisse ;
Faisant usage du présent ,
On vit fort à son aise .

C'est ce moment qui donne Dieu ,
Sans nous faire changer de lieu :
Occupé de lui-même ,
On ne met point de bois au feu ;
Il brûlé quand on aime .

O qu'on a de tranquillité ,
De largeur & de gaieté !
Là le Vouloir Suprême
Donne tant de stabilité
Qu'on est toujours de même .

Quand on suit Dieu à chaque pas ,
Ah ! qu'on évite d'embarras !
On ne peut se méprendre :
Il n'est plus de haut ni de bas ,
Ni plus rien à prétendre .

Ce moment me rend satisfait ,
Voulant toujours ce que Dieu fait :
De même qu'il l'ordonne ,
Et sans chercher le plus parfait
A Dieu l'on s'abandonne .

On remplit toujours son devoir :
 Car ce moment nous le fait voir ,
 Sans chercher autre chose ;
 Et dans le Souverain Vouloir
 Notre cœur se repose.

Ce moment devient éternel ,
 Et rend notre esprit immortel :
 Diversion , partage ,
 Tu n'es solide ni réel ;
 Mais changeant & volage.

Tout état est indifférent
 A qui ne veut que le moment ;
 Tous emplois sont de même :
 Il n'est rien ni petit ni grand
 Lorsque vraiment on aime.

On y trouve le pur amour ;
 Il augmente là chaque jour ,
 Oubliant tout le reste :
 Que je fais bien ici ma cour ;
 Car le M O I je déteste.

Tout se fait insensiblement ,
 Quand on fuit le moment présent ;
 Avec paix on travaille :
 Mais quand on agit autrement ,
 On ne fait rien qui vaille.

On fait toujours ta volonté ,
 O Souveraine Majesté ;
 C'est toi , qui la fais faire
 Dans ce moment ; car ta bonté
 Fait que tout nous prospère.

XLVI.

Extase de la Volonté.

AIR : *Mon cher troupeau ; ou , Reveillez-vous.*

AH ! qu'heureuse est la destinée
De celui qui n'a plus de MOI !
Et que l'ame est infortunée,
Lorsqu'elle habite encore en foi !

Quand par un transport insensible
Elle s'abîme & perd en Dieu,
Certain penchant imperceptible
La ferre & l'unit sans milieu.

C'est un excès de ses puissances,
Une perte de volonté ;
Qui trouve en la divine Essence
Sa suprême félicité.

En mourant sans cesse à soi-même,
On ne sent plus de volonté :
Alors la Volonté Suprême
Devient la nôtre en vérité.

La volonté toute perdue
Dedans cet océan d'amour,
Voit que sans fin on la dénué,
Et qu'on l'appauvrit chaque jour.

Sa pauvreté fait sa richesse :
Ne possédant plus rien en foi,
Elle a la divine Sagesse,
Qui prend la place de son MOI.

La volonté qui se résigne,
A force de se résigner
Sent que par une grace insigne
Elle n'en peut plus disposer.

Se trouvant lors toute interdite
De ne pouvoir plus rien vouloir,
Elle laisse à Dieu sa conduite,
Sans rien découvrir ni favoir.

La volonté n'a plus de forme ;
On ne trouve choix ni désir :
C'est alors qu'amour la transforme,
La gouvernant à son plaisir.

Une certaine indifférence
La tient toujours également,
Sans pouvoir pencher la balance,
Ni lui donner un mouvement.

Toujours un parfait équilibre
Lui donne cette égalité,
Qui la rend parfaitement libre
Dedans cette simple unité.

C'est la plus excellente extase
Que celle de la volonté :
On n'en discerne aucune trace ;
Dieu la consume en charité.

Cette extase est perpétuelle,
Et non pour de certains momens :
La volonté toujours fidelle
En Dieu reste éternellement.

C'est un écoulement intime,
Non un transport momentané,
Qu'ordinairement on estime ;
Cet état est foible & borné.

Il ne vient que de la foiblesse,
L'homme ne pouvant supporter
Cette pure délicatesse
De Dieu qui le veut absorber.

Mais la volonté toute pure,
Sans changement, sans nul effort,
Laisant de bien loin la nature,
En Dieu trouve un très-heureux port.

L'ame ainsi qu'un fleuve s'écoule
 Par la volonté dans l'amour :
 Dieu la meut ainsi qu'une boule ;
 Elle obéit fans nul détour.

X L V I I.

Se laisser conduire à Dieu par la foi.

AIR : *Mon cher troupeau.*

QUAND Dieu prend l'ame pour lui-même,
 Il la fait marcher par la foi :
 Plus il l'afflige , plus il l'aime
 Et plus il l'approche de soi.

L'homme se conduit à sa mode ,
 Et ne veut point suivre son Dieu ;
 Il fuit sa règle & sa méthode ,
 Toujours même tems , même lieu.

Qui se laisse à la Providence ,
 En use d'une autre façon ;
 Il a pour règle & pour science
 Le pur amour & l'abandon.

Suivant l'Esprit Saint qui l'anime ,
 Il ne présume rien de soi ;
 Se conduire seroit un crime :
 Il fuit son amoureuse loi.

Au-dedans se laissant conduire
 Par un attrait simple & divin ,
 Au-déhors il se laisse instruire
 Par tout ce qui vient de sa main.

Se livrant à la Providence ,
 Il fuit ses ordres pas-à-pas ;
 Il les fuit , mais sans évidence ;
 Egal pour le haut & le bas.

Si tu prends le soin de toi-même ,
 Je t'abandonne , dit Jésus ;
 Si tu fuis le Vouloir Suprême ,
 Tes propres soins sont superflus.

Quand je te conduis dans ma voie ,
 Si tu crois te voir égarer ;
 Suis-moi promptement avec joie :
 En peu je te fais arriver.

Que si tu te conduis toi-même ,
 Et crois marcher plus sûrement ;
 Ton égarement est extrême ,
 Extrême est ton aveuglement.

Suis-donc en tout la Providence ,
 Pour le dehors , pour le dedans ;
 Et la divine sagesse
 Te conduira comme un enfant.

X L V I I I .

Foi sans assurance.

AIR : *Mon cher troupeau.*

POUR contempler l'essence nue ,
 Il faut la nue & pure foi :
 Lorsqu'en Dieu l'ame est parvenue ,
 Il ne reste plus rien du M O I .

Si je me faisois quelque forme ,
 Si je me figure un objet ;
 Je rends mon Dieu semblable à l'homme ,
 Et me trompe dans mon sujet.

Si c'est Jésus que je contemple
 D'un œil simple autant qu'épuré ,
 Si je me forme à son exemple ;
 Mon état est très-assuré.

Sans me former aucune image ,
Avec lui me perdant en Dieu ,
Je le trouve sans nul partage ,
Sans différence , tems , ni lieu .

Tel qu'il est au sein de son Pere
Je le trouve , & m'abîme en lui :
Tel qu'il étoit dessus la terre ,
Il règle ma vie aujourd'hui .

Lorsque l'ame est redevenue
Simple , comme un petit enfant ;
C'est alors que l'Essence nue
Est sa force , & son aliment .

Divin moteur de toute chose ,
Principe de la vérité ,
Qu'en toi seul mon esprit repose ,
Et s'abîme en l'immensité .

Ah ! que ce langage est barbare
Pour exprimer ce qu'on conçoit !
Car ce qu'on éprouve est si rare
Que rien en nous ne l'apperçoit .

Là transporté hors de soi-même
On entre en un pays nouveau ,
Où Dieu qu'on adore & qu'on aime ,
Sert de sépulcre & de berceau .

Là les puissances suspendues ,
Sans discerner ni mal ni bien ;
Là les ames en Dieu perdues
Ne voient plus même leur rien .

Là l'on vit , & l'on meurt sans cesse ;
On trouve la vie en la mort ;
La douleur devient alégresse :
Si je disois tout j'aurois tort .

X L I X.

*Nuit obscure de la foi qui bannit tout
intérêt propre.*AIR : *Ces près , ces bois.*

QUI dit une foi nue , ou nuit obscure ,
Exclut & tout goût & tout sentiment.
On craint , on gémit ; cette route est dure ,
Et cause au foible un horrible tourment.

L'amour qui fait qu'on se quitte soi-même ,
En s'élevant sur le propre intérêt
Veut pour soi ce que veut celui qu'il aime ;
Et respecte son souverain décret.

Celui qui veut ou qui craint quelque chose ,
Ne connoit point cet abandon parfait
Qui fait qu'en la douleur le cœur repose ,
Prenant plaisir à tout ce que Dieu fait.

O pur amour ! tu ne crains point la peine ;
L'affreux dépouillement fait ton plaisir :
Le M O I devenant l'objet de ta haine ,
Tu ne faurois rien vouloir , rien choisir.

Toujours en Dieu cette ame suspendue ,
Pour aucun mal ne se courbe vers soi :
Si Dieu l'afflige ou qu'amour la dénie ,
L'œil simple & pur ne voit rien que son Roi.

Souffrons , mourons pour l'Objet Adorable ;
Tout ce qu'il fait , est rempli de douceur :
Sa rigueur , sa justice est toute aimable
Pour celui qui fait bien donner son cœur.

Le cœur passe ainsi dans celui qu'il aime :
Il est content quoiqu'il soit malheureux ;
Plus sa douleur & sa peine est extrême ,
Plus il trouve de quoi nourrir ses feux.

O feu sacré, sans chaleur, sans lumière !
 Tu détruis en secret ton pauvre amant :
 Obscurité, nuit, justice sévère,
 Insensibilité, délaissement !

C'est là de quoi tu nourris ta victime :
 C'est ce dont je dois faire mon plaisir :
 Se plaindre de toi ce seroit un crime,
 Que tu devrois très-justement punir.

Source de bien quoiqu'en douleur féconde !
 Mes biens, mes maux augmentent mon amour ;
 Que l'Univers périsse & se confonde
 Plutôt que sur moi je fasse un retour.

Toujours par amour mon ame attachée,
 Divin objet, à tes contentemens,
 De ses douleurs ne peut être touchée ;
 Ne réfléchissant pas sur ses tourmens.

Content, ravi de ton bonheur suprême,
 J'ignore ce qu'on appelle intérêt ;
 Et ne fais point te montrer que je t'aime
 Mieux qu'en ne voulant que ce qui te plaît.

L.

Sûreté de la lumière de la pure foi.

AIR : *Ah ! que l'amour paroît charmant !*

LA lumière est sans nul brillant
 Quand elle est sans empêchement ;
 Elle est plus pure cependant,
 Car rien ne la termine.
 Quand elle est sans empêchement,
 Rien ne nous illumine.

Il en est ainsi de la foi :
 Ah ! sans l'éprouver qui le croit !

Plus elle est pure, moins on voit :
Alors rien n'illumine.

Ah ! sans l'éprouver qui te croit,
O science divine !

Plus ce sentier est ténébreux,
Ah ! plus il est avantageux.

S'il ne brille pas à nos yeux
Il fait naître le doute :

Ah ! plus il est avantageux,
Et plus on le redoute.

Tout ce qui fait réflexion,
Cause réverbération,
Et donne certaine action
A la pure lumière :
C'est pourquoi la réflexion
Est moins pure & plus claire.

Une lumière qui s'étend,
Nous paroît sans aucun brillant ;
O qu'elle est pure cependant,
Quoique plus ténébreuse !
Une lumière sans brillant
Est douce & favoureuse.

Elle ne blesse point les yeux ;
Les objets se discernent mieux :
Elle n'a rien de douloureux,
Simple, pure, paisible.
Les objets se discernent mieux ;
Ils sont plus accessibles.

Lorsqu'on est borné par les dons,
Ah ! que nous croyons être bons !
La lumière est comme brandons.
Cette petite flamme
Nous fait voir que nous sommes bons ;
Et réjouit notre âme.

On préfère à l'immenité
Certaines singularités :

Elle

Elle plaît à la vanité,
 Qui cherche à se repaître :
 Ce qui plaît à la vanité,
 Ne plaît pas à mon Maître.

Il faut donc travailler la nuit,
 Dans le secret à petit bruit :
 Quand nous n'en verrions pas le fruit,
 Demeurons en silence ;
 Dans le secret à petit bruit
 Cherchons la sagesse.

On la trouve facilement,
 Et l'on en jouit pleinement,
 Lorsqu'on est dans le dénûment
 De toutes les lumières :
 On la trouve facilement,
 Même dans les misères.

L I.

Avantages de la pure foi.

AIR : *Ces prés, ces bois ; ou, Les folies d'Espagne.*

MON cœur ne demande point d'assurance ;
 L'amour, la foi n'en veut point recevoir :
 Content de vivre sous ta dépendance,
 Il se délaisse à ton divin vouloir.

L'état lumineux veut la certitude :
 L'état de foi ne l'admettra jamais ;
 S'abandonner à Dieu, c'est son étude,
 Vide de tout ce qu'on nomme intérêt.

O Dieu ! cet état seul te glorifie ;
 Je l'ose dire, il est digne de toi :
 Que tu mérites qu'on se sacrifie
 A ton honneur par l'amour & la foi !

Togic. I. Cant.

F

Se dire amant, se recherchant foi-même,
Est-ce t'aimer? Non c'est être imposteur:
Qui veut savoir comme il faut que l'on t'aime,
Qu'il consulte ta gloire, & non son cœur.

Le cœur humain au penchant qui l'entraîne
Cède souvent, malgré ce qu'il te doit:
Il consulte pour l'amour ou la haine;
Il est son but alors qu'il fait un choix.

Choix que sa raison souvent justifie;
Ce qui lui plaît lui semble le vrai bien:
Quand le cœur par l'amour se purifie,
Ce même choix ne lui paroît plus rien.

L I I.

L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.

AIR : *Répand charmante nuit.*

RÉPAND charmante nuit, répand sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence,
Et ne laisse veiller dans ces aimables lieux
Que les cœurs que mon Dieu foumet à sa puissance :
Tes ombres, ton silence,
Plus beau que le plus beau jour,
Offrent de doux momens à soupirer d'amour.

Ah! que l'on goûte peu de si sacrés momens!

Ils font, Amour, le bonheur de la vie :
Trop charmantes douleurs, agréables tourmens,
Qui font que ma raison n'est jamais assoupie!

Momens dignes d'envie!

Nuit plus belle que le jour,
Où seul avec mon Dieu je soupire d'amour!

Eloignez-vous de moi fantômes inquiets,

Que je goûte mon Dieu dans ce silence;
Que mes pleurs, mes soupirs ne soient jamais distraits:

Quand je suis près de lui je suis en assurance :

Son aimable présence

Chasse l'esprit séducteur ,

Et me fait soupirer d'amour & de douleur.

Eloigné du fracas du monde & de son bruit ,

J'aime en secret les Beautés éternelles :

Aucun ne vient troubler dans cette sombre nuit ,

Nos entretiens sacrés, nos amour mutuelles ,

Si tendres , si fidelles

Qu'ils transforment les amans

En leur aimé Seigneur dans ces heureux momens.

L I I I .

L'amour toujours croissant.

AIR : *Est-ce ainsi qu'on doit s'enflammer.*

SEIGNEUR , on craint vos moindres coups ;

D'une foible douleur on s'afflige , on soupire :

Pourquoi appréhender ce joug léger & doux ?

C'est le bonheur de votre aimable empire.

Est-ce ainsi qu'on doit s'enflammer ?

Un cœur vraiment touché chérit son esclavage :

Le mien en vous aimant autant qu'il peut aimer ,

Voudroit encor vous aimer davantage.

Étendez , étendez mon cœur ,

Incomparable Objet qui ravissez mon ame :

Mon cœur est trop petit au gré de son ardeur ;

Croissez encore & mon cœur & ma flamme.

Ne pouvant contenir l'amour ,

Dont vous méritez trop que tout mon cœur vous aime ,

Ah ! pour le contenter venez à votre tour

Me perdre enfin dans votre Être suprême.

L I V.

L'amour purifiant.

AIR : *Quoique vous soyez adorable ; ou , Mon
cher troupeau.*

AMOUR juste, fainé, adorable,
Ah ! que tu fûs bien m'engager !
Mon cœur ne fauroit plus changer ;
Il ne trouve que toi d'aimable.

Tout le reste ne peut lui plaire :
Toi seul remplis tous ses désirs ,
Tu lui donnes de saints plaisirs ;
Mais tu m'ordonnes de les taire.

Amour, tu répands dans notre ame
Quelque chose de si charmant ,
Que tu fais aimer le tourment
Qu'on souffre en brûlant de ta flamme.

Tu consumes, tu purifies ,
Tu détruis sans fin ton sujet :
Tu fais mourir, aimable Objet ;
Mais en tuant tu vivifies.

Avec quelles délicatesses
D'un amour pur, tendre & jaloux ,
Viens-tu, mon adorable Époux ,
Joindre la douleur aux caresses !

Si tu te caches à la vue
Ha ! c'est pour te faire chercher :
Tu paroîs dur comme un rocher
A cette ame toute éperdue.

Tu ne fus jamais plus près d'elle ,
Que quand tu paroîs t'éloigner :
Tu te caches pour la soigner ,
Afin de la trouver fidelle.

Ce qu'elle a , c'est toi qui le donne ;
 Tu récompenses tes faveurs :
 Si tu fais sentir des douleurs ,
 Quelle douceur les affaïsonne !

Tu fais voir comme récompense
 Ce qu'on prend pour un châtement :
 Ah ! qu'un tendre & fidèle amant
 Prend de plaisir dans la souffrance !

L V.

Sur le même sujet.

AIR : *La jeune Iris.*

L'AMOUR sacré tout ainsi que la flamme ,
 Purge , sépare & détruit son sujet :
 Lorsqu'il s'empare une fois de notre ame ,
 Il la transforme & perd en son Objet.

Il la purge de toutes ses souillures ,
 La séparant de ce qui n'est pas Dieu :
 Il détruit si bien cette créature ,
 Qu'on ne voit plus rien d'elle que le feu.

Le sujet dans la flamme est immobile ;
 Il se délaïsse à son activité :
 Le feu bientôt de ce sujet tranquille
 A tout détruit par sa vivacité.

Plus l'amour pur trouve un sujet paisible ,
 Plus il achève de le consumer :
 Ah ! que le propre agir nous est nuisible !
 Qui fait s'abandonner , fait bien aimer.

On ne fait cas que de l'amour sensible ;
 C'est cependant le grossier de l'amour :
 Dieu n'aime en nous que cet amour paisible ,
 Qui fait pâtir sans chercher de secours.

Qui sent l'amour, ne le possède guère ;
 Il en est encor bien moins possédé :
 Et c'est où git l'admirable mystère :
 As-tu souffert, as-tu toujours cédé ?

L'amour se plaît de mettre à toute épreuve
 Celui qui s'ose dire son amant ;
 Il veut gratuitement qu'on le serve,
 Sans jamais se regarder un moment.

— Le feu noircit le bois lorsqu'il l'embrase, —
 Pour en bannir les contrariétés :
 C'est ainsi qu'en usé chez nous la grace
 Pour détruire tant de propriétés.

Le bois en se noircissant se prépare,
 Jusqu'à ce qu'enfin il devienne feu ;
 Du matériel alors il se sépare :
 C'est ainsi que sur nous agit mon Dieu.

Lors le bois séparé de la matière,
 Change de nature insensiblement ;
 Ne restant rien de sa forme première,
 Il est changé dans ce noble élément.

Ne nous flattons pas, il faut tout de même
 Que Dieu nous détruise & nous change en soi :
 Aucun sujet peut-il dire qu'il aime,
 S'il reste encor des traces de son moi,

Cet opérer est long, il est terrible :
 Qu'il fait souffrir dans son commencement !
 Ah ! qui soutient ce qu'il a de pénible,
 Est un fidèle & bienheureux amant.

Nature se défend à toute force ;
 Elle craint ce qui fera son bonheur :
 Elle aime mieux suivre certaine amorce,
 Que de souffrir cette ombre de douleur.

Il faut avoir un généreux courage,
 Pour se laisser détruire au Tout-puissant ;
 Sans quoi nous n'aurons que le seul partage
 Du mercenaire & non celui d'enfant.

LVI.

Aimer Dieu pour lui-même.

AIR : *Est-ce ainsi qu'on doit s'enflammer ?*

AH ! qu'il seroit doux de t'aimer
 D'un amour souverain, Majesté redoutable !
 N'as-tu pas ce qu'il faut pour nous bien enflammer,
 Être parfait, saint, juste autant qu'aimable ?

Je suis épris de ta bonté ;
 Mais je suis plus charmé des traits de ta justice :
 Mon cœur se donne à toi, contemplant ta beauté ;
 Le pur amour s'accroît par le supplice.

Si je n'aime pas purement,
 Je crains le châtement, je cherche des délices :
 Mais si je veux, Seigneur, être parfait amant,
 Je dois aimer encor plus ta justice.

Loin de moi tout propre intérêt ;
 Je ne veux plus aimer mon Dieu que pour lui-même ;
 Je dois en m'oubliant respecter son arrêt :
 C'est à cela qu'on connoit si on l'aime.



L V I I.

Aimer Dieu sans soin ni retour.

AIR : *Je ne veux de Tirfis ; ou, Celui qui m'a
soumis au pouvoir de l'amour.*

JE voudrois , mon enfant, que vous laissant à Dieu
 Vous vous oubliassiez vous-même ;
 Et que vous livrant à son feu ,
 Vous apprissiez comment on l'aime.

Il faut que vous l'aimiez sans soins & sans retours ;
 Et vous faites tout le contraire :
 Si vous vous regardez toujours ,
 Vous ne pourrez jamais lui plaire.

Au lieu de vous laisser au soin de son amour ,
 Vous examinez sa conduite :
 Que vous faites mal votre cour !
 Cédez , cédez à ses poursuites.

S'il veut vous éprouver , le moindre moucheron
 Vous jette dans la défiance :
 Donnant par là prise au Démon
 Vous rentrez sous sa dépendance.

Servez-donc le Seigneur d'un esprit courageux ;
 Méprifez sa vaine poursuite :
 La crainte le rend dangereux ;
 Le mépris lui donne la fuite.

Suivez-Dieu ; moquez-vous de l'Esprit séducteur :
 Car il ne peut rien de lui-même ;
 Il vous affoiblit par la peur :
 Qui craint ne fait pas comme on aime.

L'abandon détruira ce léger sentiment
 Dont le Démon vous effarouche :
 Si votre ame est sans mouvement ,
 N'appréhendez pas qu'il la touche.

Il rode autant qu'il peut, investit le dehors ;
 Tenons-nous dans la forteresse :
 Ne craignons rien de ses efforts ;
 Il tire , & jamais ne nous blesse.

Si nous sortons du fort , si nous voulons le voir ,
 Se servant de son avantage ,
 Il nous réduit au désespoir ,
 Et nous ôte enfin le courage.

Demeurons-donc en Dieu fermes , sans volonté ,
 Simples , dessous sa dépendance ,
 Attendant tout de sa bonté :
 C'est la meilleure résistance.

Dieu pourroit tout d'un coup vous délivrer de lui ;
 Mais ce n'est pas là sa conduite :
 En secret il nous fert d'appui ,
 Si notre amour propre est détruite.

Laissez-vous à l'amour , il vous conduira bien ,
 Quoiqu'au travers des précipices :
 Nous cherchons toujours du soutien
 Dans nos soins , dans nos artifices.

Pour suivre ce chemin , il faut avoir du cœur :
 Il faut s'abandonner soi-même ,
 Mépriser l'esprit séducteur ,
 Se livrer au Vouloir Suprême.

L V I I I .

L'amour parfait ne se recourbe point sur soi.

AIR : *Ces prés , ces bois ; ou , Les folies d'Espagne.*

L'A M O U R parfait veut une flamme pure ,
 Qui ne se courbe ni retourne sur soi ;
 Tous ces retours font voir que la nature
 S'aime , & ne veut se livrer à son Roi.

Qu'il m'abandonne , ou bien qu'il m'illumine ;
 Content de tout , je bénirai mon sort :
 Heureux , perdu dans l'Essence Divine ,
 Je veux souffrir même jusqu'à la mort.

Divin Amour , dont j'adore les charmes ,
 Si je languis , si je meurs chaque jour ,
 Si je souffre , si je verse des larmes ;
 Toi seul causes mes tourmens , cher Amour.

Plus je souffre , Amour , plus tu m'es sévère ;
 J'aime & respecte même ta rigueur :
 Comme un enfant je t'appelle mon Pere ,
 Sans t'expliquer ce que ressent mon cœur.

: O toi qui vois jusqu'au fond de mon ame !
 Tu connois où tendent tous mes soupirs :
 C'est toi qui donnes le prix à ma flamme ,
 Si l'intérêt n'est plus dans mes désirs.

Hélas ! hélas ! on se flatte soi-même ;
 On se croit amant désintéressé :
 On dit qu'on ne veut que le Bien Suprême ,
 Le servir sans être récompensé.

Sitôt qu'Amour nous met à la coupelle
 Ah ! que notre or paroît de bas aloi !
 Tendres pour nous , pour lui trop infidelles
 Nous démentons nos discours , notre foi.

Amour change mon cœur , & le réforme ;
 Arrache en lui ce qui ne te plaît pas :
 Brûle , détruis ; & le changeant de forme
 Daigne le consacrer à tes appas.

Cœur ingrat , je veux t'arracher moi-même ,
 Si tu reserves le moindre intérêt ,
 Que victime de la Beauté Suprême
 Tu te livres à son plaisir pour jamais.

A chaque instant pour toi tu t'intéresses ,
 Dans ton plaisir comme dans ta douleur :
 L'un te plaît , l'autre t'afflige & te blesse ;
 Il n'est nulle égalité dans ce cœur.

Détruis , détruis , ô Monarque Suprême ,
 Détruis ce cœur ; & m'en donne un nouveau ,
 Qui sache aimer comme tu veux qu'on aime ,
 Qui te suive de nuit , & sans flambeau .

Nous ne voulons point marcher sans lumière ,
 Sans sentiment , sans consolation ;
 On s'arrête , ou l'on retourne en arrière :
 Dis , de quel prix est ton affection ?

Quand tu sauras aimer dans l'ignorance ,
 Marcher de nuit sans sentier , sans flambeau ,
 Souffrir sans choix , croire sans évidence ;
 Tu passeras du sépulcre au berceau .

L I X .

Aimer Dieu purement malgré nos miseres.

AIR : *Votre empire est trop sévère ; ou , La beauté
 la plus sévère.*

TU connois , mon Divin Pere ,
 Que je t'aime tendrement :
 Malgré toute ma misere ,
 Je suis à toi constamment ;
 Mon cœur t'aime sans partage ,
 Et sans nul retour sur soi .
 C'est là l'unique avantage
 Que je prétends de ma foi .

Ah ! que l'homme est misérable
 Qui ne voit pas le bonheur
 D'être à ce Tout Immuable ,
 Et de lui livrer son cœur !
 Le reste n'est que foiblesse ,
 Et que fade amusement .
 La véritable sagesse
 Est d'aimer Dieu purement .

Lorsque Jésus de sa flamme
 Vient pénétrer notre cœur,
 Il est la force de l'ame,
 Et la tire de langueur :
 Il est la source de vie,
 Le soutien de l'abattu ;
 Et de l'ame anéantie
 Il est la propre vertu.

Si sa douceur nous console,
 Rien ne peut nous affliger ;
 Quand il veut il nous désole,
 Puis vient nous encourager :
 Il nous châtie & tempère
 Si fort notre châtement,
 Que sa justice sévère
 Charme le parfait amant.

Qui la craint ne l'aime guere.
 Il épuisa sa rigueur,
 En s'immolant à son Pere
 Pour racheter le pécheur :
 Et ce pécheur infidèle
 Ne sauroit sans s'alarmer
 Voir la justice cruelle ;
 Il devroit plutôt l'aimer.

Mais j'offense la justice,
 En l'appellant de ce nom ;
 Si j'aime le sacrifice
 Tout d'elle me sera bon :
 La justice a mille charmes,
 Pour un tendre & chaste cœur ;
 Elle fait verser des larmes
 Au cœur lâche & sans ardeur.



L X.

Unique loi de l'amour.

AIR : *Celui qui m'a soumise ; ou , Je ne veux de Tirsis.*

AM O U R grand , juste & saint , pur , simple , indé-
pendant ,

Qui ne regardes que toi-même ;
Et qui te formant un amant ,
Veux que ce soit pour toi qu'il t'aime.

Tu ne demandes point qu'on fuive tant de loix ;
Tout se trouve dans l'amour même :
Il n'est pour nous ni bien ni choix ,
Qu'en suivant le Vouloir Suprême.

Cet amour libre & pur n'enferme qu'une loi ,
Mais loi sans aucune contrainte ;
De marcher dans l'aveugle foi ,
Et bannir pour jamais la crainte.

Cette crainte-vertu ne regarde que nous :
Il faut marcher sans assurance ;
Suivre l'amer comme le doux ,
Mais le suivre sans répugnance.

Qu'est-ce donc qui conduit dans ce sentier étroit ?
C'est toujours le Vouloir Suprême :
Mais il conduit le cœur si droit ,
Qu'il trouve en tout celui qu'il aime.



L X I.

Quel doit être notre amour pour Dieu.

AIR : *Ami, ne passons pas Cretail.*

AIMONS, aimons sans discerner
 La raison qui nous fait aimer
 Cette Beauté suprême,
 Qui daigne nos cœurs enflammer,
 Et les perdre en lui-même.

Il faut surmonter la raison,
 Retrancher toute affection,
 Hors celle de sa gloire,
 Et perdre en lui toute action,
 L'esprit & la mémoire.

Il faut que son divin vouloir
 Soit la règle de ton devoir,
 Qu'il te plie & remue ;
 Et que son souverain pouvoir
 T'appauvrisse & dénuë.

Qu'il te reduise dans ton rien,
 Et qu'il t'enseigne le vrai bien
 Qui se trouve en lui-même ;
 Et qu'en t'arrachant tout soutien
 Tu sois pauvre à l'extrême.

Ce n'est que dans la pauvreté
 Qu'on trouve la tranquillité :
 Le rien de toutes choses
 Deviendra ta félicité :
 C'est où le cœur repose.

L X I I .

Se laisser entraîner par l'amour divin.

AIR : *Celui qui m'a soumise.*

JE m'imagine voir l'immense Tourbillon,
 Entraînant ce qui se dissipe,
 Comme par circulation
 Le ramener à son principe.

Laiſſons-nous entraîner à ſa rapidité ;
 Nous n'appréhenderons plus l'orage :
 Il conduit dans l'imménſité ;
 Rien ne ſ'oppoſe à ſon paſſage.

Il franchit tous les lieux , il brife les rochers ;
 Car rien ne lui fait réſiſtance :
 Les flèches des plus forts archers
 Vont avec moins de véhémence.

Laiſſons-nous abaiffer ; il peut nous relever :
 Il ſe rit de notre prudence :
 Ainſi qu'une plume dans l'air,
 Il nous entraîne & nous balance.

• Il nous élève en haut ; puis ſemble nous brifer ,
 Tant la chute eſt impétueuſe ;
 Après il nous vient enlever ,
 Se jouant de l'ame amoureuſe.

C'eſt toi , Divin Amour , Tourbillon fortuné ,
 De qui la route impérieuſe
 Rend le cœur plus abandonné
 Lorſque ſa courſe eſt malheureuſe.

Vous croyez , mes Enfans , que l'agitation
 Doit donc être votre partage :
 Non ; la céleſte motion
 Donne la paix pour héritage.

Laiſſons-nous entraîner par ce rapide cours :
 Notre cœur tranquille & paifible
 N'écouterà que ſes amours ;
 C'eſt lui qui rend incorruptible.

S'il nous élève en haut, demeurons en repos :
 S'il nous enfonce dans l'abîme ,
 Reſtons-y ſans craindre les flots ,
 Alors la paix devient intime.

Rien ne peut la troubler ; il nous chaſſe de nous :
 Le MOI trouble l'économie
 De ce Dieu puiffant & jaloux ,
 En qui tout fait une harmonie.

Amour, enlève-nous, enlève tous les cœurs :
 Diſſipe la vile pouſſière ;
 Elle amuſe tes ſerviteurs :
 Fais les entrer dans ta lumière.

Le vent chaſſe de l'air toute contagion ;
 C'eſt lui qui l'agite & l'épure :
 Que la divine motion
 Chaſſe de chez nous la nature !

Qu'il ne reſte que Dieu, le MOI dans le néant
 Ainſi qu'une plume fragile ,
 Ne pourra réſiſter au vent ,
 Détrui cette maſſe d'argile.

Brife-la, mon Seigneur, dans ta juſte fureur ;
 Je n'en prends plus de connoiſſance :
 Je le tiendrai même à faveur ;
 Le MOI ſeul te fait réſiſtance :

Ne nous arrêtons pas : on voudroit ſ'accrocher
 Quand le Tourbillon nous élève ;
 Mais que cet arrêt coûte cher :
 Bienheureux celui qu'il enlève !

L X I I I .

*Voies & rigueurs aimables de l'Amour.*AIR : *Celui qui m'a soumise.*

QUE l'amour est charmant ! Il enlève le cœur ;
 Il est la source de la vie :
 Il nous redonne la vigueur ,
 Lorsque lui-même l'a ravie.

Il élève , il abat ; il est plein de douceur ;
 Il caresse , & soudain il tonne :
 Il nous flatte ; & dans sa rigueur
 Il reprend les biens qu'il nous donne.

Il ne sauroit souffrir que l'on possède rien ;
 Il veut tout posséder lui-même.
 Souvent il nous comble de bien ;
 Puis l'arrache à celui qu'il aime.

Il se fait un plaisir d'accabler de rigueur ;
 Puis il rit de notre souffrance :
 Il est doux , il est séducteur ;
 Sa justice n'est que clémence.

Lorsqu'il frappe bien fort , on adore ses coups ;
 Il nous trompe par ses caresses :
 Au tems qu'il paroît le plus doux ,
 Sa douceur est une traîtresse.

Elle est un gage , hélas ! qu'il va bientôt punir
 Une secresse complaisance ;
 Dont il nous fait repentir
 Par ses rigueurs & son absence.

Il punit fortement un seul retour sur soi ,
 Un goût , une foible lumière :
 Victorieux comme un grand Roi ,
 Il nous fait mordre la poussière.

Il nous élève en l'air ; & dans le même instant
 Il jette d'une main puissante
 Jusqu'en l'abîme du néant
 Cette fidelle & tendre amante.

Elle ne se plaint pas : elle souffre en secret
 Ce que son amour lui prépare ;
 Son esprit paisible & discret
 Jamais de lui ne se sépare.

On demeure attaché sur le gibet d'amour ,
 Sans oser quitter son supplice :
 S'il nous fait luire quelque jour ,
 C'est pour un nouveau sacrifice.

Amour , divin Amour , j'aime ta cruauté
 Mille fois plus que tes caresses ;
 Je trouve dans ta dureté
 Un goût plein de délicatesses.

Qui ne veut rien souffrir , peut-il savoir aimer ?
 Son amour n'est rien qu'en peinture :
 S'il dit qu'il s'est laissé charmer ,
 Je dis que c'est par la nature.

O rigoureux amour , je fais tout mon plaisir
 D'être soumis à ta Justice ;
 Je ne puis former de désir ;
 Je puis mourir en sacrifice.

Souffrir , mourir pour toi , c'est le souverain bien ;
 Pour moi , je n'en connois point d'autre :
 Mon cœur ne peut souhaiter rien ,
 Quand ce seroit pour être Apôtre.



L X I V .

Effets & caractères de la charité. (1 Cor. 13.)

AIR : *La jeune Iris.*

SI je parlois le langage des Anges
 Sans la charité je ne ferois rien :
 Quand je chanterois de Dieu les louanges ,
 Ma voix feroit semblable à de l'airain.

Le vide de l'airain fait qu'il résonne ;
 Il fait grand bruit fitôt qu'il est battu :
 Sans charité c'est comme une personne
 Qui fait bruit dehors quoique sans vertu.

Au moindre mal certain bruit de souffrance
 Réteint fort loin ; mais la charité
 Se contente de l'humble patience ;
 Toute sa force est en la vérité.

Quand je livrerois mon corps à la flamme ,
 Quand je donnerois aux pauvres mon bien ,
 Quand on verroit extasier mon ame ;
 Sans la charité je ne ferois rien.

Quand je menerois une vie austere ;
 Sans la charité rien fera bon :
 L'amour est donc l'unique nécessaire ;
 Il est & le donateur , & le don.

Quand ma foi feroit les plus grands miracles ,
 Quand je ferois les monts changer de lieu ,
 Quand mes discours feroient autant d'oracles ;
 Sans charité je ne puis plaire à Dieu .

Quand j'entendrois le plus profond mystere ,
 Qu'à mon savoir rien ne feroit caché ;
 La charité me feroit nécessaire :
 Sans charité je ne suis que péché.

La charité est douce & patiente ;
 Elle ne cherche pas son intérêt :
 La charité bonne & compatissante
 Préfère à son profit ce qui lui plaît.

La charité renferme l'espérance ;
 Elle a pour compagne la pure foi :
 La charité se nourrit de souffrance ;
 Elle bannit le propre & le MOI.

La charité toujours chaste & fidelle ,
 Ne fauroit ni varier ni déchoir :
 La charité ne voulant rien pour elle ,
 Suit en tout tems le Souverain Vouloir.

La charité ne juge & ne soupçonne ,
 Ne se défie , & ne croit point le mal :
 La charité à son Dieu s'abandonne ,
 Et ne choisit l'heureux ni le fatal.

La charité bannit la vaine gloire ;
 Elle est la source de l'humilité :
 La charité remporte la victoire
 Sur toute erreur ; car elle est vérité.

La charité ne fut jamais colere ;
 L'emportement vient de la vanité :
 L'humble souffre tout , croit tout & l'espere :
 Toutes vertus sont en la charité.

Sans elle rien n'est permanent sur terre :
 La foi , l'espérance à la vérité
 Sont des vertus ; mais la plus nécessaire ,
 La plus excellente est la charité.

Les renfermant , elle en est le principe ;
 Sans elle les autres ne feroient rien :
 Point de vertu qu'elle ne participe
 A cette source , & mere de tout bien.



L X V .

*Véritable pureté de l'amour.*AIR : *Mon cher troupeau.*

DIGNE Objet de ma complaisance,
Grand Dieu, dont mon cœur est charmé,
Puis-je vous dire en conscience
Que j'aie purement aimé ?

Celui qui se regarde encore,
Qui prend pour soi quelque intérêt,
S'il dit qu'il aime & qu'il adore
Est bien loin du désir parfait.

Le désir ne se considère
Que par rapport à son objet.
C'est moi qui le rend mercenaire
Si j'en suis l'unique fujet.

Si je veux quelque bien, si j'aime
A me voir orné de vos dons,
Seigneur, je me séduis moi-même,
Croyant mes désirs être bons.

L'amour pur ainsi que la flamme
Se doit élever jusqu'au ciel :
Si je la courbe sur mon ame,
Mon amour devient sensuel.

Dieu tout pur veut la flamme pure,
Que notre cœur soit tout à lui,
Rejettant de la créature
Sa complaisance & son appui.

Tout hors Dieu devient créature ;
Objets indignes de mon cœur,
Vous satisfaites la nature ;
Pouvez-vous plaire au Créateur ?

Pour aimer comme Dieu désire,
 Il faut l'aimer si purement,
 Que le plus rigoureux martyr
 Ne paroisse pas un tourment.

Il faut que ses dons & ses graces
 Coulent à lui si promptement,
 Que nous n'en voyions pas les traces
 Pour nous y complaire un moment.

Il faut vouloir ce qu'il ordonne,
 Quoiqu'il puisse ordonner de nous,
 Trouver sa justice si bonne,
 Qu'on l'adore en baissant ses coups.

Bien loin de chercher ses caresses,
 On s'accoutume à la douleur ;
 Bien loin toute délicatesse ;
 L'amour pur n'a rien que rigueur.

Mais sa rigueur a plus de charmes
 Pour le cœur pur que les douceurs.
 Heureuses douleurs, chères larmes !
 Je trouve vos tourmens flatteurs.

Une certaine incertitude
 Est pourtant une cruauté :
 O que mon cœur la trouve rude !
 Elle cache la vérité.

Vérité si simple & si nué,
 Un voile vous couvre à nos yeux ;
 Et c'est souvent ce qui me tue :
 Tout le reste m'est précieux.

Hélas ! j'entends que vous me dites ;
 La certitude est un appui ;
 Aime & respecte ma conduite :
 Le Rien est le Tout aujourd'hui.

C'est l'appui le plus fort du monde
 Que d'être sûr de vous aimer :
 Il faut, ô Bonté sans seconde,
 Le perdre sans nous alarmer.

L X V I.

Pureté d'amour requise pour être uni à Dieu.

AIR : Celui qui m'a fourmise.

JE ne puis exprimer la pureté d'amour
Que Dieu veut au cœur d'une amante :
Un amour droit, & sans détour ;
Une charité patiente.

Sitôt qu'on pense à foi , l'on se sent rejeter
Avec une puissance extrême :
Dieu ne sauroit se contenter ,
Si l'ame ne fort d'elle-même.

Tout amour hors de foi devient digne de Dieu ;
Sa pureté devient extrême ,
Quand demeurant fixe en son lieu
Il ne rentre plus en soi-même.

Cet amour souverain veut nous changer en foi :
Il faut donc que son feu sépare
Le pur esprit d'avec le MOI ;
Et c'est l'ouvrage le plus rare.

Si notre esprit n'est pur , il ne peut approcher
De Dieu son unique principe :
Quelque tour qu'on puisse chercher ,
Sans amour nul n'y participe.

Mais un amour si pur , si net , si séparé
Qu'on n'y trouve plus de mélange :
Notre esprit ainsi préparé
Redevient aussi pur qu'un Ange.

Comme il est émané de la Divinité ,
Sortant d'un Tout Indivisible ;
Il faut que par sa pureté
Il rentre dans l'inamissible.

- Il ne doit plus fortir de cette région
 Où les esprits purs aboutissent ;
 Et c'est dans leur perfection
 Que tous au Tout se réunissent.
- Cet esprit préparé s'envoleroit aux Cieux ,
 Si Dieu ne le tenoit sur terre ,
 Où son séjour est glorieux
 A Dieu pour le bien de son frere.
- Que nous perdons de biens pour ne pas nous quitter !
 Nous dérobons à Dieu sa gloire :
 Bien éloignés de mériter ,
 Nous donnons au M O I la victoire.
- Que vous devez punir , grand Dieu , ce lâche cœur ,
 Qui vous fut toujours infidèle ,
 Et fuit cet esprit suborneur
 Qui dans les Cieux devint rebelle.
- Suivons-donc de l'amour le chemin raccourci ;
 N'écoutons jamais la nature :
 Sans le M O I nous n'aurions ici
 Qu'une charité toute pure.
- C'est vous , torrens de feux , que j'invite en ce jour ;
 Ah ! venez consumer mon ame ,
 Qu'il ne reste plus que l'amour ,
 Plus de M O I ; mais la pure flamme.
- Qu'elle s'élançe en vous , & ne paroisse plus ;
 Qu'elle se joigne au Tout immense :
 Que tous les soins sont superflus ,
 Si l'on n'apprend cette science !
- Enseignez-là , Seigneur , à vos petits enfans ;
 Car les grands n'en font pas de compte :
 Qu'ils soient simples , obéissans ,
 Et que votre amour les surmonte.
-

LXVII.

L'amour pur & l'amour intéressé.

AIR: *Est-ce ainsi qu'on doit s'enflammer.*

HÉLAS Seigneur! qui fait t'aimer?

Chacun veut en t'aimant assurer sa fortune;
Ce qui n'est pas pour soi, nous paroît trop amer:
Le pur amour souvent nous importune.

Afin de t'aimer purement,
Il faudroit cette amour qu'on nomme gratuite:
Ah! je vois que chacun se recherche en aimant:
Est-ce donc là l'amour que tu mérites?

Il est vrai la propriété,
Loin de te plaire, ô Dieu, te rabaisse & t'offense:
C'est où l'homme aujourd'hui place la sainteté:
Du pur amour sa raison le dispense.

On t'appelle Souverain Bien:
L'es-tu de notre cœur, ou de notre parole?
Si t'aimant plus que moi, je reste dans mon rien,
Mon amour lors n'est plus l'amour frivole.

Il reprend sur moi tous ses droits:
Si sans me ménager, il m'arrache à moi-même,
Si le voulant pour lui, j'obéis à ses loix;
Mon cœur enfin ose dire qu'il aime.

Mais si je me préfère à lui,
Si pour moi je le fers, & non pas pour lui-même,
Je dois sans me flatter avouer aujourd'hui
Que je ne puis plaire à l'Être Suprême.

Hélas! trop indigne de Dieu,
Je n'ai jamais brûlé de cette droite flamme,
Je n'ai jamais senti ce pur & sacré feu
Puisque je prends intérêt à mon ame.

Reçois en déformais le don :
 Je la mets en tes mains ; ordonne toujours d'elle :
 Reçois , ô mon Seigneur , reçois mon abandon ;
 C'est à toi seul de le rendre fidelle.

L X V I I I .

L'Amour du mercenaire & celui de l'enfant.

AIR : *Les folies d'Espagne.*

VOUS n'avez pas assez de récompense
 Pour les mercenaires , ô mon Seigneur :
 Vous en avez trop pour ceux dont l'Enfance
 Ne cherche en tout que votre seul honneur.

L'Enfant ne demande rien à son Pere ;
 Il reçoit tout ce qu'il veut lui donner.
 Il n'en est pas ainsi du mercenaire ,
 Qui ne cesse jamais de demander.

S'il fait un pas , il en veut le salaire ;
 Il croit toujours qu'on lui donne trop peu :
 L'Enfant s'abandonne tout à son Pere ;
 S'il le contente , il est bien en tout lieu.

S'il est battu , maltraité ; tout de même ,
 D'un cœur soumis & d'un esprit égal
 Le sert autant qu'il le respecte & l'aime ,
 Et souffre sans se plaindre d'aucun mal.

Le serviteur foible se plaint sans cesse ;
 Il souffre trop ne gagnant pas assez ;
 Les yeux levés aux mains de sa maîtresse ,
 Croit ses services mal récompensés.

O cher Amour , ah ! laissez-là l'esclave ,
 Faites-vous servir d'un nombre d'Enfans :
 Le mercenaire qui souvent les brave ,
 S'enfle d'avoir de vous quelques présens.

Pour vos Enfans vos coups sont un délice ;
 Votre rigueur éprouve leur amour :
 Vous les livrez souvent à la justice ;
 Ils souffrent tout , & même sans retour.

Vivent les Enfans de mon divin Maître !
 Ils sont foibles , mais ils sont tout à lui :
 Il peut toujours disposer de leur être ;
 Ils ne cherchent hors de lui nul appui.

L X I X.

Le feu, emblème du pur amour.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

LE feu par son activité
 Reduit bientôt le bois en cendre :
 Ainsi la pure charité ,
 Nous détruisant , nous doit apprendre ,
 Que ce n'est que dans le néant
 Que nous trouvons le Tout-puissant.

Le Feu semble noircir le bois ,
 Lorsque la flamme l'illumine
 Son humidité reparoît ;
 Ainsi fait la grace divine :
 Lorsque tout est plus ténébreux
 C'est lorsqu'on est plus amoureux.

Mais attendez quelque moment :
 Ce même bois change de forme ,
 Prenant l'ardeur de l'élément
 Qui le détruit & le transforme ;
 Paroissant presque tout en feu :
 C'est ainsi qu'en use mon Dieu.

Suivant notre comparaison ,
 Ce même feu réduit en poudre ;
 Le bois n'a plus de liaison ;

L'élément a fû le diffoudre ,
Changeant d'abord fon être au sien ,
Afin de le reduire à rien.

Le bois ne fait nul mouvement ,
Laiſſant prendre au feu fon empire :
Adhérons à Dieu ſimplement ;
S'il nous veut brûler ou détruire ,
N'ayons d'autre agitation
Que celle de ſa motion.

L X X.

*Loix de l'amour pur.**Air nouveau.*

AMOUR ſi charmant & ſi doux ,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

Ne ſuis-je pas ſous votre empire ,
Depuis le tems que je respire ?
Amour ſi charmant & ſi doux ,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

Vous voulez que votre juſtice
Change mes douceurs en ſupplice.
Amour ſi charmant & ſi doux ,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que mort à toute choſe ,
„ Je ſois ta fin comme ta cauſe.
Amour ſi charmant & ſi doux ,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que tu t'anéantiſſes
„ Deſſous le poids de ma juſtice.
Amour ſi charmant & ſi doux ,
Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux qu'en toi de tout j'ordonne ;
„ Qu'à moi pour tout tu t'abandonnes.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux qu'en te quittant toi-même
„ Ce soit pour moi seul que tu m'aimes.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je ne veux qu'aucune parole
„ Ne t'afflige & ne te console.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que sur toute la terre
„ Un chacun te fasse la guerre.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que chacun te méprise ;
„ Que de rien tu ne me dédises.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Devant moi demeure muette,
„ Sans regarder comme on te traite.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ A tout deviens indifférente ;
„ N'aie jamais ni choix ni pente.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Que toute attache soit bannie ,
„ Soit pour la mort , soit pour la vie.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ N'aie d'autre soin qu'à me plaire ;
„ Le reste n'est pas ton affaire.

Amour si charmant & si doux ,

Hélas ! hélas ! que me demandez-vous ?

„ Je veux que dans l'indifférence
 „ Tu laisse agir ma providence.
 Amour si charmant & si doux ,
 Hélas ! hélas ! ne suis-je pas à vous ?

L X X I.

Leçons du pur amour.

AIR : *Taisez-vous, ma musette ; ou, Si tu veux Lisette.*

PARLEZ, mon divin Maître ,
 A votre pauvre enfant ,
 Parlez ; & faites-lui connoître
 Ce que le pur amour prétend.
 La charité parfaite
 Demande tout le cœur ;
 Et veut que l'ame soit abstraite
 De ce qui n'est pas son Sauveur.
 L'ame simple & sincere
 Dans sa soumission ,
 Aura bientôt le caractère
 De la céleste adoption.
 Renonçant à toi-même ,
 N'envisage que moi :
 Car je veux que le cœur qui m'aime ,
 Soit exact à suivre ma loi.
 Je veux que la souffrance
 Ne le rebute pas ;
 Qu'en la plus longue patience
 Il ne se sente jamais las.
 Je veux qu'il m'abandonne
 Le tems, l'éternité ;
 Qu'il trouve ma justice bonne ;
 Qu'il bénisse son équité.

Que le plus long supplice
Soit toute sa douceur ;
Et que le plus rude exercice
Paroisse trop peu pour son cœur.

Qu'en s'oubliant soi-même ,
Il ne pense qu'à moi ;
Qu'en tout tems mon Vouloir Suprême
Fasse son plaisir & sa loi.

Que si je le rebute ,
Il demeure content ;
Si je permettois quelque chute ,
Son amour en soit plus constant.

Je veux qu'on le méprise ;
Qu'il soit haï de tous ;
De rien qu'il ne se formalise ,
Ne discernant amer ni doux.

Qu'il soit sain ou malade ,
Tout lui doit être égal ;
Que jamais il ne se regarde ,
Quoiqu'il souffre beaucoup de mal.

Que son ame éperdue ,
Me voyant en courroux ,
Demeure vers moi suspendue
Sans vouloir éviter mes coups.

Que si je la menace ,
Elle vienne vers moi ;
Et lorsque mon bras la terrasse ,
Qu'elle soit ferme dans la foi.

Que si je lui prépare
Un tourment éternel ,
Que jamais rien ne la sépare
De mon décret essentiel.

Je veux qu'elle préfère
Au souverain bonheur
Son enfer s'il me pouvoit plaire ;
Qu'elle l'accepte de bon cœur.

Son cœur demeurant ferme
 A suivre mon désir,
 Sans y mettre jamais de terme
 Que celui de mon bon plaisir.

Qu'il n'ait rien au monde,
 Ni dehors ni dedans,
 Sur lequel son espoir se fonde ;
 Qu'à tout il soit indifférent.

Lors m'aimant pour moi-même,
 Il ne se verra plus :
 C'est là seulement comme on aime ;
 Tout autre amour est un abus.

Ce que tu viens d'apprendre,
 Cette haute leçon,
 Bien peu de cœurs voudront l'entendre :
 Je veux qu'on m'aime à ma façon.

Que le plus misérable
 Paroisse plus content,
 Sans que je lui sois fécurable ;
 Qu'il adore son châtement.

Enseignez, mon cher Maître,
 A mes petits enfans
 Cette leçon qui leur doit être
 Gravée au cœur profondément.



L X X I I.

*Sentier du pur amour.*AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

JE ne veux, mon Seigneur, que votre pur amour ;
Que tout le reste m'est à charge !
Lui seul fait ma nuit & mon jour ;
Je ne connois rien davantage.

Je ne suis point surpris d'entendre des raisons ;
Mais je n'y saurois rien comprendre :
Ce sont pour moi comme chansons
Que je ne veux jamais apprendre.

Je ne fais qu'un sentier, l'amour pur & la foi,
Le néant, l'oubli de soi-même ;
Porter ma croix avec mon Roi,
Et suivre son vouloir extrême.

Tout autre chemin est labyrinthe & détour ;
Il égare ceux qu'il engage :
Le plus droit chemin c'est l'amour ;
Je n'en dirais pas davantage.

Je vois tous les chemins où chacun veut courir,
Qui sont bordés de précipices ;
Où l'on s'empresse de périr,
Un chacun suivant ses caprices.

Le seul amour divin nous guide & nous conduit
Par un chemin jonché d'épines ;
Il ne nous mene que la nuit :
Ses routes sont routes divines.

Qui craindroit de périr, périroit en effet ;
L'amour bannit la défiance :
Car notre amour n'est pas parfait,
Si l'on n'a pas de confiance.

Il veut bien plus de nous, un entier abandon,
 Sans soin ni souci de soi-même ;
 Et nous n'avons pas d'autre don
 A faire à sa bonté suprême.

Celui qui donne tout, n'a plus rien à donner,
 S'il ne se donne aussi soi-même :
 Lorsqu'on fait bien s'abandonner,
 On fait bien aussi comme on aime.

L'amour ne peut souffrir de propre volonté,
 Que pour l'offrir en sacrifice :
 S'il aime & chérit la Bonté,
 Il aime encore plus la justice.

Il se laisse mener sans chemin, sans détour,
 Sans soulagement, sans lumière ;
 Et cependant le pur amour
 Le mène au bout de la carrière.

L X X I I I.

Route du pur amour, très-sûre.

AIR : *Absent de ma bergère.*

SEIGNEUR si je me livre
 Sans cesse à ton vouloir,
 Si pour ton amour je me prive
 De goût, de plaisir, de savoir ;
 Alors mon ame,
 Sortant enfin de soi,
 Ainsi qu'une très-pure flamme
 S'élançe & se perd en son Roi.

Qui n'a plus de prudence,
 Qui n'a plus de raison,
 Dans la petite & simple enfance
 Apprend un aimable leçon :
 Qu'il faut que l'ame,

Pour s'unir à son Dieu
Soit ainsi qu'une pure flamme,
Et se perde en lui sans milieu.

On ne sauroit connoître,
Sans avoir tout perdu,
Le bonheur de n'avoir plus d'être,
Et d'avoir vécu pauvre & nud :

On suit sans peine
Le grand chemin battu;
Sitôt qu'on ne voit plus la plaine,
On s'afflige, on se croit déchu.

Lorsque l'amour nous mène,
Ah! suivons-le au hasard,
Dedans une route incertaine,
Ou dans un sentier à l'écart :

Le précipice
Ne sauroit faire peur
A qui dans un plein sacrifice
A tout donné, même son cœur.

Car si je m'intéresse
Où l'on conduit mes pas,
Je n'ai qu'une fausse tendresse,
Dont Dieu ne se contente pas.

Suivons sans crainte
Cet aimable Vainqueur :
Ah! notre amour n'est qu'une feinte
Si nous craignons pour notre cœur.

Il faut qu'on s'abandonne
A ce Dieu, tout amour :
Avec lui toute route est bonne,
Et la nuit préférable au jour.

Suivons sans peine,
Dans ces déserts affreux,
Ce Dieu dont l'amour nous entraîne :
Tout est doux au cœur amoureux.

Ce désert est sans route ;
 On n'y trouve point d'eau :
 Allons sans écouter le doute ,
 Et nous le trouverons très-beau.
 Perdons sans peine ,
 Dans ce vaste séjour ,
 Guide , pain , sentier & fontaine ;
 Nous parviendrons au pur amour.

Sa demeure est stérile ,
 Son séjour ennuieux ;
 Mais qu'il est beau , qu'il est tranquille
 Lorsque l'on est bien amoureux !

Aimant la peine
 Plutôt que le plaisir ,
 Toute route paroît certaine ,
 Et s'accommode à son désir.

C'est l'amour de soi-même
 Qui fait appréhender :
 Car celui qui fait comme on aime ;
 N'oseroit même regarder ,

Si l'on le mene
 Par un chemin battu ,
 Où si sa route est incertaine ,
 Quelle est sa force & sa vertu !

En s'oubliant sans cesse ,
 Il n'y pense jamais :
 Qui plus pour soi ne s'intéresse ,
 En tout lieu rencontre la paix ;

Car rien ne peine
 Quand on n'est plus à soi :
 Ah ! que ma crainte fera vaine ,
 Si j'appartiens tout à mon Roi !

Chantons dans les supplices
 Pour montrer notre amour ;
 Courons aux bords des précipices
 Aussi bien la nuit que le jour :

Suivons fans peine
 Cet aimable Vainqueur ;
 Ma résistance seroit vaine ,
 Puisqu'il a dérobé mon cœur.
 O la grande folie
 De tant appréhender !
 Que c'est un étrange manie
 Que de croire se mieux garder
 Que la puissance
 De ce Dieu souverain !
 J'abandonne fans défiance
 Pour jamais mon fort en sa main.

L X X I V .

Le pur amour n'est que dans l'ame anéantie.

AIR : *Folies d'Espagne.*

O pur amour, doux charme de mon ame,
 O pur amour, enlève tous les cœurs :
 Toi seul produis cette céleste flamme
 Qui surpasse & lumieres & douceurs.

Toi seul produis cet insensible calme
 Qui n'est plus sujet à nul changement :
 Tu ne causes plus ni plaisir ni larme ;
 Détruire & vivre est ton seul élément.

Amour divin qu'on a peine à comprendre,
 Tu mine insensiblement ton sujet :
 Tu le divise & le reduis en cendre ;
 Pour l'unir à son seul & digne Objet.

Tu parois noircir quand tu l'illumines,
 Comme le feu semble noircir le bois :
 Ce qui s'oppose à la grace divine,
 Est détruit & consumé par ton choix.

H 3

O charité purement gratuite ,
 Tu transformes enfin nos cœurs en toi :
 Quand une ame est parfaitement détruite ,
 On n'y voit plus de trace de son MOI.

Ton opérer, autant vrai qu'insensible ,
 Change le cœur de l'aimé dans l'amant :
 Il ne te trouve plus inaccessible ;
 Tu le posséde à ton gré pleinement.

Amour, amour, fitôt qu'on te posséde ,
 Toute douleur est un contentement :
 Tu fais des maux, tu donnes le remède ;
 Qui s'en plaint ne peut être ton amant.

Hélas ! je vois que je ne puis rien dire
 De ton essence, adorable vainqueur :
 Tu ne fais plus ni plaisir ni martyre ;
 Mais tu perds en toi mon ame & mon cœur.

Que le discours, hélas ! paroît frivole ,
 Pour exprimer ce qu'on ne comprend pas !
 Il ne faut plus avec toi de parole ;
 Car tout le langage humain est trop bas.

Je ne fais comme on pourroit te dépeindre ,
 Toi qui sans forme es tout activité :
 L'esprit humain ne peut jamais t'atteindre ;
 Le cœur goûte un peu ta suavité.

Lorsque l'amour pure, simple & parfaite
 A tout détruit qu'il ne reste plus rien,
 Elle triomphe de notre défaite ;
 Et seule elle est notre ame & notre bien.

Point d'amour, si l'on ne perd toute chose :
 Chacun travaille à conserver ses droits :
 Le cœur en Dieu jamais ne se repose ,
 Ne s'affujettissant point à ses loix.

O RIEN heureux ! toi seul es préférable
 A ce que l'homme appelle des trésors :
 Tu renferme en toi le Tout immuable
 Qui fait du TOUT & du RIEN les accords.

Celui qui veut & qui pense à soi-même,
Est éloigné de ce divin amour ;
Quoiqu'il dise bien savoir comme on aime ,
N'habitera jamais ce beau séjour.

Qui craint pour soi , s'intéresse à soi-même ;
Qui pense à soi , est indigne de Dieu :
Il ne faut rien , ô Majesté suprême ,
Si l'on veut vous être uni sans milieu.

Si l'on conserve quelque consistance ,
Loin de se perdre en cette mer d'amour ,
Ou de le suivre , on lui fait résistance :
Tai-toi , aime & ne parlons plus d'amour.

L X X V.

*Indifférence du pur amour. Fidélité à écouter
les instrumens de Dieu.*

AIR : *L'éclat de vos vertus & celui de vos graces.*

Vous m'apprenez, Seigneur, cette auguste science,
Vous la faites goûter & voir en tout son jour ;
Que la parfaite Indifférence
Est l'effet du plus pur amour.

Quand notre volonté se trouve en Dieu perdue ,
On n'a plus de désir , de choix , ni de penchant
Si ce n'est que Dieu la remue :
Tout le reste est indifférent.

Il meut comme il lui plaît ; il incline notre ame
Pour prier , pour aimer , & se charger d'autrui :
C'est l'effet d'une pure flamme ,
Qui part & dérive de lui.

Cet amour est sans choix , il est sans complaisance ;
Mais il est bien plus fort que l'enfer & la mort :
Dieu n'y met point de différence ,
Et le rend immuable & fort.

Il ne sauroit changer que le sujet ne change ;
Son infidélité l'ôte de notre cœur :

Mais que ce tourment est étrange !
Incomparable est sa rigueur.

Dieu nous unit à soi dans l'ordre de sa grace ;
Il se trouve sans choix certaine adoption :

Cet amour est pur & sans trace
De toute humaine affection.

Il est pourtant si fort , qu'on donneroit sa vie
Pour rendre cet Enfant digne du cœur de Dieu :

Quelquefois par une folie
Inquiet il change de lieu.

Cet amour subsistant sans soutien , sans présence ,
S'altère cependant par l'infidélité ;

Il résiste même aux souffrances ,
Et se nourrit de vérité.

Malheur au cœur qui rompt cette charmante chaîne !
Il perd tout son bonheur , & même son repos ;

Portant une secrète peine ,
Qui le pénètre jusqu'aux os.

Ceci ne se comprend que par l'expérience :
C'est que l'ordre de Dieu , qui fait seul notre bien ,

A voulu par sa providence
Se communiquer par ce lien.

On devient très-souvent & perfide & rebelle ,
Sans pouvoir démêler d'où vient ce changement :

C'est que cette chaîne éternelle
Se rompt par notre égarement.

Ce Dieu , maître de tout , veut attacher sa grace
A de certains moyens : si nous les recevons

L'amour est toujours efficace ;
Il fuit , si nous les rejettons.

Mais l'esprit orgueilleux ne souffre qu'avec peine ,
Que Dieu l'affujettisse au sujet le plus bas :

Son inquiétude l'entraîne
Où Dieu ne le demande pas.

Ainsi de l'ennemi il redevient la proie ;
On le voit reculer , s'affoiblir chaque jour :
Sitôt que l'esprit se dévoie ,
On perd bientôt le pur amour.

Un peu d'humilité , bien moins de propre estime
Déliveroit bientôt de tous ces embarras :
La raison nous porte au sublime ;
La vérité nous tire en bas.

Nous agissons toujours par une fausse idée ;
Nous voulons que le grand soit aussi le parfait :
L'humilité tant commandée ,
Nous en fait posséder l'effet.

Homme , que je te plains lorsque tu prens le change !
Veux-tu trouver ici ton assuré repos ?
Que toujours ton esprit se range
Sous l'ordre établi du Très-haut.

Mais cet esprit flottant incessamment chancelle ,
Et ne peut s'affermir dedans la vérité :
Perdant la route où Dieu l'appelle ,
Il perd aussi la fermeté.

Mon Dieu, que la raison forme un mauvais principe !
Elle s'oppose en nous à ce que veut la foi :
Au lieu d'assembler on dissipe ,
Lorsqu'on travaille sans mon Roi.

De quoi peuvent servir mes soins & ma parole ;
On entend l'ennemi plus volontiers que moi :
Instruit dans sa maudite école ,
On perd bientôt l'esprit de foi.

Que ferai-je , Seigneur, si tu n'y remédies ?
Je souffre , mais en vain , pour des cœurs inconstans ,
Qui se livrant à leurs manies ,
Sont toujours légers , & flottans.

Guéri-les , mon Seigneur, ou bien brise ma chaîne ;
Je n'ai que trop vécu pour voir ce que je vois :
Je ne redoute pas la peine ;
Mais je crains le manque de foi.

L X X V I.

*Beautés & fruits de l'amour pur.**AIR : Folies d'Espagne.*

DIS-moi, dis-moi, homme trop téméraire,
 D'où vient que tu combats le pur amour ?
 Tes yeux blessés de sa vive lumière
 Préfèrent la nuit sombre à ce beau jour.

O terre ! ô Ciel ! ô Puissance Infinie !
 Opposez-vous à cet audacieux,
 Qui prend pour l'objet de sa raillerie
 Cet amour qui fait le bonheur des Cieux.

O vérité ! dissipe ce mensonge ;
 Fais briller ta clarté dans tout son jour :
 Tout ce qu'on voit passera comme un songe :
 Tu feras éternel, ô pur amour.

La vérité, dit Jésus-Christ, demeure ;
 Tout le reste doit passer quelque jour :
 Aveugle, il faut toi-même que tu meures ;
 Il ne restera que le pur amour.

L'amour, la vérité font même chose ;
 Le Saint Esprit les réunit en foi :
 Esprit qui de tout bien êtes la cause,
 Enseignez-nous votre amoureuse loi.

La loi d'amour fait qu'on se hait soi-même,
 Et qu'on passe dans le Souverain Bien,
 Qu'on ne voit plus que la Beauté suprême ;
 Et que le reste ne paroît plus rien.

Le pur amour ne souffre aucun mélange ;
 Il est si net, si dégagé de tout :
 Le pur amour en soi-même nous change :
 L'amour atteint de l'un à l'autre bout.

Le pur amour est vaste, il est immense ;
Rien ne peut le borner ni retrécir :
L'amour pur est la céleste science ;
Heureux le cœur qu'il a daigné choisir.

Pour trône amour choisit le cœur fidèle ;
Il établit là sans fin son séjour ,
Rend le cœur pur & l'ame toute belle :
Tous biens nous viennent enfin de l'amour.

O pur amour , si je pouvois décrire
Tous les effets que tu produis en nous !
Douce langueur , agréable martyr ,
Amour , amour , que tes tourmens sont doux !

De tes beautés l'ame passionnée ,
Ne fauroit plus rien estimer que toi :
A tes vœux elle est abandonnée ,
Méprisant tout hors l'amoureuse loi.

Si je pouvois à tous faire connoître
Le bonheur de ne vivre que d'amour ,
De le choisir pour docteur & pour maître ;
On lui feroit incessamment la cour,

Homme créé pour aimer l'amour même ,
Tu lui dérobes sans cesse ton cœur :
Loin d'être heureux , ton malheur est extrême ;
Hors l'amour pur , il n'est point de bonheur.



L X X V I I.

*Le bonheur de l'ame amante n'est qu'en
Dieu seul.*

AIR : *Tout est en feu sur la terre & l'onde.*

AM O U R, comment me ferai-je entendre
Si tu ne donnes force à ma voix ?
Chacun me dit qu'à toi l'on veut tendre :
Nul ne s'affujettit à tes loix.

Amour comment me ferai-je entendre
Si tu ne donnes force à ma voix.

Mourir à tout, blesse la nature ;
On aime mieux vivre en liberté.
Si cette mort souvent paroît dure,
Ce n'est qu'à la propre volonté.
Mourir à tout, blesse la nature :
On aime mieux vivre en liberté.

La liberté n'est qu'un esclavage,
Lorsque la mort ne la produit pas :
Mais en Jésus on a l'avantage
D'être libre jusques au trépas.
La liberté n'est qu'un esclavage,
Lorsque la mort ne la produit pas.

Lorsque l'amour nous perd en Dieu même,
Que de douceurs, de contentemens !
Aucun chagrin pour le cœur qui l'aime,
S'il fait ses plaisirs de ses tourmens.
Lorsque l'amour nous perd en Dieu même,
Que de douceurs, de contentemens !

• Pour les plaisirs qu'on goûte sur terre,
Ils sont de fades amusemens :
On ne trouve pas ce qu'on espere ;
Et tous les desirs sont décevans.

**Pour les plaisirs qu'on goûte sur terre ,
Ils sont de fades amusemens.**

**En aimant Dieu que l'ame est contente!
Elle a toujours tout ce qu'il lui faut :
En possédant plus que son attente ,
Son désir n'est jamais en défaut.
En aimant Dieu que l'ame est contente !
Elle a toujours tout ce qu'il lui faut.**

**Suivons tous l'aimable destinée
Où nous invite le pur amour :
Les douleurs où l'ame est condamnée ,
Font qu'elle goûte un plus heureux jour.
Suivons tous l'aimable destinée
Où nous invite le pur amour.**

**L'Amour est plein de délicatesse ;
Il est jaloux du cœur de l'amant ,
Lui pardonnant même sa foiblesse
S'il fait l'aimer d'un amour constant.
L'Amour est plein de délicatesse ;
Il est jaloux du cœur de l'amant.**

**A son amour Dieu toujours fidèle ,
Désire un juste retour du cœur
Pour l'unir à soi lorsqu'il l'appelle :
Ah ! qu'il est un puissant exacteur !
A son amour Dieu toujours fidèle ,
Désire un juste retour du cœur.**

**S'il nous faisoit souffrir quelque chose ,
Il a bien plus souffert le premier :
De ses douleurs nous sommes la cause ;
Notre retour ne peut être entier.
S'il nous faisoit souffrir quelque chose ,
Il a bien plus souffert le premier.**



SECONDE PARTIE.

Dispositions d'une ame intérieure selon ses
différens états.

LXXVIII.

N'aimer que Dieu.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer, ou, On
dit qu'amour est si charmant.*

QUE puis-je vouloir dans les Cieux !
Ah ! que mon cœur est amoureux !
Qui peut me rendre bienheureux
Que mon Dieu seul aimable ?
Ah ! que mon cœur est amoureux
D'un objet adorable !

C'est lui qui fait tout mon bonheur ;
Ah ! qu'il fait bien remplir mon cœur !
Quoique sans aucune douceur,
Je suis pourtant contente.
Ah ! qu'il fait bien remplir mon cœur
Par de-là son attente !

J'appartiens en propre à mon Roi ;
Ah ! mon Époux est tout à moi :
Je suis son amoureuse loi ;
Il possède mon ame.
Ah ! mon Époux est tout à moi :
Qu'agréable est sa flamme !

Rien ne me paroît plus charmant
Que d'être à Dieu parfaitement :

Nous sommes dans l'aveuglement
 De vouloir autre chose,
 Que d'être à Dieu parfaitement,
 Qu'en lui le cœur repose.

C'est lui qui m'a comblé de bien ;
 C'est lui qui brise mon lien :
 Je le veux, ou je ne veux rien ;
 Il est le bien suprême.

Je le veux, ou je ne veux rien :
 Enfin c'est lui que j'aime.

C'est mon Dieu, c'est mon Créateur ;
 Il est le repos de mon cœur :
 Je trouve en lui de la largeur :
 Et l'immensité même.
 Il est le repos de mon cœur :
 Il est tout ce que j'aime.

L X X I X.

Adorer Dieu en ses créatures.

AIR : *Mon cher troupeau.*

VOUS en qui mon espoir se fonde,
 Objet de mes vœux les plus doux,
 De tout ce qu'on voit dans le monde,
 Je ne saurois aimer que vous.

Quand je vois ces belles campagnes,
 Ces prés peints de mille couleurs,
 Ces vallons, ces hautes montagnes,
 Ces parterres, semés de fleurs ;

Et du Ciel la voûte azurée,
 Du Soleil la vive clarté,
 Sa démarche si mesurée ;
 J'adore en eux votre beauté.

Digne Objet des plus pures flammes
 Seigneur, en qui tout est charmant,
 Vous brillez bien plus dans nos ames
 Que le Soleil au firmament.

Quand je vois cette onde si pure
 Couler avec tant de douceur,
 Je dis : l'Auteur de la nature
 Glisse ainsi sa grace en mon cœur.

Quand j'entends gronder le tonnerre
 Dessus la tête des mortels,
 Je dis : Ah ! que votre colere
 Doit effrayer les criminels !

Seigneur, dont mon ame est ravie,
 Vous renfermez tous les trésors ;
 A vous seul je suis asservie,
 Ne rébutez pas mes transports.

Tout ce que je vois dans le monde,
 Loin de vous être comparé,
 S'enfuit & coule comme l'onde ;
 Rien d'ici bas n'est assuré.

Délice des plus belles ames,
 Vous donnez un fleuve de paix ;
 Elles goûtent de douces flammes,
 Qui remplissent tous leurs souhaits.

Être Divin que je révère,
 Vos attraits sont doux & puissans,
 Vous avez la bonté d'un Pere :
 Avons-nous l'amour des Enfans !



L X X X.

*Nul mérite de l'homme devant Dieu.*AIR : *Les folies d'Espagne ; ou , La jeune Iris.*

TIREZ, Seigneur, tirez-moi de moi-même,
 Que je sois toute à mon divin Époux :
 Faites bien plus ; que votre amour extrême
 Me transforme & me perde toute en vous.

Qu'il ne reste de moi aucune trace,
 Et que je sois comme ce qui n'est plus :
 Ce doit être l'œuvre de votre grace ;
 Mon travail pour le faire est superflu.

C'est en vos mains que je remets mon ame,
 Faites-en selon votre volonté ;
 Allumez en moi cette douce flamme,
 Qui ne se nourrit que de vérité.

La vérité doit me changer de forme,
 Et me remettre en mon premier néant :
 Elle doit détruire en moi le vieil-homme
 Me rendant petite ainsi qu'un enfant.

La vérité me tirant de moi-même,
 Me tire aussi de ma première erreur ;
 Me faisant voir que c'est un mal extrême
 D'usurper à Dieu l'être & la grandeur.

Dans mon néant, sans en favoir la cause,
 Je suis vide, & je ne dérobe rien :
 Le rien ne possédant aucune chose,
 Ne pourroit s'attribuer aucun bien.

Si les voleurs qui dérobent les hommes,
 Sont punis d'un terrible châtement ;
 Quels châtimens pour tous tant que nous sommes,
 Qui dérobons sans cesse au Tout-puissant ?

Digne Objet des plus pures flammes
 Seigneur, en qui tout est charmant,
 Vous brillez bien plus dans nos ames
 Que le Soleil au firmament.

Quand je vois cette onde si pure
 Couler avec tant de douceur,
 Je dis : l'Auteur de la nature
 Glisse ainsi sa grace en mon cœur.

Quand j'entends gronder le tonnerre
 Dessus la tête des mortels,
 Je dis : Ah ! que votre colere
 Doit effrayer les criminels !

Seigneur, dont mon ame est ravie,
 Vous renfermez tous les trésors ;
 A vous seul je suis asservie,
 Ne rébutez pas mes transports.

Tout ce que je vois dans le monde,
 Loin de vous être comparé,
 S'enfuit & coule comme l'onde ;
 Rien d'ici bas n'est assuré.

Délice des plus belles ames,
 Vous donnez un fleuve de paix ;
 Elles goûtent de douces flammes,
 Qui remplissent tous leurs souhaits.

Être Divin que je révère,
 Vos attraits sont doux & puissans,
 Vous avez la bonté d'un Pere :
 Avons-nous l'amour des Enfans !



L X X X.

*Nul mérite de l'homme devant Dieu.*AIR: *Les folies d'Espagne ; ou, La jeune Iris.*

TIREZ, Seigneur, tirez-moi de moi-même,
Que je sois toute à mon divin Époux :
Faites bien plus ; que votre amour extrême
Me transforme & me perde toute en vous.

Qu'il ne reste de moi aucune trace,
Et que je sois comme ce qui n'est plus :
Ce doit être l'œuvre de votre grace ;
Mon travail pour le faire est superflu.

C'est en vos mains que je remets mon ame,
Faites-en selon votre volonté ;
Allumez en moi cette douce flamme,
Qui ne se nourrit que de vérité.

La vérité doit me changer de forme,
Et me remettre en mon premier néant :
Elle doit détruire en moi le vieil-homme
Me rendant petite ainsi qu'un enfant.

La vérité me tirant de moi-même,
Me tire aussi de ma première erreur ;
Me faisant voir que c'est un mal extrême
D'usurper à Dieu l'être & la grandeur.

Dans mon néant, sans en savoir la cause,
Je suis vide, & je ne dérobe rien :
Le rien ne possédant aucune chose,
Ne pourroit s'attribuer aucun bien.

Si les voleurs qui dérobent les hommes,
Sont punis d'un terrible châtimement ;
Quels châtimens pour tous tant que nous sommes,
Qui dérobons sans cesse au Tout-puissant ?

Je crois que Jésus-Christ sur le Calvaire
 Voulut expirer entre deux voleurs ,
 Afin de fatisfaire à Dieu son Pere
 Pour les crimes de tant d'usurpateurs.

Dieu pardonne aisément au misérable
 Lorsqu'il est touché d'un vrai repentir :
 Qu'il châtierra l'audacieux coupable,
 Qui vante un mérite qu'on doit punir!

L X X X I.

*Recourir à Dieu dans les calamités publiques.
 Se contenter dans le contentement de Dieu.*

AIR : *Quand Iris prend plaisir à boire.*

SEIGNEUR, remporte la victoire ;
 Je la demande pour ta gloire ,
 Sans égard à nos intérêts.
 Je veux qu'en tout ta volonté se fasse ;
 Je respecte tes saints décrets ;
 Sans contredire à tes arrêts ,
 Ne peut-on pas demander grace ?
 Vois le mal qui nous environne ;
 Que notre ennemi se couronne
 De ces lauriers qui te font dûs ;
 Vois qu'en secret il usurpe ta gloire :
 Que ses desseins soient confondus.
 Sans toi nous sommes tous perdus :
 Remporte par nous la victoire.

Ton Nom fera dans notre bouche
 Le soir quand le Soleil se couche ;
 Le matin prévenant le jour
 Nous te rendrons des graces immortelles ,
 Faisant retentir tour-à-tour
 Les cantiques de ton amour ,
 Racontant à tous tes merveilles.

Ta gloire, ô Monarque Suprême
 Se renferme tout en toi-même
 Sans besoin d'encens ni d'autels.
 Que j'admire ta sainte suffisance !
 Que tant de plaisirs éternels
 Te font voir le Dieu des mortels
 Comparés à leur indigence !

Quoique sans besoin de personne,
 Tu veux nos cœurs, & qu'on s'adonne
 A remplir le juste devoir
 Que nous prescrit ta loi toute adorable :
 Toi seul en donnes le pouvoir,
 Toi seul en donnes le vouloir :
 Qui ne la fuit se rend coupable.

Je ne désire ni n'espere,
 Je suis content de ma misere ;
 Seigneur, tu m'en parois plus grand :
 Je n'en demande pas la délivrance ;
 L'immuable contentement
 Que tu goûtes incessamment,
 Me fait aimer mon impuissance.

L X X X I I.

Ne se plaire que dans la volonté de Dieu.

AIR : *La jeune Iris ; ou , Les folies d'Espagne.*

JE crains souvent, Amour, de te déplaire ;
 Je ne crains point les tourmens ni les feux :
 Le châtiment, ni même le salaire,
 Ne peut me rendre heureux ni malheureux.

Ton seul vouloir fait mon bien ou ma peine ;
 C'est lui qui gouverne en tout tems mon fort :
 Te suivre ou non, Volonté Souveraine
 Fait ou ma vie, ou ma cruelle mort.

Dieu tout-puissant , ah ! fais que je la suive !
 Je m'abandonne à tes divins arrêts :
 S'il faut mourir , si tu veux que je vive ;
 Je me foudroye en tout à tes décrets.

Ordonne , ô mon Dieu , de ma destinée
 Soit pour le tems , soit pour l'éternité :
 Je serai la victime fortunée
 Si je suis celle de ton équité.

Propre intérêt , sois banni de nos ames ;
 N'envifageons que le vouloir divin :
 La justice n'a que de douces flammes
 Pour qui n'aime que le Bien Souverain.

L X X X I I I .

*Se plaire dans le bonheur & dans la volonté
 de Dieu.*

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

TU feras toujours bienheureux ,
 Et toujours semblable à toi-même ,
 Toujours saint , toujours glorieux ;
 Toujours la puissance suprême
 Se soutiendra dedans tes mains
 Pour perdre ou sauver les humains.

C'est ce qui fait tout mon plaisir
 Sans m'intéresser pour moi-même :
 Je ne puis former de désir
 Qu'afin qu'on t'honore & qu'on t'aime :
 C'est là mon seul contentement
 Le reste m'est indifférent.

On ne te connoit point assez ,
 O Majesté toute adorable.
 Nos biens présens , nos maux passés
 Nous rendent vers toi redevables :

Sans y faire d'attention
 Nous suivons notre passion.

Quand je contemple ta grandeur ,
 Je suis dans un profond silence ;
 J'apperçois de loin ta hauteur ,
 Et je sens bien mon indigence ;
 Mais je me complais au-dedans
 De mon rien , te voyant si grand.

Si je pouvois m'anéantir ,
 Et te rendre mille louanges ,
 De bon cœur je veux consentir
 Aux maux , aux peines plus étranges :
 Mon tourment deviendra mon bien ,
 S'il peut plaire à mon Souverain.

Je ne fais plus ce que je dis ,
 Devant toi je perds la parole ;
 Tous mes esprits sont interdits ,
 Le discours me paroît frivole :
 Qui peut te louer dignement ?
 Toi seul , ô mort céleste Amant.

Béni toi donc dedans mon cœur ;
 Toi seul , ô Seigneur ! le peux faire.
 Je n'ai ni force ni vigueur ;
 Tu pourrois en moi te complaire.
 J'adhère à ce contentement
 Dont tu jouis incessamment.

Rien ne peut le diminuer
 Toujours constant , vaste , immuable ;
 Car de te connoître & t'aimer
 Est un plaisir pur & durable ,
 Et qui sans fortir de ton sein
 Est immense autant qu'il est saint.

Adorable Objet de ma foi ,
 Tu fais que dès ma tendre enfance
 Je me reposais tout en toi ,
 Me laissant à ta providence ,

De même qu'un petit enfant,
Qui se sent foible & dépendant.

Tu me conduifis par la main
Tout ainfi qu'une tendre mere;
Tu me menois dans mon chemin,
Et m'enfeignoif comme un bon pere.
Fais-donc, mon Seigneur, qu'aujourd'hui
Je trouve en toi le même appui.

L X X X I V.

*Silence intérieur dans la présence de Dieu.**Air nouveau.*

Vous, penfers importuns, laissez-nous en repos :
Vous ne faites qu'agrir les peines que j'endure :

Que vous venez mal à propos
Avec vos vaines impostures !

Laissez mon cœur en paix dans ces heureux mo-
mens

Où je fuis à l'écart avec ce Dieu que j'aime :
Vous troublez les contentemens
D'une félicité suprême.

Cessez fantômes vains, inutiles foupirs ;
Ne venez point troubler cet adorable calme,
Qui n'admet même aucun désir :
Que rien n'approche de mon ame !

L'esprit pur ne fauroit souffrir un souvenir ;
Toute espece ternit cette glace si pure :
Objets que je ne puis bannir,
Vous me mettez à la torture.

Dieu saint & pur Esprit ne fauroit vous souffrir :
Que son essence est simple, & tout objet muable !
O glace qu'un rien peut ternir !
Et que ce rien m'est dommageable !

O vaste nudité, trop admirable nuit,
 Immense Dèité, vous profondes ténèbres !
 Abime où se perd notre esprit,
 Et qu'au ciel les Anges célèbrent !

Abime dont le fond ne se peut pénétrer !
 Lorsque plus on s'y perd, plus il paroît immense :
 On ne peut que vous adorer,
 Et s'abîmer en votre essence.

Qui peut parler de vous, ne vous a point compris ;
 Il se forme au-dedahs certaine fausse image :
 Qui vous découvre est si surpris,
 Qu'il ne peut rien voir davantage.

L X X X V.

Le MOI disparu devant le Tout de Dieu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O Dieu ! vous êtes mon salut :
 Je n'en saurois désirer d'autre ;
 Je ne puis avoir d'autre but,
 Quand ce seroit pour être Apôtre :
 Votre gloire & votre bonheur
 Feront le repos de mon cœur.

Bien que je ne sois qu'un néant,
 Revêtu de toute misère,
 Le plaisir de vous voir si grand
 Mes maux & ma douleur tempere ;
 Trop contente de vous voir Dieu,
 Et moi d'être jettée au feu.

Non ; misère, sans m'affliger
 Laisse-moi voir l'Être Suprême :
 Vaux-je la peine de songer
 Pour un seul instant à moi-même ?

Mon Seigneur est saint , glorieux ;
Sur le reste fermons les yeux.

En m'immolant à son honneur ,
J'abandonne ma destinée :
Sa gloire m'est une faveur ,
Quand bien il m'auroit condamnée ;
Ne pouvant rien vouloir pour moi
Que ce qui peut plaire à mon Roi.

Divin centre de mon repos ,
Souveraine Béatitude ,
Je trouve en vous ce qu'il me faut ,
Mon bonheur & ma quiétude :
Plus tout manque , plus je suis bien ;
Votre Tout suffit à mon rien.

Déplore qui voudra ses maux ;
Les miens ne me font plus de peine ;
Mon cœur se plaît dans les travaux :
Car cette Bonté Souveraine
Partage toujours justement
Le bonheur & le châtement.

Je découvre depuis longtems
Que le bonheur fuit la pensée :
Si je mets mes contentemens
Dedans quelque chose créée ;
Sitôt qu'elle fait mon plaisir ,
Elle émeut aussi mon désir.

Si je ne trouvois hors de moi
Aucun bien qui me satisfasse ,
Si je me rapporte à la foi ,
Mon bonheur a changé de face ;
Et le tournant tout au-dedans
J'y trouve mes contentemens.

Mais si d'un amour épuré
Je remonte à mon origine ,
Mon bonheur se trouve assuré
Dans l'Essence pure & divine :

Je trouve mon contentement
Dans ce qu'il est uniquement.

En m'abîmant dans ce grand Tout ,
Je suis étrangere à moi-même ;
Je vais de l'un à l'autre bout ,
Sans rien voir que le Bien Suprême :
Car étant comme n'étant plus
Tout le reste m'est superflu.

Adorable Objet de ma foi ,
En qui mon ame est abîmée ,
Vous avez rejeté ce M O I ;
Parce que vous m'avez aimée :
Il n'y a plus de liaison ,
Le M O I fut mon aversion.

Vous êtes le seul Saint , Seigneur ,
L'ame me semble disparue :
Vous possédez seul la grandeur ;
Et la vérité toute nue
Ne laisse rien appercevoir
Que votre Souverain vouloir.

Quoique chacun m'ait en horreur
Et me reproche ma misere ,
Je ne pense qu'à votre honneur ;
Le reste ne me touche guere :
Je ne voudrois pas seulement
Me regarder un seul moment.

Dieu , mon être , mon seul soutien ,
Mon unique béatitude ,
Dieu mon seul principe & ma fin ,
Doux centre de ma quiétude ,
Je ne verrai jamais que vous ,
Sur moi lancez votre courroux.

L X X X V I.

*Adorer le Tout de Dieu dans notre néant.*AIR : *L'éclat de vos vertus.*

Vous êtes juste & saint, grand, inuuable, immense ;
 Je suis foible & petit, sujet au changement :
 C'est l'effet de votre excellence,
 Qui m'abîme dans mon néant.

Vous êtes la bonté ; moi la même misère :
 Plus je vous vois parfait, & plus j'en suis charmé :
 Que ce contraste est nécessaire !
 Vous en êtes bien plus aimé.

Je vois votre grandeur, mon extrême bassesse ;
 Mon impuissance avec votre divin pouvoir :
 Ce qui me remplit d'allégresse,
 Et renferme en vous mon espoir.

Comparant ma raison avec votre Sagesse,
 Je vois que je ne suis qu'un fou, qu'un insensé :
 J'adore dedans ma bassesse
 Ce Tout dont je suis surpassé.

Tant de perfections que je ne puis comprendre,
 M'ôtent les sentimens, les penfers, les discours :
 Et ce que vous daignez m'apprendre,
 Est surpassé par mes amours.

Votre gloire est sans fin, votre pouvoir sans borne ;
 Toujours indépendant vous commandez à tous :
 Votre Justice est toute bonne ;
 Qui peut soutenir son courroux ?

Elle fait mille biens à l'ame anéantie ;
 Punissant fortement l'esprit audacieux :
 Si mon ame est assujettie,
 Elle rend mon sort glorieux.

Je me perds, mon Seigneur, dans cette mer immense
De grandeur, de beauté, de puissance & d'amour :

Je demeure dans l'ignorance
Aveuglé par un trop grand jour.

Je veux vous célébrer par un profond silence,
O gloire de mon Dieu, suprême Majesté,

O souveraine indépendance,
Pur amour, simple vérité!

Le langage est trop bas, les discours trop frivoles;
Quand on a bien parlé l'on voit qu'on ne dit rien :

Ah! cessez, cessez mes paroles;
Cessez pour aimer ce seul bien.

Je ne veux plus qu'aimer; je laisse tout le reste :

Que ne suis-je perdu dedans ce chaste amour!

Ah! sans ce MOI que je déteste,
Je ne paroîtrois plus au jour.

L X X X V I I.

Fidélité de Dieu en ses promesses.

AIR: *Ces prés, ces bois; ou, La jeune Iris.*

L' A M E.

MON Seigneur est ce témoin si fidèle,
Qui pénètre jusqu'au fond de nos cœurs;
Qui nous aime d'une amour éternelle,
Et qui doit finir un jour nos douleurs.

Oui je le crois fondé sur ta promesse,
Tu ne lairras point toujours ton enfant,
Accablé de douleur & de tristesse;
Tu l'en retireras d'un bras puissant.

N O T R E S E I G N E U R .

Pour des momens je t'ai caché ma face ,
 Pour des momens j'ai montré mon courroux :
 Mais pour jamais je vais te faire grace ;
 Et mes bienfaits surpasseront mes coups.

Si je t'ai pour un tems abandonnée ,
 Si j'ai fait voir mon indignation ;
 Te consolant un grand nombre d'années ,
 Je te ferai voir ma compassion.

Pauvre qui fus pour un tems défolée ,
 De flots battue , & dans l'affliction !
 Bientôt , bientôt tu seras consolée :
 Je viens enfin rebâtir ta maison.

Je veux commencer d'assembler les pierres
 Que je veux poser dans les fondemens :
 Si je parus rebuter tes prieres ,
 Vois quels doivent être ces bâtimens.

Je bâtirai de saphirs & de marbres ,
 Je n'épargne rien pour leur ornement ;
 J'y veux faire un rampart entouré d'arbres :
 Tu trouveras là ton contentement.

Tes portes sont de pierre ciselée ,
 Tes fenêtres d'un cristal épuré :
 Vois à présent , ô pauvre défolée ,
 Si pour ce bien on a trop enduré.

Tous tes enfans , rassemblés par moi-même ,
 Seront instruits de l'Esprit du Seigneur :
 Ils sauront tous comme je veux qu'on m'aime ,
 Etant les délices du Créateur.

Je t'avois dit dans tes jeunes années ,
 Que j'amènerois , pour les joindre à toi ,
 Des habitans des terres éloignées ,
 Qui n'étoient point encore unis à moi.

Je te dis que les armes préparées
 Pour te bleffer , ne t'approcheront point :

Quand je t'aurai des méchans séparée ,
Par toi tes enfans me feront conjoints.

N'avois-je pas accompli ma promesse ,
Je l'accomplirai plus parfaitement :
Je viens bientôt effacer ta tristesse ,
Changeant ta douleur en contentement.

L' A M E .

Divin Amour , que je suis redevable
A tes bontés , ah ! sechez-vous mes pleurs !
Ce Dieu dont l'amour est incomparable ,
A pris pitié de mes tristes langueurs.

Que te rendrai-je , ô Seigneur de ma vie
Pour tant de biens reçus de tes bontés ?
Je veux être pour jamais asservie ,
Avec mes enfans , à tes volontés.

L X X X V I I .

Aspiration à l'union divine.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

QUI me donnera , cher Époux ,
Comme à la colombe des ailes !
Afin que je vole vers vous ;
Que mes amours toujours fidèles
S'écoulent à chaque moment
Dedans le divin Océan.

Que là je ne paroisse plus ;
Que cachée à toute la terre
Je participe à ce reflux
De l'Esprit , du Fils & du Pere ;
Que l'adorable Trinité
Me consume en son unité.

Mon cœur charmé de vos beautés,
 Digne Objet de mon espérance,
 Tout rempli de vos vérités,
 Éprouve une forte tendance ;
 Qui le pousse rapidement,
 Pour le perdre en ce cher Amant.

Le cerf poursuivi du chasseur,
 Et qui court à perte d'haleine,
 Désire avec bien moins d'ardeur
 De rencontrer une fontaine,
 Que mon cœur à chaque moment
 De s'unir à ce Dieu vivant.

A ce Dieu tout-puissant & fort,
 A cet Amour, source de vie.
 Sans lui je serois dans la mort ;
 Et par lui j'en suis affranchie :
 C'est lui qui brise mes liens ;
 Il est l'auteur de tous mes biens.

Je ne saurois assez l'aimer :
 Que je souffre de ma foiblesse !
 Qui m'empêche de m'abîmer
 Dans cette divine Sagesse :
 Ah ! Seigneur étendez mon cœur,
 Daignez accroître son ardeur !

Que je vous aime purement ;
 Qu'infiniment loin de moi-même,
 Je n'aie plus de mouvement
 Que celui du Vouloir Suprême :
 Enfin que je ne vive plus,
 Si je ne vis en mon Jésus !



L X X X I X.

*Désir de la mort.*AIR : *Les folies d'Espagne.*

O Mort, ô mort ! pour qui mon cœur soupire,
 O mort pour moi pleine de tant d'appas,
 Lorsque tu fuis celui qui te désire,
 Pour qui te craint tu redoubles tes pas.

Tu t'éloignes du cœur qui te demande,
 Cruelle & fourde aux pleurs de tes amans ;
 Tu moissonnes celui qui t'appréhende :
 Pour moi tu n'as que des retardemens.

Je meurs pour toi, je te trouve si belle ;
 Je te cherche sans cesse en tous les lieux :
 Toujours perfide & toujours infidelle,
 Quand je te tiens, tu t'échappe à mes yeux.

O mort ! ô mort ! que je te trouve aimable !
 Qui peut te craindre, ne te connoit pas :
 Que ton heure est une heure délectable
 Pour celui qui n'aspire qu'au trépas !

Pourquoi te peindre affreuse & décharnée ?
 Toi dont la beauté ravit tous les sens,
 Toi qui fixes l'heureuse destinée
 Et nous combles de plaisirs innocens.

Si ta beauté nous étoit mieux connue,
 Loin de te fuir, on iroit te cherchant :
 Lorsqu'elle se présente à notre vue,
 Tu ravis tout par ton charme puissant.

On devroit bien plutôt t'appeller vie,
 Puisque la vie est une horrible mort :
 C'est toi qui rompt nos fers & nous délie
 Par un puissant & savoureux effort.

C'est toi qui comble nos cœurs de délices,
 Et change en jour nos plus affreuses nuits,
 C'est toi qui détruit chez nous tous les vices
 Enfin c'est toi qui finit nos ennuis.

X C.

Sentimens d'une ame pénitente.

AIR : *Mon cœur est accablé.*

(a) **P**LONGÉ depuis longtems dans les plus noires
 nuits

Des plus fortes douleurs, des plus cuisans ennuis
 Dont l'ame d'un mortel peut jamais être atteinte,
 O Juge Souverain des hommes & des Rois,
 Un pécheur t'adresse sans crainte
 Les tristes accens de sa voix.

O Seigneur tout-puissant dont la douce bonté
 Règle & conduit mes pas selon ta volonté,
 Fais que mon oraison jusqu'à ton trône arrive
 Que ma plainte fléchisse à la fin ta rigueur :
 Prêtant une oreille attentive,
 Par ta grace ouvre-moi ton cœur.

Je fais bien, je fais bien, ô Monarque des Cieux
 Que je demande un don bien grand, bien précieux ;
 Et mon iniquité mérite le supplice :
 Mais si dans ta rigueur tu comptes avec nous,
 Et dans ton exacte justice,
 Qui peut soutenir ton courroux !

Par toi, par ta bonté je ferai détaché
 De ces horribles fers où me tient le péché.
 Dont les fers de mon corps sont le juste supplice.
 Quoiqu'indigne j'aspire à voir un si beau jour :
 Mon cœur est l'abîme du vice ;
 Mais le tien en est un d'amour.

(a) *Du Ps. 129. de Mr. Godeau, accommodé à un autre air.*

X C I .

*Diversité du sort des bons & des méchants en
cette vie-ci & en l'autre.*

AIR : *Cessez , il doit sentir.*

VOULEZ-VOUS m'accabler des plus vives douleurs ,
Vous , à qui je suis sans réserve ?
N'êtes-vous pas content de nos derniers malheurs ?
N'est-il donc plus pour moi de trêve ?
Mon esprit & mon corps succombent sous vos coups :
Traitez-vous donc ainsi ceux qui sont tout à vous !

Vous comblez de bienfaits vos plus grands ennemis :
Pour qui réservez-vous les peines ?
Les ennuis , les travaux sont donc pour vos amis
Qui se plaisent dedans vos chaînes !
Vous n'avez pour ceux-ci que mépris , que rigueurs ;
Et pour vos ennemis sont toutes les faveurs.

Je ne puis cependant qu'adorer vos décrets ;
Je m'y livre sans répugnance :
Mon orgueil ne veut point pénétrer vos secrets ;
Ma force est dans ma patience.
Quand l'Amour aura-t-il épuisé sa rigueur ?
Et quand me direz-vous ? J'accepte enfin ton cœur.

Vous l'aviez accepté jadis , ce pauvre cœur ,
Vous l'aviez fait tendre & fidèle :
Peut-on vous demander qui causa son malheur
Que vous le traitez en rebelle ?
Je sens , ô mon Seigneur , malgré votre courroux ,
Que ce cœur affligé tout entier est à vous.

Qu'est devenu l'amour dont vous l'aviez flatté ?
Quoiqu'il soit à vous sans partage ,

Vous détournez de lui votre ancienne bonté ,
 Pour le reduire en esclavage :
 Vous l'aviez retiré de la captivité
 Et vous l'aviez remis en pleine liberté.

Dites-moi , mon Seigneur , pour être malheureux ,
 Devant vous est-on plus coupable ?
 Celui qui passe ici pour grand , & pour heureux ,
 Est-il par là plus équitable ?
 Hélas ! hélas ! mes pieds sont presque chancelans
 Quand je vois le bonheur de l'impie & des grands.

Retirez-vous de moi , souvenir outrageant
 Pour les serviteurs de mon Maître ;
 Son joug & son fardeau n'ont rien de surchargeant
 Pour ceux qui le savent connoître :
 Pour les méchans les biens , & pour les siens les maux ;
 Sa main couronnera des Élus les travaux.

Il afflige , il punit ; mais ce n'est qu'ici bas :
 Il semble oublier ce qu'il aime.
 L'impie éprouvera bien après son trépas
 Le poids de la justice même ;
 Et le juste en goûtant les célestes douceurs ,
 Se croira trop païé de toutes ses douleurs.

X C I I.

Abandon à Dieu dans les peines intérieures.

AIR : *Vous serez les témoins.*

Vous serez les témoins de l'ennui qui me presse
 Vous qui l'êtes de mon amour ,
 Et vous raconterez un jour
 Mes larmes , mes travaux , ma langueur , ma tendresse.
 Mon esprit & mon cœur plein de douleur extrême
 Ne trouve aucun soulagement :

Ce Dieu que j'aime uniquement
Semble ignorer, hélas! que je souffre & que j'aime.

Quand je suis pénétré de mortelles atteintes

Je ne veux pas me soulager

S'il cesse de me protéger;

Taisez-vous mes soupirs, mes larmes & mes plaintes.

Taisez-vous, ma raison, mes plaintes & mes larmes :

Dieu mérite trop mon tourment.

S'il ne daigne pas seulement

M'écouter, adorons sa justice & ses charmes.

M'exposant à tes coups, grand Dieu que je révère,

Je me livre à ton bras puissant,

Et veux chanter en expirant :

Je meurs par ton amour & non par ta colere.

X C I I I.

Recourir à Dieu dans ses peines.

AIR : *Léandre ; ou , On ne vit plus.*

(a) **M**ON Dieu, mon Dieu regarde-moi ;

Ah! tu m'abandonne à l'orage!

Dedans les maux où je me vois,

Mes cris par leur triste langage

Te font entendre mes douleurs ;

Ne t'éloigne pas de mes pleurs.

En un si rude traitement

J'adore ta main paternelle :

Seigneur, qui fais tout justement,

Fais que mon cœur te soit fidèle,

Toi qui me donnes tous les jours

Un si mémorable secours.

(a) *Du Psaume 21. de Mr. Godeau, accommodé à un autre air.*

J'ai vu finir par tes bontés ,
 T'invoquant , ma rude souffrance ;
 De toutes mes calamités
 J'ai ressenti la délivrance :
 Tu récompensas bien ma foi
 Quand je mis mon espoir en toi.

Dans ma plus vive affliction
 Je t'ai fait ma plainte innocente :
 J'ai fenti la protection
 De ta grace toujours puissante :
 Mon espoir n'est point confondu
 Car tu m'as toujours répondu.

Pourquoi ne m'exauces-tu point ?
 Je suis un ver, non pas un homme.
 Le mépris à la peine est joint ,
 Et jamais presque on ne me nomme
 Qu'en des termes injurieux ;
 On rit de moi-même à mes yeux.

Que Dieu , disent-ils hautement ,
 Le délivre de son martyre :
 Il espere en lui seulement ;
 Qu'aujourd'hui sa main le retire
 D'une dure & honteuse mort ,
 S'il est vrai qu'il l'aime si fort.

Adorable Objet de ma foi ,
 Dès que j'étois à la mammelle
 Je mis mon espérance en toi :
 C'est toi dont la main paternelle
 M'a tiré d'un affreux néant ;
 Je dois bénir ton bras puissant.

Le sein de ton divin amour
 Fut mon asile favorable
 Sitôt que je reçus le jour ;
 Que ton soutien soit immuable !
 Ne me quitte pas aujourd'hui
 Puisque toi seul es mon appui.

XCIV.

Suivre JÉSUS souffrant.

AIR: *Ah! que l'amour paroît charmant ; ou , Ah!
mon mal ne vient que d'aimer.*

QUE le monde est un grand abus !
Ah! je n'aime que mon Jésus ;
Tout le reste m'est superflu :
C'est mon centre & ma vie.
Ah! je n'aime que mon Jésus :
Son amour m'a ravie.

C'est lui qui m'aima le premier ;
Ah! je m'y livre tout entier :
Il me conduit par le sentier
De douleurs, de souffrance.
Ah! je m'y livre tout entier :
Il est ma patience.

Tout ce qu'il a souffert pour moi ,
Ah! ne permet pas à ma foi
De rien voir si ce n'est mon Roi ,
Frappé , percé d'épines.
La croix est aux yeux de ma foi
Une route divine.

Suivons Jésus par la douleur ,
Par les mépris , par la langueur ;
Par sa bonté pour le pécheur ,
(a) Mourons sur le Calvaire :
Suivons Jésus par la douleur :
C'est notre unique affaire.

Il s'est fait bien petit pour nous :
Ah! suivons cet aimable Époux :

(a) *Peut-être mourant.*

Il préféra l'amer au doux ;

Je dois faire de même.

Ah ! suivons cet aimable Époux ,

D'une souplesse extrême.

Il nous conduit en cent façons ;

Il nous fait changer de leçon

Pour éprouver notre abandon ,

Et voir notre souplesse.

Il nous fait changer de leçon :

Sa grace est la maîtresse.

Il est mon Seigneur & mon Dieu ;

Ah ! je le veux suivre en tout lieu :

Qu'il me consume de son feu ,

Et m'absorbe en lui-même !

Ah ! je le veux suivre en tout lieu :

J'ose croire qu'il m'aime.

X C V.

L'amour se mesure à la souffrance.

AIR : *Vous brillez seul dans ces retraites.*

SI je me plains de la souffrance ,

Si je présume avoir jamais souffert ,

Indigne de votre clémence ,

Je me crois digne de l'Enfer.

Je le dois dire en conscience ,

Le peu que j'ai souffert pour vous, mon Dieu ,

N'étoit qu'une vaine apparence :

Que doit-on juger de mon feu ?

L'amour se mesure à nos peines :

Que mon amour, hélas ! paroît léger !

Prenez tout le sang de mes veines ,

C'est trop peu ; daignez vous venger.

Peut-être a-t-on cru dans le monde,
 Que j'avois souffert quelque déplaisir :
 Je dois , ô Bonté sans seconde ,
 Avouer quel est mon désir.

Il est de faire à tous connoître ,
 Que ce n'étoit qu'une ombre de tourmens :
 Voyez ce qu'a souffert mon Maître ;
 C'est le Roi de tous les amans.

Toute douleur paroît extrême
 Aux foibles yeux de notre propre amour :
 Mais Dieu n'en juge pas de même ,
 La voyant dans un autre jour.

X C V I.

L'amour adoucit les peines.

AIR : *Vous brillez seul dans ces retraites.*

JE fais les maux où je me livre ,
 En adorant la beauté que je fers :
 Mais j'aime mieux cesser de vivre ,
 Que de briser de si beaux fers.

Quelques rudes que soient les chaînes ,
 Que vous faites porter à vos amans ,
 Je ne les compte pas pour peines ;
 Et j'en fais mes contentemens.

Seigneur , celui qui vous possède
 Regarde comme biens les plus grands maux :
 Ils portent en eux leur remède ;
 L'amour pur rend doux les travaux.

Que votre joug paroît aimable
 Au cœur que votre amour fait enflammer !
 Et qui le trouve insupportable ,
 Ignore comme on doit aimer.

Avec vous j'aime la souffrance ;
 Sans vous mon cœur ne goûte aucun plaisir :
 L'amour vous fuit sans résistance ,
 Dans le plus affreux déplaisir.

Je cours aux bords des précipices ,
 Et je vois les flots mutinés sans peur ;
 Je ris au milieu des supplices :
 C'est encor trop peu pour mon cœur.

Souffrir, mourir pour ce qu'on aime ,
 Fais préférer la terre même aux Cieux :
 Car la douleur la plus extrême ,
 Est un festin délicieux.

X C V I I.

Sur le même sujet.

AIR : *Le chercherai-je en vain ?*

LE chercherai-je en vain , que faut-il que je pense ?
 Qui peut me ravir sa présence ?
 Cessez lieux pleins d'appas d'animer mes désirs ;
 Vous ne sauriez calmer l'ennui qui me dévore :
 C'est dans l'amour de ce Dieu que j'adore
 Que mon cœur cherche ses plaisirs.

Lieux écartés du bruit , forêts, demeures sombres ,
 Que je me plais dessous vos ombres !
 Les concerts redoublés de mille & mille oiseau
 Ne servent qu'à nourrir le feu qui me dévore ;
 Et c'est l'amour de ce Dieu que j'adore ,
 Qui fait mes plaisirs & mes maux.

Puis-je me plaindre, hélas ! de cette douce peine !
 Que j'aime & respecte ma chaîne !
 Le plus grand des tourmens seroit ma liberté.
 Claires eaux , joignez-vous aux larmes que je verse :

Si l'amour me cause quelque traversé,
Ma peine est ma félicité.

Si je savois aimer, j'aimerois la souffrance ;
Elle seroit mon espérance ;

Les travaux rigoureux combleroient mes désirs :
S'il est vrai que l'amour a de si douces peines,
De si chères & favoureuses chaînes,
Ah ! qu'est-ce donc que ses plaisirs !

X C V I I I .

Paix au milieu des souffrances.

AIR : *Si du triste récit de mon inquiétude.*

QUE je goûte de paix dans cette solitude !
Je n'ai plus de chagrins, d'ennuis, d'inquiétude ;
Le repos inonde mon cœur :
Malgré l'excès, Seigneur, de mes peines secrètes,
Croyant que vous les faites,
J'y trouve mon bonheur.

Ainsi, divin Amour, éloigné de m'en plaindre,
Dans mes vives douleurs je ne saurois rien craindre,
Fondez sur moi torrens de maux.

O mon Amour divin, qui seul soutiens ma vie,
Si tu l'avois ravie,
Que mes jours seroient beaux !

Vivre, souffrir, mourir par & pour ce qu'on aime,
Est un bonheur si grand que je le nomme extrême :

Si l'on se plaint de ta rigueur,
Divin Amour, si l'on n'aime pas ta justice,
Si l'on craint le supplice,
T'a-t-on donné son cœur ?

Je pourrois aux échos faire ma triste plainte ;
Je pourrois raconter mille douleurs sans feinte ;

Grand Dieu, quand on souffre pour toi,
 Au milieu des brasiers on chante tes louanges :
 Plus heureux que les Anges,
 Je souffre pour leur Roi!

X C I X.

Souffrir & se taire.

AIR : *Votre empire est trop sévère.*

SI votre Empire est sévère,
 Grand Dieu, ce n'est pas pour moi ;
 Toujours souffrir & se taire,
 Est ce qui soutient la foi :
 La justice n'est cruelle,
 Qu'au lâche & perfide amant ;
 Car le cœur tendre & fidèle
 Se plaît dans le châtement.

Qui se plaint de la souffrance,
 Ne fait pas faire sa cour ;
 Car c'est par la patience
 Qu'on éprouve notre amour :
 J'aime cent fois plus les peines,
 Que le monde ses plaisirs ;
 A la douceur de vos chaînes
 J'ai su fixer mes désirs.

Un cœur pur, simple & sincère
 Ne se rebute de rien ;
 Quand on le frappe il espère,
 Et la douleur fait son bien :
 Rien ne trouble, & rien ne gêne.
 Lorsqu'on n'a plus de désir ;
 Si l'amour pur a des peines,
 Ces peines font ses plaisirs.

C.

*Amour de la Justice divine.**AIR : Songes agréables.*

DIVINE justice ,
 Tu fais tout mon bien ;
 Si tu m'es propice ,
 Je ne crains plus rien :
 Ah ! détrui - moi ,
 En l'honneur de mon Roi.
 Tue , romps , renverse ;
 Ne m'épargne pas ;
 Plus j'ai de traversé ,
 Et moins j'en suis las :
 Ah ! détrui - moi ,
 En l'honneur de mon Roi.
 Brûle , purifie ;
 Fais ce que tu veux :
 Je me sacrifie
 A tes chastes feux :
 Ah ! détrui - moi ,
 En l'honneur de mon Roi.
 Qui te craint , t'ignore ;
 Ou n'est pas amant :
 Celui qui t'adore ,
 Chérit son tourment :
 Ah ! détrui - moi ,
 En l'honneur de mon Roi.
 J'ai livré mon ame ,
 Ainsi que mon corps ,
 A ta pure flamme
 Cédant sans efforts :
 Ah ! détrui - moi ,
 En l'honneur de mon Roi ,

Que c'est un langage
 Qu'on goûte bien peu,
 Perdre par hommage,
 Son ame pour Dieu !
 Ah ! détrui - moi,
 En l'honneur de mon Roi.

Que chacun comprenne
 La haute leçon
 De qui perd sans peine
 Son sens, sa raison :
 C'est encor peu ;
 Nous nous devons à Dieu.

Qu'enfin il dispose
 De tout mon pouvoir,
 Règlant toute chose
 Selon son vouloir :
 C'est encore peu ;
 Nous nous devons à Dieu.

Comme l'alouette
 Va toujours chantant,
 Et la girouette
 Tourne au moindre vent :
 Ainsi, mon cœur,
 Sois souple à ton Moteur.

Que chacun apprenne
 A ne rien vouloir ;
 Afin qu'il comprenne
 La loi du devoir ;
 Et que son cœur
 Soit souple à son Moteur.

C I.

Vivre en Dieu , même parmi les souffrances.

AIR : *Hélas ! Brunette mes amours.*

Vous êtes seul faint , juste & bon ,
 Sage , incompréhensible :
 On n'ose vous donner de nom ;
 Ah ! tout vous est possible :
 Mon divin Maître , mes amours ,
 En vous perdez-moi tous les jours ,
 Et que je ne forte jamais
 De l'Essence Divine ,
 C'est le seul but de mes souhaits ;
 Hors Dieu tout m'affassine :
 Mon divin Maître , mes amours ,
 En vous perdez-moi tous les jours .
 Que mon exil est prolongé !
 Que rude est ma demeure !
 Mon cœur dans la peine est plongé ,
 Soit qu'il vive ou qu'il meure .
 Mon divin Maître , mes amours ,
 Ah ! perdez-le en vous tous les jours .
 Mon corps n'est plus qu'une prison ;
 J'y suis sans résistance :
 Le cœur dans la soumission
 N'a plus d'autre tendance ,
 Que la divine volonté ,
 Et se perdre en votre bonté .
 Le pauvre d'esprit est heureux :
 Il ne veut rien sur terre ;
 Et sans vous , même dans les Cieux ,
 Quel seroit son salaire ?

Cher Maître, mon souverain Bien,
Je vous veux ou je ne veux rien.

Esprit Saint, Dieu céleste amour,
Vous seul comblez notre ame :
Faisant en nous votre séjour,
Que la divine flamme
Nous réduise dans l'unité,
Et nous transforme en charité.

C I I.

Dieu n'aime que les petits.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O Dieu ! mon unique soutien,
Que je suis foible & sans défense !
Le pur amour est tout mon bien ;
Je suis pauvre & sans assistance :
J'attens tout de votre secours ;
Redoublez, croissez mes amours.

Mais hélas ! je n'apperçois pas
Qu'en mon cœur votre amour augmente ;
Tout me tire & m'entraîne en bas :
Je suis une insensible pente ;
Et je ne saurois discerner
Si c'est vous suivre, & vous aimer.

Je m'imaginois autrefois
Qu'il me falloit monter sans cesse ;
Et je sens que mon propre poids
Me retranche dans ma bassesse :
Si je m'élève, vous fuyez ;
Je m'abaisse, & vous m'élevez.

Dites-moi quel est mon séjour ?
Où dois-je faire ma demeure ?

- » Dans la petitesse & l'amour :
 » Souffre jusqu'au tems que tu meures ;
 » Il n'est plus pour toi d'autre bien
 » Que de rester dedans ton rien.

O mon Dieu vous êtes si grand ,
 Que ferez-vous de ma bassesse ?
 Vous êtes le Dieu tout-puissant ,
 Comment vous plairoit ma foiblesse ?
 Il n'est point de proportion
 Du RIEN au Seigneur de Sion.

- » Tu te trompes, je hais les grands ;
 » Jaloux de ma Toute-puissance ,
 » Je n'aime rien que les Enfans :
 » Car les grands me font résistance ;
 » Je plie ainsi comme il me plaît
 » Le foible selon mes souhaits.

Mais étant un Dieu juste & saint ,
 Comment souffrez-vous ma misere ?
 » La misere ne déplaît point ;
 » Je souffre le ver sur la terre :
 » Mais je ne saurois supporter
 » Un cœur qui pense à s'élever.

C I I I .

*Patience humble dans la foiblesse & pauvreté
 intérieure.*

AIR : *Profits des plaisirs , Bergere.*

JE ne me connois plus moi-même ,
 Je ne fais plus ce que je fais ;
 Ma misere est extrême :
 Quoique grands mes ennuis ,
 La Volonté Suprême
 En jours change mes nuits.

Toi feul connois bien fi je t'aime
 Si je n'espère rien pour moi,
 Si ton vouloir fuprême
 Eft mon unique loi,
 Si guidé par toi-même
 Je marche en pure foi.

Digne Objet de ma complaifance,
 Grand Dieu qui poffèdes mon cœur,
 Ta divine préfence
 Faifoit tout mon bonheur :
 Hélas ! que ton abfence
 Me caufe de langueur !

Je fuis cet oifeau folitaire
 Qui ne fauroit vivre un moment
 Sans l'aimable lumière
 Qui fait fon mouvement,
 Et tombe fur la terre
 Comme mort au couchant.

Ce qui fait qu'on l'appelle encore
 Juftement l'oifeau du Soleil :
 Quand il revoit l'aurore
 Par un nouveau réveil
 Il prend force & fe dore
 D'un éclat fans pareil.

Ce qui marque fa dépendance,
 N'eft pas fon vol audacieux ;
 Mais cette défaillance,
 L'Aftre quittant nos cieux ;
 Sa langueur, fa fouffrance
 Quand il part de ces lieux.

Lorsqu'il eft ainfi de notre ame
 Qu'elle ne fubfifte qu'en Dieu,
 Et que jamais fa flamme
 Ne brûle en autre lieu,
 Nous fommes dans le calme
 Unis fans nul milieu.

Ce n'est que dans notre foiblesse,
L'impuissance, la pauvreté,
Dans la foi, la souplesse,
Qu'on voit la vérité;
Et non dans l'alégresse
Et la prospérité.

Celui qui souffre avec constance
Trouvant en sa force un appui,
De l'humble patience
Et bien loin aujourd'hui,
Et de la défiance
Qu'il doit avoir de lui.

Nous voyons briser le haut chêne
Par la tempête fort souvent,
Sans que l'herbe en la plaine
S'émeuve seulement;
Elle baisse sans peine
Au premier coup de vent.

Baïffons notre orgueilleuse tête
Sous le courroux du Tout-puissant;
Craignons que la tempête
Ne nous brise à l'instant,
Tandisque l'herbelette
Se plie au moindre vent.

Le Soleil dans une vallée
Darde son rayon plus ardent:
Et c'est où la nuée
Se vide abondamment;
Où l'ame dénuée
Est à l'abri du vent.

Pendant que les hautes montagnes
Éprouvent du Ciel le courroux,
Les bergers des campagnes
Goûtent un air très-doux;
Les brebis leurs compagnes
N'en sentent pas les coups.

C I V.

Aimer l'abjection intérieure & extérieure.

AIR : *Celui qui m'a soumise ; ou , Je ne veux de Tirfis.*

SI l'on comprenoit bien quel est le vrai néant ,
 Et cette abjection profonde ;
 Devant Dieu comme un excrément ,
 Et le rebut de tout le monde !
 On se voit devant Dieu dépouillé de tous biens ;
 On les croit perdus par sa faute :
 Le monde n'a que des dédains ;
 Ce que nous avons on nous l'ôte.
 Perdus aux yeux de tous ainsi qu'un scélérat
 Qu'on a condamné pour son crime :
 Ah ! que ce mets est délicat !
 Je le préfère à leur estime.
 Je vois Dieu courroucé j'en porte un rude poids ;
 J'attends celui de sa justice :
 Contre moi j'entens une voix
 Qui me menace de supplice.
 Si je veux au-dedans chercher à m'affurer ,
 Mon cœur parle contre lui-même :
 Tout me juge sans m'écouter ;
 Ma confusion est extrême.
 Si l'on me fait souffrir , je vois qu'on a raison ;
 J'en mérite encor davantage :
 Je porte une confusion
 Bien plus rude que l'esclavage.
 Tous les maux me sont doux près de ce que je fens :
 Faites cesser votre colere ,
 Difoit Job le plus patient
 Qu'on nous donne pour exemplaire.

Cessez d'appesantir votre main dessus moi ;
 Et permettez que je respire :
 Je ne sens qu'horreur & qu'effroi ;
 Et c'est mon plus cruel martyre.

Lorsque la main de Dieu s'appesantit sur nous ,
 Notre supplice est en nous-mêmes :
 Les hommes sont pleins de courroux ;
 Tous nos maux deviennent extrêmes.

Tous les hommes unis sont mes accusateurs ;
 Tout me condamne & rien n'excuse :
 J'éprouve de Dieu les rigueurs ;
 Et mon cœur lui-même m'accuse.

Que ferai-je, Seigneur dans ce mortel détroit ?
 Je me livre à votre justice ;
 Et quoiqu'elle fasse de moi ,
 Je reste dans mon sacrifice.

Si je vous ai déplu vous devez m'en punir :
 Si vous êtes inexorable ,
 Je dois en tout tems vous bénir ,
 Être soumis, quoique coupable.

C V.

*Esclavage & liberté de l'ame.*AIR : *La bergere Nanette.*

JADIS dans un bocage
 Accablé, languissant ,
 Je n'avois pour ramage
 Que le gémissement ;
 Lorsqu'un maître doux & tendre
 Vint pour m'entendre ,
 Et par compassion
 Me mene en sa maison.

L 2

Il prit soin de ma vie,
 Et me traita fort bien ;
 Mais il me prit envie
 De briser mon lien :
 Alors ce maître si sage
 Dans une cage
 M'enferma pour un tems ;
 Ce fut mon châtement.

Lors rempli de tristesse
 De mon égarement,
 Je lui fis des caresses
 Pour finir mon tourment ;
 Ce maître prudent & sage
 Hors de ma cage
 Me fit enfin sortir,
 Voyant mon repentir.

Lors je pris ma volée
 Dedans mon premier bois,
 Où jadis désolée,
 On entendit ma voix :
 Là faisant meilleur usage
 De mon langage,
 Et de ma liberté,
 Je trouvai la santé.

C V I.

*Plainte & abandon dans les épreuves de
 l'amour.*

AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

DE mon bonheur passé trop frivoles regrets,
 Vous augmentez la violence
 D'un mal qui ne finit jamais :
 L'amour m'a ravi sa présence.

Je me consume en vain de soucis superflus :

O divine & pure lumière ,
Hélas ! je ne vous verrai plus !
Que ma douleur est singulière !

Vous m'avez confiné dans ce lieu ténébreux :

O lieu trop contraire à ma flamme !
Quand le cœur est bien amoureux ,
Peut-il vivre sans sa propre ame ?

Esprit de mon esprit , je vous trouvois jadis ;

Sans vous je ne faurois plus vivre :
Vous étiez lors mon paradis ;
A présent la douleur m'enyvre.

Que faire en ce cachot éloigné de vos yeux ?

Faites plus , ôtez-moi la vie :
D'un bonheur si délicieux ,
Je tombe en une tyrannie.

Est-il un plus grand mal , que d'être loin de vous ?

Qu'être privé de ces doux charmes
Que je trouvois en mon Époux ?
Coulez , coulez sans fin mes larmes.

D'un reproche cuisant je sens saisir mon cœur ;

Dieu se plaint de mon inconstance :
„ Faut-il donc qu'un peu de rigueur ,
„ Dit-il , t'ôtè toute espérance ?

„ Je voulois éprouver , si tu savois m'aimer

„ Dans les travaux , dans les épines :
„ Mais ton cœur ne peut se calmer ,
„ S'il ne sent les douceurs divines.

„ Ah ! que ton lâche cœur coñoit bien peu l'amour !

„ L'amour ne croit que par la peine :
„ Tu te rends indigne du jour :
„ Qui se plaint mérite ma haine ”.

Quoi ! Seigneur , est-ce vous qui me tenez ici ?

Ne formons plus aucune plainte :

Retirez-vous, honteux fouci,
 Douleur dont mon ame est atteinte :
 Penfers, n'offrez jamais ce triste souvenir
 A mon ame trop alarmée :
 Je dois votre Grandeur bénir
 Et vous aimer sans être aimée.

Je dois aimer vos coups au dépens de mon fort :
 Je dois aimer votre conduite :
 Glorieuse seroit ma mort,
 Si mon amour m'avoit détruite.

Je me repens, Seigneur, de tant de vains discours
 Que formoit l'amour de moi-même :
 En me livrant à vos amours,
 Je veux même ignorer si j'aime.

Cessons donc de verser tant d'inutiles pleurs,
 Sûre marque de ma foiblesse :
 Quand je me plains de mes malheurs,
 C'est pour moi que je m'intéresse.

Heureux & puissant Dieu, vous ne pouvez souffrir :
 Pourquoi m'affliger & me plaindre ?
 Si ma douleur me fait mourir,
 Pour vous je ne vois rien à craindre.

Je dois donc m'abîmer dans le divin vouloir,
 Sans soin de ce qui me concerne :
 Je me livre à votre pouvoir ;
 L'amour ne peut sentir de peine.

Je le dois, mon Seigneur, si je vous aime en Roi,
 Soit qu'on m'abîme ou me confonde,
 Sans tourner un regard sur moi
 Voir votre gloire sans seconde.

C'en est fait, c'en est fait, je suis abandonné ;
 Je me délecte en mon supplice :
 L'état où je suis condamné
 Par l'amour se change en délice.

C VII.

*Contentement dans les douleurs des épreuves
intérieures.**AIR : Absent de ma bergere.*

QU'ON goûte de délices,
 Seigneur, en vous aimant !
 Même les plus affreux supplices
 Se changent en contentement.
 Qui fuit sans peine
 Cet aimable Vainqueur,
 En quelque endroit qu'amour le mène
 Marque qu'il a donné son cœur.

Préférer la souffrance
 A tout autre plaisir ;
 Et vivre dans la dépendance ,
 Sans vouloir, sans choix, sans désir :
 Qui fuit sans peine
 Cet aimable Vainqueur,
 En quelque endroit qu'amour le mène
 Marque qu'il a donné son cœur.

Que le Vouloir Suprême
 A de puissans attraits !
 Peut-on avoir sitôt qu'on aime
 D'autres penchans, d'autres souhaits ?
 Qui fuit sans peine
 Cet aimable Vainqueur,
 En quelque endroit qu'amour le mène
 Marque qu'il a donné son cœur.

Le cœur qui se repose
 En ce divin vouloir,
 Ne peut désirer quelque chose,
 Quoique sans force & sans pouvoir.

Qui fuit fans peine
 Cet aimable Vainqueur
 En quelque endroit qu'amour le mene
 Marque qu'il a donné son cœur.

Ce vouloir adorable
 Est son unique bien :
 Il ne trouve que lui d'aimable ;
 Le reste ne lui paroît rien.

Qui fuit fans peine
 Cet aimable Vainqueur ,
 En quelque endroit qu'amour le mene
 Marque qu'il a donné son cœur.

Il devient immuable ,
 Perdant sa volonté
 Dans cette mer intarriffable
 D'amour , de grace & de bonté.

Qui fuit fans peine
 Cet aimable Vainqueur ,
 En quelque endroit qu'amour le mene
 Marque qu'il a donné son cœur.

Quelque fois la justice
 Nous traite durement :
 C'est un bain , non pas un supplice ;
 Elle y rend pur son tendre amant.

Souffrons fans peine
 Son aimable rigueur :
 Jamais la blancheur de la laine
 N'égalera notre blancheur.

Ah ! n'ayons plus de vie
 Que celle de l'amour ;
 Et n'ayons jamais d'autre envie
 Que se perdre en lui chaque jour.

Souffrons fans peine
 Son aimable rigueur :
 Jamais la blancheur de la laine
 N'égalera notre blancheur,

Car plus Dieu sur notre ame
 Exerce sa rigueur,
 Plus il redouble notre flamme,
 Et le plaisir de notre cœur.
 Serrons sa chaîne,
 Malgré les châtimens :
 Aimer la Beauté Souveraine,
 C'est l'aimer au-dessus des sens.

C V I I I.

L'ame doit voir & sentir ses propres miseres.

AIR : *Les folies d'Espagne.*

SI je pouvois faire entendre ma plainte
 Aux durs rochers, aux échos d'alentour ;
 Leur dureté de ma douleur atteinte
 Feroit par-tout retentir mon amour.

Ah ! je fais bien que touchés de ma peine,
 Ils changeroient de nature & de nom ;
 Leur dureté se changeant en fontaine,
 Leurs pleurs feroient voir leur compassion.

Divin Amour, toi seul inexorable
 Tu n'es point touché de mon triste sort ;
 Tu ne veux plus ni m'être secourable,
 Ni me punir par une prompte mort.

Mais que dis-je ? la mort feroit ma vie ;
 C'est me punir que retarder ses pas :
 Tu te fâches contre une simple envie
 De voir finir mes maux par le trépas.

Je ne veux plus ni la mort ni la vie,
 Très-contente d'avoir le même sort,
 Et de n'en être jamais affranchie
 En cette vie, & même après ma mort.

Acheve , ô mon Dieu ! de te satisfaire ;
 Je suis à toi , tu peux en disposer :
 Ce ne doit plus être là mon affaire ;
 Dans ton vouloir je dois me reposer.

Quelque rigueur qu'exerce ta Justice ,
 Si je m'en plains , c'est une lâcheté :
 Je veux donc demeurer en sacrifice
 Etant victime de ta vérité.

Mon néant , ma foiblesse & ma misere
 Servent de trophée à ta sainteté :
 Je sens que plus ta vérité m'éclaire ,
 Plus j'aime mon rien & ma pauvreté.

Mes miseres , vous ferez mon délice ;
 Je ne veux jamais me plaindre de vous ;
 A Dieu vous rendez en moi la justice :
 Ah ! que mon RIEN rehausse bien son T O U T !

Hélas ! j'ai fait tantôt d'injustes plaintes :
 Cessez mes yeux de répandre des pleurs ,
 Cessez ennuis , & vous mortelles craintes ;
 Je ferai mon plaisir de mes douleurs.

Vil excrément ! quoi , tu voudrois encore
 Ne voir ni ne sentir ta puanteur ?
 Il faut que ce Dieu que mon ame adore
 Te fasse voir dans toute ta laideur.



CIX.

*Gémissemens de l'ame dans le martyre
spirituel.*AIR : *La bergere Nanette.*

SI je te fais ma plainte,
 O mon céleste Époux,
 C'est que mon ame atteinte
 Désire encor tes coups.
 „ Sois toujours chaste & fidelle,
 „ Ma tourterelle,
 „ Et tu verras un jour
 „ Couronner ton amour.
 Je languis, je soupire;
 Et je ne fais pourquoi:
 Car j'aime le martyre
 Qui te prouve ma foi.
 Je ne veux pour mon partage
 Nul avantage,
 Que de plaire à tes yeux
 Sur terre & dans les Cieux,
 Comme la tourterelle,
 Je languis loin de toi;
 Et mon amour fidèle
 Ne pense pas à foi:
 Je vis dans la solitude
 Sans habitude;
 Les rochers & les bois
 Entendent seuls ma voix.
 Sur un arbre perchée,
 De longs gémissemens
 De mon ame touchée
 Déclarent les tourmens.

„ Je viens , ô ma tourterelle
 „ Chaste & fidelle ;
 „ Et tu verras bientôt
 „ Couronner tes travaux.
 J'entens la voix si tendre
 De l'Époux de mon cœur ;
 Ah ! si daignez m'entendre :
 Guérifiez ma douleur :
 Je n'aurai plus de tristesse ;
 Mais l'alégresse
 Changera bien mon fort ,
 M'arrachant à la mort.

C X.

Bonheur de l'anéantissement.

AIR : *Aimable jeunesse ; ou , Songes agréables.*

ADORABLE Maître ,
 Mon souverain bien !
 Tu changes mon être :
 Je ne suis plus rien.
 Ah ! mes amours
 Possédez - moi toujours.
 Que jamais mon ame
 Ne sorte de toi ;
 Que jamais ma flamme
 Ne penche vers moi :
 Ah ! tout mon bien
 Consiste à n'être rien.
 Mon unique cause ,
 Être indépendant ,
 Qui veut quelque chose
 N'est pas ton amant :
 Ah ! tout le bien
 Consiste à n'être rien.

Grand Dieu, je te donne
Mes petits enfans;
Et je t'abandonne
Leur ame & leurs sens :
Ah ! mon Vainqueur
Garde toujours leur cœur.

Daigne les instruire
De tes volontés ;
Et qu'ils ne soupirent
Que pour tes beautés :
Ah mon Époux !
Qu'ils soient un avec nous.

Soutiens leur foiblesse ,
Guéris leur langueur ;
Et que ta Sageffe
Gouverne leur cœur :
O mon Époux !
Qu'ils soient un avec nous.

Ah ! fais qu'ils t'adorent
Dans la vérité ;
Que ton feu dévore
Leur propriété :
Ah ! le seul bien
Est, de n'être plus rien.

Daigne leur apprendre ,
Que le pur amour
Ne se peut comprendre
Dans ce bas séjour ,
Que par le rien ,
Qui nous donne ce bien.

Grand Dieu , que je t'aime ,
Mon unique espoir :
Le bonheur suprême
Est en ton vouloir.
O pur amour !
Tu m'apprends mon devoir.

Tu m'instruis sans cesse ;
 Et je connois bien,
 Que notre sagesse
 Gît à n'être rien :

Ah mon Vainqueur !
 Tu t'exprimes au cœur.

Science secrète ,
 Amour souverain ,
 Parole muette ,
 Tu t'exprimes bien :
 Ah ! tu dis tout
 En ne nous disant rien.

Quoique sans parole ,
 L'amour est disert :
 L'excellente école ,
 Aimable désert !

O mon Amour !
 En ton sein je me perds.

Chacun m'inquiète ,
 Ne comprenant pas
 Que l'amour parfaite
 Est pleine d'appas :
 Je veux aimer
 Par de-là le trépas.

O mort favoureuse ,
 Quand on aime bien !
 Tu n'es plus affreuse
 Pour qui ne veut rien.

Ah mon amour !
 Viens briser mon lien.

Ton vouloir suprême
 Vaut mieux cependant :
 Cette mort que j'aime
 Seroit mon tourment
 Sans ton vouloir
 O mon unique espoir.

Ma mort & ma vie
Sont dedans ta main :
Je n'ai plus d'envie :
Amour souverain,
Règle mon fort
Pour la vie ou la mort.

C X I.

Largeur du cœur après la perte du moi.

AIR : *Songes agréables.*

AUTEUR de ma vie ;
Source de tout bien ,
Je suis asservie ;
J'aime mon lien :
Ah ! mes amours ,
Serrez-le tous les jours.
Charmant esclavage !
Ta captivité
Met le cœur au large :
Douce liberté !
Ah mes amours ,
Captivez-moi toujours !
Adorable chaîne !
Loin de retrécir ,
Tu fais que la peine
Se tourne en plaisir :
Ah mes amours ,
Captivez-moi toujours !
Quoique prisonniere ,
Je vois que mon cœur
La mer entiere
Egale en largeur :
Ah ! l'Océan
Est moins vaste & moins grand !

Il n'a point de borne
 Que celle d'amour :
 Rien ne l'environne ;
 Tout est son séjour :

Ah ! l'Océan
 Est moins vaste & moins grand !

Je joue & badine •
 Dans ces vastes Cieux ;
 La bonté divine
 Me porte en tous lieux :
 Ah le grand bien ,
 Que le Tout & le rien !

Le rien est immense
 Ainsi que le Tout ;
 A ma résidence
 Il n'est point de bout :
 Ah le grand bien ,
 Què le Tout & le rien !

Là rien ne me gêne ;
 Comme le poisson
 Je saute & promene
 Dedans ma prison :
 De mes amours
 Rien ne borne le cours.

Celui qui t'oublie
 Sans cesse pour Dieu ,
 Trouve en lui sa vie ,
 Son plaisir, son jeu :
 Ah ! sans le M O I
 Inutile est la loi.

L'ame est affranchie
 Par celle d'amour :
 L'ame retrécie ,
 Pleine de retour ,
 Est sous la loi
 De cet horrible M O I.

Maitre

Maitre infatiable,
 Trop cruel tyran !
 Sans fin il l'accable
 Sous son joug pesant :
 Chez lui l'amour
 Ne fait pas son séjour.

Heureuse la flamme
 Qui rompt nos liens !
 Trop heureuse l'ame
 Qui n'a plus de biens !
 Sa pauvreté
 Fait sa félicité.

Le cœur qui possède ,
 Vit dans le tourment ,
 S'il n'a son remède
 Dans le dénûment :
 Sa pauvreté
 Fait sa félicité.

Qui n'a rien au monde ,
 Ne craint plus pour soi ;
 Le bonheur l'inonde ;
 Il est comme un Roi :.
 Sa pauvreté
 Fait sa félicité.

Ce que je possède ,
 Me possède aussi ;
 Si je ne le cède ,
 Je vis en fouci :
 Ah ! pour l'amour
 Je dois tout perdre un jour.

Ce que tu dois faire ,
 Fais-le promptement ;
 Car si tu diffères ,
 Tu crois ton tourment :
 Ah ! par l'amour
 Il faut tout perdre un jour.

C X I I.

' Bonheur d'une ame morte à soi.

AIR : *Dans ces déserts paisibles.*

DANS ce désert paisible,
 Grand Dieu, que mon sort paroît doux !
 Je vous trouve accessible :
 Trop heureux de n'y voir que vous !
 L'amour comble mon ame ;
 Je n'y trouve plus que mon Dieu ;
 Il épure ma flamme,
 L'absorbant dans son sacré feu.
 La mort donne la vie ;
 Et par elle on trouve la paix :
 La nature bannie,
 Notre cœur ne la perd jamais.
 Pour faire ton ouvrage,
 Amour, tu parois rigoureux :
 Le charmant esclavage,
 Qui nous rend pour jamais heureux !
 Ah ! souffrons son épreuve ;
 Par elle il nous unit à soi :
 S'il donnoit quelque trêve,
 L'amour pur changeroit sa loi.
 Rejettant tout mélange,
 Il ne sauroit nous rien souffrir :
 Si la peine est étrange,
 C'est l'amour qui nous fait mourir.

C X I I I .

Heureux naufrage qui mene au port.

AIR : *Profits des plaisirs, Bergere.*

JE disois dans mon abondance ;
Rien ne me sauroit ébranler :
Oui , mon Dieu , la souffrance ,
Loin de me désoler ,
Hausse mon espérance ,
Et doit me consoler .

Mais j'ai bien changé de langage ,
Sitôt que j'ai changé de fort :
Cachant votre visage ,
Je reste dans la mort ;
Et n'ai pas le courage
De faire aucun effort .

On s'embarque pour un voyage :
Le vaisseau poussé par le vent ,
Réjouit l'équipage
Par son avancement ;
Mais , hélas ! le naufrage
Le perd en un moment .

Quand le Saint Esprit nous anime ,
Quel plaisir , quel contentement !
On se croit à la cime
Bien au-dessus du vent :
Un moment nous abîme
Au-dessous du néant .

On ne voit rien que la foiblesse ,
Notre cœur se trouve abattu ;
Ce n'est plus que tristesse .
Que devient la vertu ?

Car dans cette détresse
On croit être perdu.

Les flots, les vagues sur la tête,
Sans que nous puissions l'empêcher :
Au fort de la tempête
On cherche à s'attacher ;
On nage, ou l'on s'arrête ;
On voudroit s'accrocher.

Hélas ! nous perdons l'espérance,
Perdant nos forces, nos appuis :
Notre corps en balance,
Nos esprits interdits :
D'autres ont l'évidence
Que nous sommes péris.

Cependant ce même naufrage
Nous a ramenés sur le port :
On retrouve l'usage
Des sens ; & notre fort
Est un heureux partage,
On vit après la mort.

Sans la mort il n'est point de vie ;
Nous ne vivons que par la mort :
Et c'est une folie
De bénir notre fort
Quand l'ame est asservie :
Le MOI n'a point de port.

C'est le portrait de notre vie :
Battus de mille & mille flots
Deffous la tyrannie
De nos propres défauts,
Notre ame est affranchie
Par la main du Très-haut.

Qu'on a besoin de sa misère !
Sans elle notre aveuglement
Nous rendroit téméraires :
Dieu dans son jugement

Réduiroit en poussiere
Cet indigne excrément.

Mon cher Maître prit de la boue
Pour éclairer l'aveugle-né :

C'est ainsi qu'il se joue
D'un orgueil obstiné :
Qui s'estime & se loue
Est déjà condamné.

Dieu créa l'homme de la terre ;
Il veut qu'il y penche toujours :

Par la boue il l'éclaire :
A la fin de ses jours
Il rentre en la poussiere ;
Il y finit son cours.

C X I V .

Heureuse vie après la mort spirituelle.

AIR : *Ces prés , ces bois : ou , La jeune Iris :*
ou , Les folies d'Espagne.

SUR un vaisseau je vogois avec peine,
Mais néanmoins je vogois sûrement ;
Lorsqu'abimé dedans l'humide plaine,
Je ne discernai plus cet élément.

Il me jetta pourtant sur le rivage :
Je me croyois à couvert dans le port,
Lorsque le flot , écumant plein de rage,
Vint m'abîmer par un nouvel effort.

Je compris lors , qu'abandonnant la terre,
Il me falloît périr dessous les flots :
L'effroi saisit mon cœur ; & ma misere
M'apprit enfin où git le vrai repos.

Perdu, noyé, battu de la tempête,
 Je rencontraï le calme au fond des eaux :
 Ne pouvant plus même lever la tête,
 Je me laissai à la merci des flots.

Doux abandon tu me rendis la vie,
 Ayant trouvé ma paix dedans ma mort :
 De tout trouble mon ame est affranchie,
 Ayant changé de nature & de fort.

Comme un poisson je fais ma résidence
 Dessous la mer sans crainte & sans danger :
 La terre fit jadis mon assurance ;
 Je périssois, s'il m'y falloit loger.

Séjour heureux, douce métamorphose !
 Je ne suis plus ce que je fus jadis :
 Plongé, perdu dans la Première Cause,
 Je vois changer l'enfer en Paradis.

Heureuse mort, ô trop heureux naufrage !
 Peu veulent éprouver cet heureux sort :
 Les plus zélés perdent enfin courage
 Dès qu'ils sentent l'approche de la mort.

Heureuse mort, ô source de ma vie,
 Que je te dois un assuré bonheur !
 L'ame par toi de douleur affranchie,
 En se perdant se trouve en son Sauveur.

C X V.

*Heureux état d'une ame abandonnée à la
 divine Justice.*

AIR : *La jeune Iris.*

DIVIN Amour, seul auteur de ma flamme,
 Qui m'as conduit par des chemins divers,
 Souffre qu'afin de soulager mon ame
 Je décrive mes travaux par mes vers.

Vous me conduisites par une route
Où je ne trouvois d'eaux ni de fentier,
Par la peine, l'obscurité, le doute :
Vous m'avez là conservé tout entier.

Dans un chemin si pénible & si rude
Combien de fois le cœur m'a-t-il manqué ?
Accablé de peine & de lassitude,
Je me repentois de m'être embarqué.

Souvent de nuit dans un désert sauvage
Je me voyois seul au milieu des bois :
Ayant entièrement perdu courage,
Je me trouvois réduit presqu'aux abois.

Hélas ! disois-je si j'avois un guide,
Je ne m'égarerois pas si souvent :
Puis je marchois d'un pas foible & timide,
 Craignant à chaque pas quelque accident.

Je craignois que quelque bête féroce
Me dévorât en ces lieux écartés,
Je perdois le courage avec la force :
Mais en secret vous les avez domtés.

J'implorois avec cris votre assistance ;
Mais, hélas ! vous étiez sourd à ma voix :
Et d'autrefois dans un morne silence,
Ma tristesse m'accabloit de son poids.

En cet état ne sachant plus que faire,
J'eus recours à vous, ô saint abandon :
Vous seul en ce tems me fûtes prospère,
Me servant & de guide & de brandon.

Votre secours me fut toujours propice ;
Je demeurai content dans mon malheur :
Me menant à la divine Justice,
Je trouvai là ma peine & mon bonheur.

Ah ! qu'elle me parut d'abord sévère !
J'étois dans la crainte & le tremblement :

Mais l'abandon me tenant par derrière,
Me dit de m'y livrer entièrement.

Alors elle me parut favorable ;
Je crus voir dans ses yeux quelque douceur ;
Mais j'éprouvai qu'elle est inexorable ;
Elle exige qu'on aime sa rigueur.

Ne pouvant néanmoins faire autre chose,
Je m'y livrai tout entier, d'un plein cœur :
Je la trouvai de mon bonheur la cause ;
Et je n'eus plus de crainte & de douleur.

Je lui dis lors : Ah ! daigne me conduire ;
Je n'appréhende plus de m'égarer :
Je trouvois bon ce qui paroïssoit pire ;
Je veux te suivre sans me regarder.

Tu me menes au milieu des épines ;
Je ne saurois en sentir de douleur :
Tous tes sentiers sont des routes divines ,
Justice , qui fais le plaisir du cœur.

Avant que je te connusse , ô Justice ,
J'étois dans le tourment, dans la langueur ;
Mais tu changeas mes peines en délice :
Heureux qui ne veut plus que ton honneur !

Ta gloire veut que tu sois satisfaite ;
Il ne doit pas m'importer à quel prix :
Si tu veux de moi l'entière défaite ,
Fais ; car de ta beauté je suis épris.

Non ; je ne craindrai plus le précipice ;
Je n'appréhende l'enfer ni la mort :
Si je te suis , ô divine Justice ,
J'aurai en tous lieux un bienheureux fort.

C X V I .

Bonheur d'avoir tout perdu.

AIR : Les Dieux comptent nos jours.

J'AIME mon cher Époux cent fois plus que ma vie,
 Je ne connois que lui digne de mon amour :
 Que ne puis-je pour lui perdre le jour !
 Grand Dieu , c'est là ma seule envie.

N'ayant rien je ne puis rien perdre ni rien craindre,
 Tu m'as tout enlevé , j'en fais mon seul plaisir ,
 Je ne dispose pas d'un seul désir :
 Grand Dieu , je ne saurois m'en plaindre.

Me plaindrois-je d'un vol qui feroit ma richesse ?
 En m'ôtant tout mon bien je rencontre mon Dieu :
 Je ne puis être bien en autre lieu.
 Qu'amour a de délicatesse !

Il ne peut rien souffrir , il détruit ce qu'il aime ,
 Sa jalousie étant plus dure que l'enfer ;
 Ne comptant pour rien ce qu'on a souffert ,
 Si l'on ne se quitte soi-même.



C X V I I.

*Etat de l'enfance Chrétienne où l'ame se com-
plait en son néant pour adorer le Tout
de Dieu.*

AIR : *Celui qui m'a soumise ; ou , Je ne veux de Tirfis.*

MON cœur souffre à présent une extrême langueur :
Mon ame , ainsi qu'une eau rapide ,
Couroit jadis à son Seigneur ;
Mais je n'ai plus qu'un pas timide.

Du moins je n'apperçois ni repos ni marcher :
Je suis à la fin de ma vie ;
Sans que je puisse rien chercher
Ni même en concevoir l'envie.

Je vis comme un enfant dans l'entier abandon ;
Et je suis couvert de foiblesse :
En moi l'on ne voit aucun don ;
Ce n'est que misere & bassesse.

Je suis content de tout , sans pouvoir désirer
Un autre bien pour mon partage :
Pour un rien on me voit pleurer ;
Et mille petits badinages.

Je déplaïs sûrement aux gens audacieux ,
A ceux qui s'aiment trop eux-mêmes :
Le petit trouve gracieux
Ce que le grand hait à l'extrême.

Pour moi je ne vois rien dans le grand qui soit bon ;
Je chéris trop la petitesse :
Si mon Dieu t'en a fait le don ,
Evite la fausse sagesse.

- L'homme aime en tout tems l'éclatant & le beau ;
 La foi lui paroît trop obscure :
 Il veut le grand & le nouveau ,
 Pour faire vivre la nature.
- S'il quitte les plaisirs , les honneurs & les biens ,
 Il veut des biens pour récompense ;
 Et s'il n'avoit les dons divins ,
 Dure feroit sa pénitence.
- Il tâche d'être faint , & se donner un nom
 Au-dessus des grands de la terre ;
 Et cette noble ambition
 Ne lui paroît pas téméraire.
- Mais pour nous, nous vivons cachés aux yeux de tous,
 Et souvent cachés à nous-mêmes :
 On nous voit d'un œil de courroux ;
 On y joint un mépris extrême.
- Nous nous voyons aussi dignes de tout mépris ;
 Nous ne désirons autre chose :
 Nous savons bien que c'est le prix
 Qui plaît à notre unique Cause.
- Tout autre état pour nous est indigne de lui :
 Il est si jaloux de sa gloire ,
 Qu'il me veut voir anéanti
 Chez l'homme , & dedans ma mémoire.
- Un état ravalé attire le mépris :
 Il faut qu'en tout la vertu brille ;
 Il faut contenter les esprits ,
 Ou l'on passe pour imbécile.
- Je le suis en effet , & j'en fais mon bonheur ;
 En moi tout paroît méprisable :
 Ce fut le choix de mon Sauveur ;
 Ce mets me paroît délectable.
- Soyez seul juste & faint , ô mon Souverain Bien ;
 Moi l'excrément de la Nature :
 Tout mon bien gît à n'être rien ,
 En moi ni dans la créature.

Possédez seul l'honneur, les biens, la sainteté ;
 Ce doit être votre partage,
 Plein de gloire & de majesté :
 Mon rien vous rend son humble hommage.

C X V I I I.

*L'ame perdue dans l'amour. Comment arriver
 à cet état heureux.*

AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

IMMENSE & puissant Dieu, Suprême Vérité,
 Séjour vaste, séjour tranquille,
 Séjour plein de sérénité,
 Que j'ai choisi pour domicile !

Je demeure en ton sein, ô Souverain Amour !
 C'est là que l'ame est inconnue :
 Car dans ce bienheureux séjour
 Tu me dérobes de ma vue.

Inaccessible à tous, inaccessible à moi,
 Je suis une chose perdue :
 Je ne discerne plus la foi ;
 Je suis entouré d'une nue.

L'amour pur & la foi nous dérobent des yeux ;
 On ne connoit plus la nature :
 Dépeignant ce lieu glorieux,
 On le prendroit pour imposture.

Ah ! n'en parlons donc plus, gardons notre secret ;
 Les hommes en sont incapables :
 Soyez mon cœur, foyez discret ;
 Un mot peut nous rendre coupables.

Parlons donc des moyens d'arriver à ce bien :
 Il faut se renoncer soi-même,

Que le monde ne nous soit rien ;
Le reste s'apprend quand on aime.

Que dépouillé de tout, on ne présume plus
De posséder quelque autre chose :
Porter sa croix avec Jésus ;
C'est sur la croix qu'amour repose.

Quittons le propre amour & le propre intérêt ;
Nous trouverons l'heureux partage
Que son chaste amour nous promet :
Je n'en dirai pas davantage.

Ce font là les moyens : retournons à la fin ;
Rentrans dans ce sombre nuage
Où tout est pur, tout est divin :
On ne s'y sert plus de langage.

C'est là que sans parler on apprend des secrets ,
Que Dieu cache au reste des hommes ;
On adore ses saints décrets :
C'est là que l'amour nous consume.

Inutiles soucis, vaine précaution ,
Vous êtes loin de ma demeure :
On est là sans nulle action ,
Sans mesurer le tems à l'heure.

C'est le moment présent ; mais moment éternel ,
Qui fait toute ma tablature :
Ce moment seul paroît réel ;
Tout le reste n'est qu'imposture.

Mais nous cherchons le grand , l'éclatant , le parfait ,
Le merveilleux & le sublime :
Nous n'en aurons jamais l'effet ,
Qu'en nous perdant en cet abîme.

Ne penser qu'au présent , cause l'oubli de soi ,
Tient pure & nette la pensée :
Là ne discernant plus le MOI
Notre ame en est débarrassée.

C'est là que repose dans un profond néant,
 On se laisse à ce qui nous mene :
 Qui s'attache au moment présent,
 N'a plus rien qui le mette en peine.

Ce moment éternel ne sauroit varier ;
 L'avenir nous rends variables :
 Ce moment ne voit point d'hier ;
 C'est ce qui le rend immuable.

Perdu dans son amour, il ne discerne rien :
 Tous les tems sont la même chose
 Pour qui ne connoit qu'un seul bien,
 Qu'un amour, qu'une unique cause.

Tout ce qui n'est point Dieu, ne sauroit l'émouvoir ;
 Toujours content, toujours le même :
 L'avenir fonde notre espoir ;
 Le présent seul fait comme on aime.

Aimons, aimons, aimons, laissons tout à la foi ;
 Et nous vivrons comme les Anges :
 L'amour est leur unique emploi ;
 Il est leur bonheur, leurs louanges.

Contentons-nous d'aimer, sans plus penser à nous ;
 Perdons-nous dans le Tout immense :
 Sans discerner l'amer du doux,
 Entrons dans l'immuable Essence.

Là nous ne serons plus sujets au changement ;
 Car dans ce Tout invariable
 Il n'est que l'éternel moment,
 Et ce moment est immuable.



C X I X.

Abandon de soi & de tout ce qu'on a à Dieu.

AIR : *Quand Iris prend plaisir à boire.*

SEIGNEUR, je ne veux que ta gloire :
 Remporte une illustre victoire
 Sur notre ame, & sur notre cœur.
 Pouvons-nous résister à ta puissance ?
 Notre liberté par malheur
 Suit en tout l'esprit séducteur :
 Prends pitié de notre ignorance.

Puisque ton pouvoir est sans borne,
 Que de bon cœur je m'abandonne :
 Condui-moi dans ta volonté.
 Je ne prends plus d'intérêt pour moi-même :
 Éclairé de ta vérité,
 Je me livre à ta sainteté,
 Soumis à ton vouloir suprême.

Étends en tout lieu ton Empire :
 C'est le seul bien que je désire ;
 Je n'en recherche aucun pour moi.
 Je ne pourrois en trouver en moi-même :
 Toute gloire est due à mon Roi ;
 Il renferme tout bien en soi :
 Je me hais autant que je l'aime.

Plus je désire qu'on l'honore,
 Plus je m'anéantis encore ;
 Mon rien me le fait voir plus grand :
 En son bonheur que mon ame est ravie !
 Je m'élève dans sa grandeur,
 Par l'humble poids de tout mon cœur
 Dans ma mort je trouve sa vie.

J'adore sa grandeur immense :
 Car mon néant, mon indigence
 Me fait respecter son pouvoir.
 Je me complais dans les biens qu'il possède ;
 Lui seul est mon choix, mon vouloir :
 Je n'ai ni ne veux rien avoir ;
 Si j'ai du bien, je le lui cède.
 Ma pauvreté fait ma richesse,
 Et ma douleur mon aïgresse ;
 Je trouve en lui de saints plaisirs
 Que tous les maux ne sauroient interrompre :
 Par lui sont finis mes soupirs ;
 En lui sont passés mes désirs,
 Et rien ne peut plus les corrompre.

C X X.

Abandon entier & absolu.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

L' A M E.

DONNEZ-moi, mon divin Époux,
 Comme à la colombe des ailes,
 Afin que je me cache en vous :
 Ah ! rendez mes amours fidèles ;
 Et que je vous trouve à l'écart
 Comme une colombe sans fard.
 Vous me dites de me cacher
 Dedans les trous de ces murailles :
 Si vous ne m'y venez chercher,
 Je ferai là mes funeraïlles ;
 Car je n'en veux jamais sortir ;
 J'y veux vivre, j'y veux mourir.

Que

Que vous m'invitez doucement,
M'appellant : ma Sœur, mon Épouse !
Je vous fuis sans retardement ;
Et de votre gloire jalouse,
Je m'enfonce dans le rocher
Où nul ne me viendra chercher.

Je pousse des gémissemens,
Lorsque par une longue absence
Vous m'ôtez les contentemens
Que me donne votre présence :
Mais quoiqu'il me faille souffrir,
Je veux toujours vous obéir.

Vous me laissez dans le rocher,
Pour éprouver ma patience :
Je n'ose sortir pour chercher
Ni ma boisson ni ma pitance,
Et je suis prête de périr ;
Venez, venez me secourir.

Ah ! je vous vois presque en courroux :
Quoi donc, cette innocente plainte
Vous offenserait, cher Époux !
Mon ame de douleur atteinte,
Ne sauroit vivre dans ces lieux,
Absente de vos divins yeux.

Pour vous j'ai quitté le séjour
Des lieux fréquentés, des bocages ;
Et pour vous montrer mon amour,
Je vis dans les déserts sauvages :
Je ne regrette point mon fort ;
Venez, ou me donnez la mort.

Je vous le redirois cent fois,
Je ne puis souffrir votre absence ;
Elle me réduit aux abois :
Cependant ma persévérance
Vous doit apprendre, cher Époux,
Que je n'aime & ne veux que vous.

N O T R E S E I G N E U R .

Si tu m'aimois comme tu dois ,
 Contente de me pouvoir plaire ,
 Ton cœur satisfait de mon choix ,
 Sans intérêt laisseroit faire
 Ce que je veux , ce qui me plaît ,
 Et borneroit là son souhait .

Tu dis que tu m'aimes beaucoup ;
 Et je ne crois pas que tu m'aimes :
 C'est trop peu que de quitter tout ,
 Si tu ne te quittes toi-même :
 Ah ! c'est trop peu penser à moi ,
 Que de penser encore à foi .

Demeure dans ton petit coin ;
 Sans penser si je t'abandonne ,
 Sois toute remise à mon soin ;
 C'est comme je veux qu'on se donne :
 Je ne fais point cas des amours
 Qui font sur eux mille retours .

Si je fais entendre ma voix ,
 Que d'une prompte obéissance
 Tu te perches dessus ce bois ,
 Vis toujours dans la dépendance ,
 En te reposant sur ma foi ,
 Sans te mettre en peine de toi .

Si tu viens à manquer de tout ,
 Contente de perdre la vie
 Pousse l'abandon jusqu'au bout ;
 A mes vœux sois asservie :
 Ne regrette pas une mort
 Qui te feroit un heureux fort .

Ta vie est en ma volonté ;
 Ton bonheur git à me complaire :
 Sois le sujet de ma bonté ,
 Ou la victime de ma gloire ;

Tout te doit être indifférent
Si tu m'aimes fidèlement.

L' A M E .

Ah ! je vois bien quel est mon tort ,
Ivre de l'amour de moi-même
Mon amour me paroïssoit fort ;
Et j'ignorois comme on vous aime :
Vous n'entendrez plus , cher Amant ,
Ma plainte & mon gémissément.

Je suis contente de périr
Dans ce désert pauvre & seulette ,
Quelques maux qu'il faille souffrir :
D'une patience muette ,
J'adorerai , mon cher Époux ,
Et votre vouloir & vos coups.

N O T R E S E I G N E U R .

C'est ainsi que je veux le cœur ,
Pour y prendre ma complaisance :
Tout pour moi , tout pour mon honneur ;
Que sans regarder sa souffrance ,
On demeure dans son néant ,
Où tout devient indifférent.



C X X I.

*S'abandonner quoiqu'avec foiblesse au milieu
de ses miseres.*

AIR : Mon cher troupeau.

UN seul retour de complaisance
Mérite les peines d'Enfer :
Car l'amour propre est la science
Que nous tenons de Lucifer.

Il faut vivre sans assurance ;
Ensuite mourir sans appui ,
Dans une entiere défiance
De tout ce qu'on fent aujourd'hui.

On s'abandonne avec audace ,
Espérant le faire toujours :
Dans l'occasion on est de glace ,
Oubliant sa foi, ses amours.

Prends pitié de notre foiblesse ;
Je me sacrifie à présent :
Car sitôt que la mort nous presse
On perd courage en ce moment.

Celui qui fonde son courage
Lorsque la mort est loin de lui ,
N'a que la crainte pour partage :
Alors rien ne lui sert d'appui.

Daigne soutenir ma misere ,
Amour ; je serai toujours bien :
C'est en toi que mon ame espere ;
Du reste elle n'attend plus rien.

Ah ! soutiens ma foi chancelante ,
Mon abandon est aux abois ;
Et fais que contre mon attente
J'entende encor ta douce voix.

Rends , rends le doux calme à mon ame
Dans cette extrême affliction :
Divin Amour , que je reclame ,
Je ne vois rien que fiction.

Je trouve mon ame alarmée ,
Et mon esprit tout abattu :
Je te remets ma destinée ;
Mais c'est sans force & sans vertu.

Celui qui vit dans l'abondance ,
Dans l'abondance meurt aussi :
Celui qui vit sans assurance ,
Meurt sans soutien & sans appui.

O foi , qui me fus si fidelle ,
Tu m'abandonnes à présent !
Je sens qu'une perte éternelle
Si proche , est un rude tourment.

Malgré mon cœur je m'abandonne ;
Et d'un esprit plein de terreur ,
A toi de nouveau je me donne ,
Et m'en remets à mon Sauveur.

Plus de cœur & moins de foiblesse
M'auroit rendu présomptueux :
Il faut connoître sa bassesse ,
Se sentir tremblant & douteux.

Qui s'abandonne en assurance ,
Pur Amour , ne te donne rien :
La misere est une science
Qui nous fait perdre tout soutien.

Se sentir trembler , & tout craindre ,
Le craindre même avec raison
Lorsque l'on ne fauroit rien feindre ,
Est une terrible leçon.

Leçon qu'on a peine à comprendre ,
Qui doit coûter infiniment

Quand l'Amour nous la fait apprendre ,
Et soutenir à nos dépens.

Cher Amour , si tu m'abandonnes
A l'instant que je dois mourir ,
Et que la justice m'étonne ;
C'en est fait , je m'en vais périr.

Ah ! Justice , que je réclame ,
Mon cœur est nud devant tes yeux ;
(a) Tu peux seul juger de ma flamme :
L'amour pur me peut rendre heureux.

Jésus m'apprend ce qu'on doit faire
Dans ces momens trop incertains :
Après l'abandon de son Pere ,
Il remet son ame en ses mains.

C X X I I.

*Nature & effets d'un abandon véritable
& entier à Dieu.*

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

JE te livre , Seigneur , & mon corps & mon ame ,
Mon esprit & mon cœur , mes sens , ma liberté :
Fais que jamais je ne reclame
Ce pur don de ma volonté.

Dispose donc de moi ; fais ce que tu veux faire
De ce pauvre néant dans ton éternité :
Je veux te servir sans salaire :
Condui-moi dans l'obscurité.

Que je marche la nuit , sans sentier & sans route ,
Par des chemins rompus ; sans plus penser à moi ,
Je veux bien ne voir jamais goutte :
Que l'aveugle amour soit ma loi.

Je quitte de bon cœur mon ancienne demeure ;
Détrui , renverse , abats , daigne y mettre le feu ;
(a) Ou Toi seule es Juge.

Je n'y veux pas rester une heure ,
Mais te suivre en tout tems & lieu.

Qu'il ne soit plus parlé d'intérêt, pour moi-même ;
Je suis à toi , Seigneur , sans nul déguisement :
Oferoit-on dire qu'on t'aime ,
En usant de ménagement ?

Je suis si fort à toi , je veux que tu disposes ,
Comme de ton vrai bien , du don que tu m'as fait :
Ce vouloir est l'unique chose
Qui me rend & libre & parfait.

C'est cette liberté , ce vouloir que je donne
A ton divin pouvoir par un excès d'amour :
C'est à lui que je m'abandonne ,
Et m'abandonne sans retour.

Empêche-moi , Seigneur , de me jamais reprendre :
Fais-moi , fais-moi sans fin endurer mille maux ,
Reduis plutôt mon cœur en cendre
Que de me souffrir ce défaut.

Si je retourne à moi , bouche les avenues
Que je ne puisse plus resortir de ton sein :
Lorsque notre ame est toute nue
Elle entre dans l'Être divin.

Il n'est point de milieu ; il faut que l'ame pure
En sortant de chez soi trouve le sein de Dieu :
Mais qu'il est dur à la nature
D'abandonner son propre lieu !

Elle gémit , se plaint , & voudroit s'en défendre :
Mais Dieu dont la bonté surpasse nos amours ,
A ses cris ne se veut pas rendre ;
Son amour la poursuit toujours.

On se croit malheureux en se perdant soi-même :
C'est la perte de tout qui cause tous nos biens ;
Car lorsque la perte est extrême ,
Elle brise tous nos liens.

On trouve en se perdant ce Dieu puissant, immense,
 Qui fait participer à son immensité :
 Le cœur trouve une libre aïssance,
 Qui vient de sa simplicité.

C X X I I I.

*Se perdre de vue en demeurant passif à
 l'opération de Dieu.*

AIR : Je ne veux de Tirsis.

PERCÉ depuis longtems des traits de votre amour,
 Je ne sens pourtant pas ma flamme :
 Hélas ! quand viendra-t-il ce jour,
 Que je ne verrai plus mon ame ?
 Je la vois quelquefois : & c'est un grand tourment,
 Cachez-la si bien, mon Principe,
 Dans l'abîme de son néant,
 Qu'à rien elle ne participe.
 Cachez-la de mes yeux, & de ceux des humains ;
 Qu'elle reste si bien perdue,
 Sans fortir jamais de vos mains ;
 Qu'elle soit toujours inconnue.
 Je ne me faurois voir sans devenir impur ;
 Toujours quelque propre recherche :
 Que ce regard me feroit dur !
 Ah ! que votre bonté l'empêche !
 Comme le basilic tue avec ses regards ;
 Ainsi notre regard nous tue ;
 Amour, perce-moi de tes dards ;
 Et que je me perde de vue.
 Abîmé dans ton sein, je ne verrai que toi ;
 Que tout le reste disparoisse !
 L'amour pur a fait cette loi :
 Pour aimer il faut que tout cesse.

Mais nous voulons agir ; & par notre action
 Nous empêchons souvent la sienne :
 C'est une étrange illusion ;
 Et la source de notre peine.

Recevons l'opérer de Dieu passivement,
 N'ayant jamais la hardiesse
 De mêler le nôtre rampant
 A ce qu'opère la Sagesse.

Demeurons-donc passifs à tout ce que Dieu fait ;
 Ah ! laissons-le agir en notre ame :
 Tout ce qu'il fait seul est parfait ;
 Lui seul épure notre flamme.

Dans mon obscurité, dit-on, je ne puis voir
 Ce que Dieu dans mon ame opère :
 C'est ce qu'il ne faut pas savoir ;
 La patience est nécessaire.

Aimons, aimons, croyons, demeurons par amour
 Dans un respectueux silence !
 Et Dieu nous fera voir un jour
 Le fruit de notre patience.

C X X I V .

Le retour sur soi , très-nuisible.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

L' A M E .

Vous êtes seul bon, juste & saint ;
 Je ne suis qu'une misérable :
 O vous, mon principe & ma fin,
 Vous voyez le mal qui m'accable ;
 Que malgré tous mes déplaisirs
 Vers vous tendent tous mes soupirs.

N O T R E S E I G N E U R .

Je t'ai livrée à la douleur,
 Qui penfes encore à toi-même ;
 Croyant éviter un malheur,
 Tu tombes dans un plus extrême :
 As-tu changé de sentiment ?
 Que devient ton délaissement ?

Tu crois te garder par tes soins ;
 Et ces mêmes soins font frivoles :
 Tes défauts feront les témoins ,
 Que t'éloignant de mon école,
 Tu n'es plus qu'un homme pécheur,
 Que je rejette en ma fureur.

L' A M E .

Je connois trop à mes dépens,
 Souverain Auteur de mon être,
 Que si mon cœur n'est dépendant
 Des vouloirs de mon Divin Maître,
 Et si je retourne sur moi ;
 Je me rends indigne de toi.

Après tant & tant de bienfaits,
 Veux-tu me livrer à moi-même ?
 Et que remplie de forfaits,
 Je ne fache plus si je t'aime ;
 Que me livrant à mon erreur,
 Je ne me vois qu'avec horreur ?

J'y consens, ô Souverain Bien :
 Mais garde-moi de te déplaire ;
 Que dans l'abime de mon rien
 Je reste sans voir si j'espère
 De pouvoir être quelque jour
 La victime de ton amour.

N O T R E S E I G N E U R .

Hh ! pourquoi, trop indigne cœur,
 En te livrant à ma justice,

As-tu d'un regard fuborneur
 Tâché d'éviter ton fupplice ?
 Que tu paieras cherement
 Ce regard plein d'aveuglement !

Je te gardois avec bonté,
 Quand te livrant à ma conduite ,
 Tu n'aimois que ma volonté ;
 Mais d'une amour fi gratuite ,
 Que fans voir tes biens ni tes maux ,
 Tu te plaifois dans les travaux. ●

Qui produit donc ce changement ?
 Efprit lâche autant qu'infidèle ,
 Retourne à moi, mais promptement ;
 Que tu ne deviennes rebelle ;
 Et que dans ma juſte fureur
 Je ne t'abandonne à l'erreur.

L' A M E .

Pardon, mon adorable Époux !
 Pardonne à ce cœur infidèle ;
 Il vient ſe livrer à tes coups ,
 Comme à ta juſtice éternelle :
 Fais de moi ce que tu voudras ,
 Seigneur ; & ne te fâche pas.

Que je rentre, ô Bien Souverain,
 Dans ce vaſte oubli de moi-même !
 Où dépendante de ta main ,
 Je fuivois d'un amour extrême
 Le branle de tous tes vouloirs ;
 T'ayant remis tous mes pouvoirs.

Non, non ; je ne veux plus penſer
 A ce MOI que fans fin j'abhorre ;
 Je ne veux plus m'intéreſſer ,
 Grand Dieu, que pour ce qui t'honore :
 Je fuivrai le rapide cours
 De tes vouloirs, de mes amours.

Mais, Seigneur, je compte sur toi ;
 Je n'ignore pas ma foiblesse :
 Ah ! daigne soutenir ma foi
 Avec tant de délicatesse
 Que tu punisses à l'instant
 Sur moi le moindre égarement.

O que ta verge & ton bâton,
 En me punissant me console !
 Qu'un châtement si juste & bon
 Seconde en mon cœur ta parole !
 Reçois-moi comme un pauvre enfant
 Qui vient subir le châtement.

Frappe-donc, ne m'épargne pas ;
 Je trouverai chez toi mes forces :
 Hors toi je bronche à chaque pas ;
 Je ferai des chûtes atroces,
 Si d'une securette pitié
 Je ne rentre en ton amitié.

Perdue en toi depuis longtems,
 Comme un poisson je suis jettée
 Du sein de ce vaste Océan :
 Lorsque la mer est agitée,
 Elle rejette sur ses bords
 Le poisson malgré ses efforts.

Lorsqu'il est réduit aux abois,
 Par une vague secourable
 Qui le rentraine par son poids
 Retrouvant son lieu favorable,
 Il perd peu-à-peu sa langueur,
 Et nage avec plus de vigueur.

Il, en feroit ainsi de moi ;
 Si retournant dans ton Essence
 Je me trouvois encore en toi,
 Quoique dans l'état de souffrance :
 Je bénirois mon heureux sort,
 Plus charmant pour moi qu'aucun port.

C X X V .

Vivre de foi & d'amour.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

SOURCE de lumière & d'amour,
Pénètre le fond de mon ame :
Fais-y pour jamais ton séjour ;
Et ne permets pas que ma flamme
S'éteigne pour un seul instant :
Tu le peux , Seigneur tout-puissant.

Adorable Objet de ma foi,
Délices de l'ame paisible,
Toi que j'ai choisi pour mon Roi ,
Lumière pure inaccessible,
Qui te découvrais aux enfans ,
Te dérobes aux yeux des grands.

Ténébreuse tranquillité,
Où l'ame se trouve plongée !
Doux abîme de vérité
Dans lequel elle est submergée !
Elle a dans ce vaste élément
Sans plaisir son contentement.

Elle ne voit , & ne sent rien ;
Mais dans une docte ignorance
Elle fait qu'elle a tout son bien
Dans cette vastitude immense :
Elle y fait peu d'attention ;
L'esprit est sans réflexion.

Le pur amour est le soutien
De cette ame simple & sincère ;
Le pur amour est tout son bien ,
Et son unique nécessaire :
Enfin elle fait son séjour
Dans le pur & sublime amour.

Cet amour fait tout son bonheur ;
 L'amour lui sert de nourriture :
 Il est les délices du cœur
 Dégagé de la créature ;
 Il est sa force , & son appui ;
 Il ne respire que par lui.

L'ame vit sans penser à foi
 Inconnue à toute la terre ,
 Suivant cette amoureuse loi :
 Beaucoup de gens lui font la guerre ;
 Déhors on ne voit cependant
 Que la foiblesse d'un enfant.

Cache toujours, Divin Époux,
 Dedans le secret de ta face
 Le cœur humble , innocent & doux ;
 Car il est l'œuvre de ta grace ,
 Quoique foible & très-ignorant :
 C'est le cœur d'un petit enfant.

C X X V I.

Vie cachée de foi.

AIR : *Mon cher troupeau.*

DIVIN possesseur de mon ame ,
 Unique auteur de tout mon bien ,
 Daigne cacher si bien ma flamme
 Que mes sens n'en découvrent rien.

L'esprit veut tout voir & connoître
 Ce qui se passe dans le cœur :
 Ne le laisse jamais paroître ,
 Doux principe , divin moteur.

Ah ! cache aux yeux de tout le monde
 Ce qu'amour opère au-dedans !
 C'est une grace sans seconde
 Qui se fait goûter aux enfans.

Le néant & la petiteſſe
 Eſt ce qui t'attire chez nous :
 Qu'amour a de délicateſſe !
 Il eſt pur autant que jaloux.

Divin centre des ames pures,
 Qui les poſſédes ſans milieu,
 Tu bannis toutes créatures ;
 Il ne reſte plus que mon Dieu.

Le néant eſt un vaſte immense,
 Tout rempli de l'imménſité :
 C'eſt là qu'on ne veut ni ne penſe :
 Tout eſt rempli d'obſcurité.

O nuit ! nuit bien plus lumineuſe
 Que toute lumière & clarté !
 Tu perds en toi l'ame amoureuſe,
 La couvrant de ta vérité.

Tu ſûs la tirer d'elle-même
 Avec un merveilleux effort,
 En l'enseignant que l'on ne t'aime
 Qu'autant qu'on ſe livre à la mort.

O route aux humains inconnue,
 Que tu nous procures de bien !
 Tu dérobes à toute vue :
 Et c'eſt là le bonheur du RIEN.

C X X V I I .

Nuit effroyable de l'eſprit.

AIR : *Hélas ! Brunette.*

JE ſuis dans une région
 Tout à fait inconnue ;
 Le brouillard emplit ma maiſon,
 Rien ne perce la nue :
 Le jour ne ſ'y montre jamais,
 Je ne vois point ce que je fais.

Dans cette étrange obscurité
Que mon ame est contente !

J'y pénètre la vérité

Par de-là mon attente.

La vérité c'est mon néant,
Et que Dieu seul est juste & grand.

Je ne vois que sa fainteté ;

Sa grandeur m'environne :

Content dedans ma pauvreté

Que sa justice est bonne

De me dérober à mes yeux,

Et du regard des curieux !

Car l'abime de mon néant

Est un espace immense ;

Je ne vois de beau ni de grand

Que la Toute-puissance :

Lorsqu'elle m'enlève mon bien,

Elle ne me dérobe rien.

Tout est à Dieu, rien n'est à moi ;

Et si j'ai quelque chose,

Je l'ai dérobé de mon Roi :

Mon larcin est la cause

De ce qu'il veut reprendre un bien

Qui véritablement est sien.

Venez exercer sur mon cœur

Un jugement propice :

Car je suis un usurpateur

Auquel on doit justice ;

Otant ce qui vous appartient,

Il ne me reste que le rien.

Rendez justice à mon esprit :

Prenant votre lumière

Vous le rendrez tout interdit ;

L'ignorance première

Sera son unique ornement :

Réduisez-le dans son néant.

Je

Je dérobois votre vertu ;
 Qu'elle entre en son principe :
 Je resterai tout pauvre & nud
 Que l'orgueil se dissipe ,
 En regardant ma nudité
 Dans la suprême vérité.

Je vais me cacher dans un coin
 Avecque ma misere ;
 Je ne veux plus prendre aucun soin
 De ce vase de terre :
 Je le croyois plein de beauté ;
 Et je n'y vois que saleté.

Qu'on vous est obligé , Seigneur,
 Lorsque dès cette vie
 Vous jugez cet usurpateur
 Pour vos faveurs ravies ,
 Sans différer son châtement
 Jusques au dernier jugement !

C X X V I I I.

*L'amour aime la solitude.**Air nouveau.*

AFFREUX rochers , & vous demeures sombres,
 O vous bois toujours verts , qui menacez les cieux ,
 Que je me plais deffous vos ombres ,
 Que ce lieu pour mon cœur paroît délicieux !

Prés émaillés , admirables bocages ,
 A l'envi chaque jour où l'on voit mille oiseaux
 Nous enchanter de leurs ramages ,
 Je redis : Lieux charmans , que vous me semblez beaux !

Mon cœur goûte bien un autre délice ;
 Vous le favorisez , ô fortuné séjour :

Le monde est un lieu de supplice ,
Qui m'interrompt souvent dedans mon chaste amour.

Que ce grand Dieu que j'adore & que j'aime ,
Se fait bien mieux sentir dans ces lieux écartés !

Et toujours jaloux de lui-même ,
C'est là qu'il verse aux cœurs ses aimables clartés.

Charmans zéphirs , retenez votre haleine ;
Gardez-vous de troubler mon aimable repos :

Dieu vient pour adoucir ma peine ,
Soyez , foyez discrets , ô fidèles échos.

Amour divin , acheve ton ouvrage ;
Je mourrai de langueur si je ne meurs d'amour :

Que je bénis mon esclavage !
Que je ferois heureux de vivre en ce séjour !

C'est là , c'est là qu'en tout tems je repose ,
C'est là que tu reçois les soupirs de mon cœur ,

C'est là , ma Souveraine Cause ,
Qu'en secret je ressens ta mutuelle ardeur.

Divin Objet , doux centre de mon ame ,
Que ne puis-je à l'instant m'abîmer en ton sein !

Quand est-ce que ta douce flamme
Me consumant en toi , finira mon destin ?

C X X I X.

L'amour veillant à Dieu pendant la nuit.

AIR : *Les oiseaux réjouis dès que le jour s'avance.*

MON esprit affligé dès que le jour s'avance ,
Voit qu'il perd de la nuit le tranquille repos :

Son amoureux silence
L'éveille lorsque tous sont pris des doux pavos.

La douceur de la nuit est pour moi fans pareille ;
Moins je dors , plus je sens le plaisir de la paix :

Ha ! celui qui sommeille,
Aimant trop le repos, ne le trouve jamais.

Sommeil faint & sacré, ignoré chez les hommes,
Tu réveilles le cœur par tes charmes puissans,

Différent de ces sommes

Où le cœur engourdi se laisse au gré des sens.

C'est l'amour qui m'endort, c'est lui qui me réveille ;
Lui seul fait dans mon cœur ces divers mouvemens :

Si je dors, si je veille,

Il règle mon esprit & tous mes sentimens.

Vous ne me troublez plus, inévitables songes :
Il ne me reste rien ; l'amour seul & la foi

Dissipent vos mensonges :

Osez-vous me montrer d'autre objet que mon Roi ?

C X X X.

L'amour sincere aime le châtement.

AIR : *On ne vit plus ; ou, Léandre.*

O Dieu ! que j'aime uniquement,
Souverain auteur de mon être,
Je viens subir le châtement :
Si j'ose devant toi paroître,
C'est pour me livrer à tes coups
Et me soumettre à ton courroux.

Je m'abandonne à ton vouloir,
O justice, que je révère ;
Exerce sur moi ton pouvoir,
Malgré mon extrême misère :
Je ne contredirai jamais
A l'équité de tes décrets.

Amour si charmant & si doux,
Je veux vivre sous ton empire :
Mais bien loin d'éviter tes coups,

Si tu redoubles mon martyre
 Tu me trouveras chaque jour
 Plus dépendant de ton amour.

Peut-on t'aimer si tendrement,
 Et pouvoir encor te déplaire ?
 Ah ! que c'est un rude tourment,
 Et que ma douleur est amère !
 Lorsque tu voudras me punir,
 C'est lorsque je veux te bénir.

Loin de me plaindre de mon sort,
 Toujours ta justice équitable
 Jusques à l'instant de ma mort
 Me paroîtra charmante, aimable :
 Je veux chanter ton équité
 Dans le tems, dans l'éternité.

Se plaigne qui voudra de toi,
 Je soutiens qu'il ne t'aime guère,
 Adorable Objet de ma foi :
 S'il est à tes vœux contraire,
 Qu'il accuse son mauvais cœur ;
 Et non l'excès de ta rigueur.

Je veux bénir ton sacré Nom
 A présent que je le puis faire ;
 Et te confessant juste & bon,
 J'accepterai comme salaire
 Le tourment le plus rigoureux,
 Content de te voir bienheureux.

Si tu regardes mon amour,
 Si tu pardones mon offense,
 Si tu veux recevoir un jour
 L'hommage de ma dépendance,
 Et daignes accepter mon cœur ;
 Que ne te dois-je point, Seigneur !

Entrant dans un ravissement,
 Qui me paroît inexprimable,
 Je te ferai, Dieu très-clément,
 Un serment très-inviolable,

De recevoir également
Le bonheur & le châtement.

Me livrant à ton seul honneur
Par l'entier oubli de moi-même,
Je verrai comme une faveur,
Si malgré mon amour extrême
Tu te glorifie en ma mort
Et dans la rigueur de mon sort.

Ha! souffre qu'avant mon trépas
D'un sacrifice volontaire
Je me dévoue à tes appas;
Non pas ainsi qu'un mercenaire
Afin d'être récompensé:
Ta seule gloire m'est assez.

C X X X I.

Aimer Dieu sans craindre les croix.

AIR: *Que ces prés, ces ruisseaux.*

JE cherche dans ces bois le Seigneur que j'adore :
Quoiqu'il soit en tous lieux il se cache pour moi.
Voudroit-il m'affliger? Veut-il fonder ma foi?
Il semble s'éloigner de mon cœur qui l'implore.
Hélas, tous les plaisirs que l'on goûte en ce lieu,
Bien loin de soulager mon feu,
Ne font que l'augmenter encore!

Quoi! N'es-tu pas touché de mes cris, de ma plainte,
Grand Dieu, qui m'as réduit dans l'état où je suis?
Tu te plais chaque jour d'augmenter mes ennuis:
Ignorest-tu l'amour dont mon ame est atteinte!
Que pour toi les tourmens à mon cœur seroient doux,
Si tu n'y joignois ton courroux!
Que ne puis-je t'aimer sans crainte!

„ Craindrois-tu si ton cœur toujours chaste & fidèle
Ne m'aimoit que pour moi, sans se voir un moment?

Je t'aime & ne crains point , Seigneur , le châtement ;
 Je ne veux , tu le fais , que ta gloire éternelle :
 Je t'ai dit mille fois que respectant tes coups
 Je ne puis porter ton courroux ;
 La mort me feroit moins cruelle.

C X X X I I.

*Absence rigoureuse de l'amour.*AIR : *Les folies d'Espagne.*

JE pourrais vivre , Amour , sans subsistance ,
 Et sans appui , n'ayant rien que d'amer ;
 Je puis vivre sans soutien , sans défense :
 Mais je ne saurois vivre sans aimer.

Amour divin , qui me fus favorable ,
 Tu fuis & me laisses dans la langueur :
 Plus tu fuis , plus tu te fais voir aimable ;
 Emporte avec toi mon ame & mon cœur.

Je vis sans cœur , sans esprit & sans ame ;
 Tous moyens de vivre me sont ôtés :
 J'aime sans goût , sans sentiment , sans flamme ;
 Je ne sens plus même tes cruautés.

Un mal trop grand rend stupide , insensible ,
 Un mal médiocre se fait sentir :
 A tous tes traits mon cœur inaccessible ,
 N'a plus de plaisir ni de repentir.

Qu'est devenu ce cœur tendre & fidèle ,
 Tu le métamorphoses en rocher :
 Si c'est vertu , ô vertu trop cruelle ,
 Laisse-moi le seul objet qui m'est cher.

Divin objet , qui faisois mes délices ,
 L'Amour jaloux , hélas ! t'a donc ravi !
 Il a changé mes plaisirs en supplices ,
 Quoique je l'aie aveuglément suivi.

Il en use toujours de cette sorte,
 Cruel & sourd aux pleurs de son amant :
 Aux cœurs foibles la douceur la plus forte ;
 C'est dont il les attire incessamment.

C X X X I I I.

Aimer les rigueurs de l'amour.

AIR : *La jeune Iris ; ou , Les folies d'Espagne.*

DIVIN Époux que j'aime & je révère,
 Mon cœur n'a plus ni penchant ni désirs :
 Si quelquefois tu lui parois sévère,
 Son châtement redouble ses plaisirs.

Qui peut t'aimer, cher Époux, & se plaindre
 De ses douleurs & de ta cruauté ?
 Le cœur aimant pourroit-il bien te craindre ?
 S'il craint ; il n'aime pas en vérité.

Divin Époux, ta rigueur a des charmes,
 Que le cœur délicat discerne bien :
 Ah ! quel plaisir de répandre des larmes,
 Lorsque ton cœur les attire du mien.

Doux artisan du beau feu qui m'anime,
 Réhausse encore son activité,
 Qu'il consume promptement ta victime,
 Victime d'amour & de vérité.

Plus ton feu redouble sa véhémence,
 Et plus mon cœur a de contentement :
 Fondant il s'écoule dans ton essence ;
 Et c'est le centre où tendent tes amans.

C X X X I V.

L'amour pur s'affermit par les rigueurs.

AIR : *La jeune Iris.*

B IEN que mon Dieu me soit toujours sévère,
 Mon cœur l'aime d'un amour plus constant :
 Le pur amour porte ce caractère,
 Plus on l'opprime & plus il est content.

Plus le chêne est battu par les tempêtes,
 Plus il s'affermit & résiste au vent :
 Plus Dieu lance ses foudres sur nos têtes,
 Plus on doit s'affermir dans son néant.

Qui ne mérite rien, ne doit prétendre
 Qu'à se voir méprisé sans aucun don :
 Il est content qu'on daigne le reprendre ;
 A tous les coups il ne dit jamais, non.

Ravi d'être aux mains de la Providence,
 Comme un ballon qu'on élève bien haut
 Pour le briser avecque violence :
 C'est dans ce jeu que j'ai ce qu'il me faut.

Non, non l'amour ne fut jamais sévère ;
 Sa cruauté m'est un charme puissant.
 Lorsqu'il me châtie ainsi qu'un bon père,
 Mon cœur en est bien plus reconnoissant.

Fais sentir tes douceurs au mercenaire ;
 Sans tes faveurs il ne t'aimerait pas :
 Ah ! sois toujours à tes enfans sévère ;
 Sous ta rigueur tu caches mille appas.

Lorsque le cœur fait t'aimer pour toi-même,
 Il est où tu le désirois d'abord :
 Pour être ainsi que sa peine est extrême !
 Il n'y parvient que par un long effort.

Son intérêt, qui l'agite sans cesse,
Fait qu'il se veut toujours voir, & sentir :
L'amour rempli d'une noble hardiesse,
Ne veut rien voir, mais il fait bien pâtir.

S'abandonnant sans souci de foi-même,
Il est sans crainte un ballon agité :
Le bras puissant qui le pousse à l'extrême,
En l'agitant produit sa fermeté.

Jusques à quand sera-t-on infidèle ?
Délaissions-nous au vouloir du Seigneur :
Mais le cœur lâche incessamment chancelle,
Et se laisse surmonter par la peur.

Donne, Seigneur, un généreux courage,
Non pour roidir ; mais pour plier à tout :
La souplesse est des Enfans le partage :
Ah ! fais ton jeu de nous pousser à bout.

C X X X V.

L'amour consumant.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer !*

JE ne puis rien faire aujourd'hui,
Ah ! l'amour me perd tout en lui ;
Je sens qu'il m'a presque détruit :
Mon bonheur est extrême.
Ah ! l'amour me perd tout en lui,
M'arrachant à moi-même !

Je ne puis vivre que pour Dieu,
Ah ! je sens augmenter mon feu ;
Je ne connois ni tems ni lieu :
Par-tout je suis de même.
Ah ! je sens augmenter mon feu
Presque jusqu'à l'extrême.

Ce feu n'a que de la fraîcheur :
 Ah ! s'il consume tout mon cœur ,
 C'est sans lui donner de l'ardeur ,
 Toujours simple & paisible.
 Ah ! s'il consume tout mon cœur ,
 Son feu m'est insensible.

Il surpasse tout sentiment :
 Ah ! cet amour est consumant ,
 Il est même anéantissant ;
 Il réduit l'ame en cendre.
 Ah ! que l'amour est consumant
 Pour qui s'en laisse prendre !

Il ne peut voir que son Objet ;
 Ah ! que tout lui paroît abjet !
 Il mine & détruit son sujet ,
 L'immolant à Dieu même.
 Ah ! que tout lui paroît abjet
 Hors de l'Être Suprême !

Il ne peut plus penser à soi ;
 Ah ! qu'il a d'horreur pour le MOI !
 Il immole tout à son Roi ,
 Ainsi qu'au Premier Être.
 Ah ! qu'il a d'horreur pour le MOI ,
 Et d'amour pour son Maître !

Sans cesse il se livre au néant :
 Ah ! que tout est indifférent
 Pour un fidèle & tendre amant ,
 Qui ne veut que Dieu même !
 Ah ! que tout est indifférent
 Lorsque vraiment on aime !

Qui ne se livre pas au fort ,
 Au néant , aux croix , à la mort ;
 Ou qui cherche quelqu'autre port
 Pour s'affurer soi-même :
 Ah ! qui ne se livre à la mort ,
 Ignore comme on aime.

C X X X V I.

Puissance & victoire de l'amour divin.

AIR : *Ces prés , ces bois : ou , La jeune Iris :*
ou , Les folies d'Espagne.

O pur amour ! qui faites mes délices !
 O pur amour ! qui faites tout mon bien !
 O pur amour ! source de sacrifices !
 O pur amour ! qui mets l'ame en son rien !

Je veux chanter & ta force & tes charmes ,
 Te faire voir & cruel & vainqueur :
 Source de paix , tu fais couler des larmes ,
 Seul plaisir & seul tourment de mon cœur.

Je veux chanter ta justice inéfabable ,
 Je veux chanter l'excès de ta rigueur ,
 Te faire voir cruel , impitoyable ,
 Et cependant tout rempli de douceur.

Tu fais mourir sitôt qu'on te possède ,
 Tu détruis & consumes ton sujet :
 Tu fais des maux , tu donnes le remède ,
 Immolant tout à ton divin Objet.

Que ta puissance , Amour , a d'étendue !
 Tu ne bornes point ton activité ,
 Tu revêtis , dépouilles & dénués ,
 Tu divises par ta vivacité.

Tu réunis cette ame divisée ,
 Et la divises encor de nouveau ;
 Tu te caches quand ta main l'a blessée
 Et tu fais de son sépulcre un berceau.

Amour , amour , ta puissance est sans bornes ,
 Impitoyable à qui se livre à toi :
 Pour m'attirer , tu m'embellis , tu m'ornes ;
 Quand tu me tiens tu te moques de moi.

Ce feu n'a que de la fraîcheur :
 Ah ! s'il consume tout mon cœur ,
 C'est sans lui donner de l'ardeur ,
 Toujours simple & paisible.
 Ah ! s'il consume tout mon cœur ,
 Son feu m'est insensible.

Il surpasse tout sentiment :
 Ah ! cet amour est consumant ,
 Il est même anéantissant ;
 Il réduit l'ame en cendre.
 Ah ! que l'amour est consumant
 Pour qui s'en laisse prendre !

Il ne peut voir que son Objet ;
 Ah ! que tout lui paroît abjet !
 Il mine & détruit son sujet ,
 L'immolant à Dieu même.
 Ah ! que tout lui paroît abjet
 Hors de l'Être Suprême !

Il ne peut plus penser à foi ;
 Ah ! qu'il a d'horreur pour le MOI !
 Il immole tout à son Roi ,
 Ainsi qu'au Premier Être.
 Ah ! qu'il a d'horreur pour le MOI ,
 Et d'amour pour son Maître !

Sans cesse il se livre au néant :
 Ah ! que tout est indifférent
 Pour un fidèle & tendre amant ,
 Qui ne veut que Dieu même !
 Ah ! que tout est indifférent
 Lorsque vraiment on aime !

Qui ne se livre pas au fort ,
 Au néant , aux croix , à la mort ;
 Ou qui cherche quelqu'autre port
 Pour s'affurer soi-même :
 Ah ! qui ne se livre à la mort ,
 Ignore comme on aime.

C X X X V I.

Puissance & victoire de l'amour divin.

AIR : *Ces prés , ces bois : ou , La jeune Iris :
ou , Les folies d'Espagne.*

O pur amour ! qui faites mes délices !
O pur amour ! qui faites tout mon bien !
O pur amour ! source de sacrifices !
O pur amour ! qui mets l'ame en son rien !

Je veux chanter & ta force & tes charmes ,
Te faire voir & cruel & vainqueur :
Source de paix , tu fais couler des larmes ,
Seul plaisir & seul tourment de mon cœur.

Je veux chanter ta justice inéfabable ,
Je veux chanter l'excès de ta rigueur ,
Te faire voir cruel , impitoyable ,
Et cependant tout rempli de douceur.

Tu fais mourir fitôt qu'on te possède ,
Tu détruis & consumes ton sujet :
Tu fais des maux , tu donnes le remède ,
Immolant tout à ton divin Objet.

Que ta puissance , Amour , a d'étendue !
Tu ne bornes point ton activité ,
Tu revêtis , dépouilles & dénues ,
Tu divises par ta vivacité.

Tu réunis cette ame divisée ,
Et la divises encor de nouveau ;
Tu te caches quand ta main l'a blessée
Et tu fais de son sépulcre un berceau.

Amour , amour , ta puissance est sans bornes ,
Impitoyable à qui se livre à toi :
Pour m'attirer , tu m'embellis , tu m'ornes ;
Quand tu me tiens tu te moques de moi.

- Tu ne saurois souffrir aucunes vies ;
 Ce n'est que renoncement , & que mort :
 C'est ce dont tes careffes font suivies :
 Et tu nous perds pour nous conduire au port.

Je m'embarque , & tu fais lever l'orage ,
 Tu démates promptement le vaisseau ,
 Tu romps jusques au plus petit cordage ;
 Et du navire tu fais un tombeau.

Perdu , noyé , caché deffous les ondes ,
 Sans respirer , sans aucun mouvement ,
 Tu me fais voir des cavernes profondes ,
 Des lieux affreux ; & c'est mon monument.

Mort , enterré , tu me rendis la vie ;
 Je la trouvai là sans aucun effort :
 Ces mêmes flots qui me l'avoient ravie ,
 Me remirent doucement sur le bord.

Je veux chanter tes bontés & tes graces ,
 Après avoir chanté tous mes tourmens ,
 Mes déplaisirs , mes ennuis , mes disgraces :
 Divin Amour , donne force à mes chants.

Tu dédommages bien par tes careffes ;
 Amour , de ce que tu nous fais souffrir ;
 Tu prens plaisir de combler de richesses
 Celui que tu fus si bien appauvrir.

Je consacre mes vers à tes louanges ,
 Ce n'est pas tout , doux Maître de mon cœur :
 Je veux m'unir à tes Saints , à tes Anges ,
 Comme eux me consacrer à ton honneur.



C X X X V I I.

Abîme de l'Amour.

AIR : *La jeune Iris ; ou , Les folies d'Espagne.*

DEPUIS longtems j'ai perdu connoissance ;
 Dans un gouffre je me vis abîmer :
 Je ne puis plus supporter la science :
 Heureux mon cœur , si tu fais bien aimer.

Perdu , plongé dans des eaux ténébreuses ,
 Je ne vois rien , & je ne veux rien voir :
 Mes ténèbres font des nuits amoureuses ;
 Je ne connois mon bien ni mon espoir.

Dans ce profond d'amour inexplicable ,
 Ou m'élève bien au-dessus de moi :
 C'est un nuage obscur , invariable ,
 Où l'ame ne voit qu'une sombre foi.

C'est un brouillard plus clair que la lumière ;
 Je ne puis exprimer sa sombre nuit :
 On ne dessille jamais la paupière ;
 Dedans ce lieu l'on n'entend aucun bruit.

Ces ténèbres où règne le silence ,
 Font le bonheur de ce cœur amoureux :
 Tout consiste dedans la patience ,
 Qu'exerce ici cet amant généreux.



C X X X V I I I.

*Océan du divin Amour.*AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

O Rayon ténébreux d'une immense clarté;
 O nuit ! ô torrent de lumière ,
 Pur amour , simple Vérité ,
 Source de bien , Cause Première !

Doux centre du repos , céleste volupté ,
 Sacré monument de la gloire !
 Doux nœud d'une pure unité ,
 Absorbement de la mémoire !

Auguste Majesté , chaste & sublime amour ,
 Charité pure essentielle !
 Nuit plus brillante que le jour ,
 Ta clarté devient éternelle.

Mais que dis-je clarté ; tout me paroît obscur ;
 C'est un abîme impénétrable :
 Cependant mon cœur est très-sûr
 Que sa lumière est véritable.

Dans ce vaste Océan , dans cette mer d'amour
 On ne voit rien que l'amour même :
 Ce que je viens d'appeller jour ,
 Paroît ténèbres quand on aime.

L'amour si pur en soi ne nous laisse rien voir ;
 Il absorbe dans sa lumière :
 On ne peut connoître ou savoir
 Ce qu'on découvre en ce mystère.

Nul objet singulier , un abîme profond
 Environne toute notre ame :
 Ce qui la perd & la confond ,
 C'est une mer toute de flamme.

Mais flamme sans brillant pour notre propre esprit,
Quoiqu'une source de lumière,
Qu'on ne comprend, qu'on ne décrit
Que d'une trop basse manière.

Ce qu'on veut expliquer, se dérobe à nos yeux
Sitôt qu'on prétend de le faire ;
Et pour moi, j'aime beaucoup mieux,
Au lieu de m'énoncer, me taire.

C'est le meilleur parti. Mon cœur consacrons-nous
Pour jamais au profond silence :
Amour, il me fera plus doux
Que de te mettre en évidence.





TROISIEME PARTIE.

Sentimens & transports d'une ame perdue
en Dieu , & appellée par lui à aider
le prochain.

C X X X I X.

Aimer Dieu pour Dieu & non pour soi.

*AIR : Je ne me soucie plus de rien ; ou , Ami
ne passons pas Creteil.*

QUE désiré-je dans les Cieux
Que Dieu dont je suis amoureux ?
Que veux-je sur la terre ?
Rien n'y peut contenter mes feux ,
M'y fervir de salaire.

Dieu seul est mon unique bien ;
Tout le reste ne m'est plus rien :
Sa Majesté suprême
Est mon asile & mon soutien ;
Il est tout ce que j'aime.

Malgré mes chagrins plus cuisans ,
Malgré les douleurs que je sens ,
Son vouloir adorable
Me charme & réjouit mes sens ;
Il rend ma peine aimable.

Je ne faurois plus soupiner ;
Je ne faurois plus désirer :
Que mon ame est contente !
Mon Dieu me permet d'espérer
Qu'il fera mon attente.

Si

Si je n'ai plus d'empressement,
 Je n'en fuis pas moins son amant ;
 Mais mort à toutes choses :
 La douleur fait mon passe-tems ;
 Mes épines sont roses.

Dieu fera toujours ce qu'il est :
 Là se terminent mes souhaits.
 Qui peut me satisfaire ?
 Ce sont ses souverains décrets :
 Son vouloir doit me plaire.

Si l'on veut quelque bien pour soi,
 On est indigne de mon Roi ;
 Loin d'être amant fidèle ,
 Je rapporte son bien à moi
 Et sa gloire éternelle.

Que votre règne soit pour vous ,
 Mon Jésus , mon divin Époux :
 Règnez dedans nos ames ;
 Et devenez tout en nous tous ;
 Brûlez-nous de vos flammes.

C X L.

Dieu si aimable , aimé de peu.

AIR: *Ah ! que l'amour parott charmant.*

MON petit Maître a tant d'appas ;
 Ah ! pourquoi ne l'aime-t-on pas !
 Je voudrois souffrir le trépas
 Afin que chacun l'aime.
 On ne peut bien l'aimer , hélas !
 Qu'en se quittant soi-même.

Lorsque après moi l'on veut venir ,
 De soi-même il faut se bannir ,

Se renoncer & se haïr,
 Imiter ma souffrance,
 Dit mon Jésus, & se tenir
 Ferme dans l'espérance.

Mais on s'aime si tendrement,
 Qu'on bannit le renoncement;
 On craint le plus léger tourment,
 Tout mal paroît extrême.
 Non, ce n'est pas là sûrement
 Grand Dieu, comme on vous aime.

Vous méritez tout notre cœur;
 On vous le dérobe, Seigneur :
 En voulant chercher son bonheur
 On ne trouve que peines.
 Que ne connoit-on la douceur
 De vos aimables chaînes!

Quand on vous aime on est heureux,
 On trouve le but de ses vœux ;
 Vous brûlez le cœur de vos feux :
 O favoureuse flamme !
 Que mon Dieu me rend amoureux !
 Qu'il transporte mon ame !

Ce transport si délicieux
 Élève l'ame jusqu'aux Cieux,
 On se croit déjà bienheureux
 Entre les chœurs des Anges.
 Si nous possédons mêmes feux,
 Rendons mêmes louanges.

La louange des Bienheureux
 Est un silence favoureux,
 Abimé dans de sacrés feux
 D'amour, de connoissance
 D'un Objet qui les tirant d'eux
 Les perd en son essence.

C X L I .

*Aimer sans rien désirer.**AIR : Vous brillez seul dans ces retraites.*

DIGNE Objet de mon espérance ,
 Vous qui possédez le fond de mon cœur ,
 Je ne veux point d'autre science
 Que d'aimer d'une pure ardeur .

L'amour est l'ame. de mon ame :
 Il est mon bien ; le reste est superflu .
 Ah ! que pure & droite est la flamme ,
 Quand le cœur ne désire plus !

Grand Dieu , le cœur qui te possède ,
 Possède en toi le véritable bien :
 De tous maux il a le remède ;
 Que faut-il à qui ne veut rien ?

C X L I I .

*L'amour fixe le cœur.**AIR : Celui qui m'a soumise ; ou , Je ne veux de Tirsis.*

SITÔT que votre amour s'empara de mon cœur ,
 Ce cœur perdit toute autre pente :
 Vous seul fûtes son protecteur ,
 Comme vous fûtes son attente .

Tout lui parut indigne & de vous & de lui :
 Se séparant de toutes choses ,
 Il vous prit pour son seul appui ,
 Être puissant , Cause des causes .

Il connut qu'hors de vous tout n'est que vanité ;
 Qu'abus, que néant, que mensonge :
 Vous seul êtes la vérité ;
 Le reste passe comme un fonge.

Lors se livrant à vous par un franc abandon ,
 Il quitta tout soin de lui-même ,
 Pour en faire à jamais le don
 A votre puissance suprême.

Vous avez disposé depuis de mon vouloir ;
 Je n'en trouve plus dans mon ame :
 Je suis sans force & sans pouvoir ;
 Mais non sans votre pure flamme.

Ce pur & chaste amour dédommage de tout ;
 Qu'il soit rigoureux , ou paisible ;
 Qu'il flatte , ou qu'il nous pousse à bout ;
 Qu'il soit doux , ou bien insensible.

Il meut l'ame & le cœur par un secret penchant ,
 Et l'incline sans violence :
 O , que cet amour est touchant !
 Qu'il fixe bien notre inconstance !

Le cœur est agité sans ce sacré repos
 Que le pur amour nous inspire :
 Ce ne font que des bas des hauts ;
 Il rit & soudain il soupire.

L'amour pur fixe en Dieu notre agitation ;
 Il arrête le cœur volage ,
 Donne une sainte émotion
 Pour le suivre avec grand courage.

Cet amour sans ardeur est vigoureux & fort ;
 Il outrepatte toute chose ,
 Ne craint le tourment ni la mort ;
 Dans sa douleur il se repose.

Tout lui paroît égal de la main de l'amour ;
 Les peines font sa récompense :
 Sans jamais faire de retour ,
 L'amour incline la balance.

C X L I I I.

*Routes de l'amour, sûres.**AIR : Songes agréables.*

L'AMOUR me domine,
Il est mon séjour ;
La bonté divine
M'abîme en l'amour :
O vérité !
Vous êtes ma beauté.

Une route obscure,
Un désert affreux,
Point de nourriture,
Déhors malheureux ;
Font le bonheur
D'un tendre & chaste cœur.

Le Soleil me brûle,
Le sablon ardent ;
Et je ne recule
Jamais cependant :

Je vais toujours
Sans souci, sans secours.

Les bêtes féroces
Viennent tour-à-tour ;
Là je suis sans force,
Et non sans amour :

Un bras puissant
Les repousse à l'instant.

Quelqu'une me blesse
Sans me dévorer ;
Si l'amour me laisse,
Puis-je résister ?

Un bras puissant
Les dissipe à l'instant.

P O E S I E S

Amour, tu te caches
 Pour me secourir :
 Quelquefois je tâche
 De m'en garantir ;
 Alors je sens
 La force de leurs dens.

Si je n'abandonne
 Aux mains de l'amour
 Mes biens, ma personne,
 Je tremble à mon tour :
 M'abandonnant
 Je marche sûrement.

Ici des abîmes,
 Et d'affreux rochers,
 Dont toutes les cimes,
 Pleines de dangers,
 Donnent l'effroi
 A qui manque de foi.

On se couche à terre,
 Crainte de périr :
 Alors le tonnerre
 Nous fait bien courir.
 Ah ! que ces lieux
 Sont tristes, dangereux !

L'amour secourable
 Ne manque jamais :
 Quand le mal m'accable
 J'y trouve ma paix.
 S'il me soutient,
 Je n'appréhende rien.

C'est l'amour lui-même,
 Je le connois bien :
 Ma joie est extrême ;
 Je ne crains plus rien.
 Ah ! ma douleur
 Tu cède à ton Vainqueur.

En magnificence
 L'amour triomphant ,
 En pleine assurance
 Me va conduisant ;
 Et dans l'instant
 Dissipe mon tourment.

Dedans une nue
 Il me cache bien ;
 Aucun par la vue
 N'en pénètre rien :
 C'est dans l'amour
 Que je fais mon séjour.

C X L I V .

Ne vivre que d'amour :

AIR : *Songes agréables.*

JE ne veux plus vivre
 Si ce n'est d'amour ;
 Je veux toujours suivre
 Jésus sans détour :
 Heureux le sort
 De qui vit dans la mort !
 Sacré domicile ,
 Fortuné séjour ,
 Agréable asile
 Que celui d'amour ;
 Mais peu connu !
 On y vit pauvre & nud.
 O douce lumière
 Quoique sans clarté !
 O source première
 De la vérité !
 O saint amour !
 Sois mon guide & mon jour.

Sans toi je m'égaré,
 Et ne vois plus rien ;
 C'est toi qui prépare
 Pour Dieu le chemin :
 O saint amour !
 Sois mon guide & mon jour.

Amour favorable
 Dedans ta rigueur,
 Jamais tu n'accables
 De peine un bon cœur ;
 Mêlant souvent
 L'amour & le tourment.

C X L V.

Désert de la foi & de l'amour.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

AIMABLE solitude
 Où l'on vit avec Dieu !
 Aucune inquiétude
 Ne se trouve en ce lieu.
 En toi l'ame est ravie,
 Heureux séjour !
 Où sans perdre la vie
 On meurt d'amour.

Les hommes sont à charge
 A qui n'aime que Dieu :
 Notre cœur n'est au large
 Qu'en quittant tout milieu.
 Alors nous pouvons dire ;
 Heureux séjour !
 Où l'on vit de martyr,
 De pur amour.

Je voudrois faire entendre
 Ce transport amoureux ,
 Cette union si tendre ,
 Ces plaisirs & ces jeux ,
 Ces tourmens & ces gênes.
 Momens heureux
 De douceurs & de peines !
 Rien n'est fâcheux.

Cette foi ténébreuse ,
 Où souvent l'on se perd ,
 Mene l'ame amoureuse
 Dans le sacré désert :
 Alors elle s'écrie ;
 Heureux séjour !
 Toi seul es ma patrie ,
 Divin Amour !

Quoique dans la souffrance ,
 On goûte le repos ;
 L'amour , la confiance
 Viennent fort à propos.
 C'est ce qui nous fait dire ;
 Heureux séjour !
 Où le plus long martyr
 Nourrit l'amour.

Adorable Justice ,
 Je vous suis au hazard
 Dans cet affreux supplice
 Qui vient de votre part :
 Je ne saurois me plaindre
 De tant de coups ;
 Ni même oser les craindre ,
 Venant de vous.

Seigneur , dont la sagesse
 Règle & conduit nos pas
 Avec tant de justesse ,
 Qu'on ne s'égare pas.
 Tu donnes l'innocence ,

La vérité,
La foi, la simple enfance,
La charité.

Je vais dans les campagnes
Où parcourant des yeux
J'apperçois les montagnes,
Et la voûte des Cieux :
J'é dis, chere patrie,
Heureux séjour,
Où l'on n'a plus de vie
Que dans l'amour!

Je vois percer la nue
Aux habitans de l'air ;
Je perds aussi de vue
Les hôtes de la mer :
Ainsi l'âme amoureuse
En Dieu se perd ;
O perte trop heureuse,
Sacré désert !

Dans cet espace immense
De l'Océan divin
Je fais ma résidence
Dans l'amour souverain :
Là rien ne me surcharge.
Tout est mon lieu,
Ayant trouvé le large
Dedans mon Dieu.

Que je hais la prudence
Qui regarde de loin !
La sainte Providence
Pourvoit à mon besoin :
L'oubli de soi fait vivre
Le pur amour ;
C'est lui qui nous fait suivre
Dieu sans détour.

Aimons la petiteffe,
Ne soyons jamais grands ;

Car la vraie Sageffe
 Ici, c'est d'être enfans :
 N'aimons tous qu'innocence,
 Simplicité,
 La fimple dépendance,
 La charité.

Le généreux Ignace ;
 Plein d'amour pour son Roi,
 Qu'il n'y ait plus de trace
 Difoit-il, de ce MOI !
 J'irai deffus l'arene,
 Où les lions
 D'une dent inhumaine
 Me détruiront.

Comme pure farine
 D'un froment (a) élité
 A la bonté divine
 Je ferai présenté :
 Alors JÉSUS mon Maître,
 Ne voyant rien
 Chez moi de mon propre être,
 Me rendra sien.

C X L V I.

Désintéreffement d'amour.

AIR : *Ma raifon s'en va beau train.*

JE ne penfe plus à moi,
 Je m'abîme & perds en toi,
 Seigneur tout puiffant,
 Dieu jufté & clément,
 Qui caufes mes délices :
 Loin de toi je fuis languiffant,
 Et fouffre des fupplices.

(a) Ou affiné.

O Dieu, mon Souverain Bien,
Je veux tout & ne veux rien :

De ne rien avoir,
Et ne rien vouloir,

C'est la pauvreté même :

Puisque je n'ai pas le pouvoir
D'oser dire que j'aime.

Il faut cacher dans son cœur
Sa tendresse & son ardeur ;

Tous les sentimens

Si purs, si touchans

N'oseroient se produire :

Ce seroit un crime à présent
Si l'on vouloit les dire.

Cachez de Dieu la beauté,

Ou donnez la liberté

D'aimer purement

Ce Dieu tout charmant ;

Et que je trouve aimable :

Est-il un plus rude tourment

Que ces Gens intraitables ?

On veut que j'aime pour moi :

C'est bien renverser la loi,

Que le pur amour

Sans aucun détour

Se rapporte à moi-même ;

Que l'esclave soit en ce jour

Maître du Dieu suprême.

Dieu n'est plus (a) le Souverain Bien

Il faut que je sois le sien ;

Il n'est plus mon Roi

N'aimant que pour moi,

Et non pas pour lui-même.

Hélas ! si c'étoit notre foi,

Mon mal seroit extrême :

(a) Ou l'unique.

Salomon disoit un jour :
 Qui se fait digne d'amour ?
 Si Dieu n'aime pas ,
 Me dit-on tout bas ,
 Tu dois faire de même :
 Dans ce doute ne dois-tu pas
 Le haïr s'il ne t'aime ?
 Où feroit ma sûreté ?
 Où trouver la vérité ?
 Je le veux aimer ,
 Et sans m'informer
 S'il me hait , ou s'il m'aime ;
 Je ne faurois jamais errer
 Aimant l'Être Suprême.
 Puisqu'il me l'a commandé
 L'aimer , c'est sa volonté
 Il sera mon Roi :
 Qu'il fasse de moi
 Tout ce qu'il en veut faire ;
 Sa volonté fera ma loi
 Comme au ciel sur la terre.
 Ne dites pas ma chanson ,
 Mes chers , pour une raison :
 Soyons en repos ,
 Sans dire tout haut
 Ce que notre cœur pense :
Margaritas ante porcos ;
 Vous savez la sentence.

C X L V I I.

*L'amour inébranlable dans les souffrances &
 la prison.*

AIR : *Si c'est un crime que d'aimer.*

SI c'est un crime que d'aimer ,
 On n'en peut justement blâmer

Que le Seigneur qui me l'ordonne.
 Je jure déformais,
 Sans qu'on me le pardonne,
 De l'aimer à jamais.

Je ne comprends pas la raison
 Qui fait qu'on me tient en prison
 Pour empêcher que je ne l'aime :
 Quoi ! voudroit-on borner
 Sa puissance suprême ?
 Dieu fait se faire aimer.

Peut-on s'empêcher de l'aimer,
 Cé Dieu qui devoit tout charmer,
 Étant comme il est l'amour même ?
 Heureux commandement !
 C'est trop, Bonté Suprême,
 De l'oser seulement.

Quand vous ne l'auriez que permis,
 Mon cœur se seroit bien promis
 Que vous eussiez souffert sa flamme :
 Mais me le commandant,
 Quelle gloire à mon ame !
 Aimons donc constamment.

Je me moque de la rigueur
 Qu'on veut exercer sur mon cœur,
 Pour tâcher d'éteindre ma flamme :
 Mais ils ne savent pas,
 Que Dieu retient mon ame
 Par ses divins appas.

De tout mon cœur je veux souffrir,
 Mourir même s'il faut mourir :
 Ah ! c'est une trop belle cause.
 (a) Glorieux de ce bien,
 Je laisse toute chose
 Pour l'Amour Souverain.

En combattant le pur amour,
 On prétend d'empêcher qu'un jour
 (a) *Ou Ravié.*

Il n'étende son doux empire :
 Ils ne font cependant
 Par leur rude martyre
 Que rendre plus constant.

Quand vous donnâtes votre loi,
 Ce digne objet de notre foi,
 Par un admirable mystere
 Votre puissante main
 Ne mit point sur la pierre
 Ce précepte divin.

Moïse votre ferviteur
 Nous dit que c'est la loi du cœur,
 Et que le cœur seul peut comprendre :
 C'est où vous l'écrivez ;
 Et plus un cœur est tendre,
 Plutôt vous l'y gravez.

Moïse dit encor de vous
 Que vous êtes un Dieu jaloux ;
 Mais jaloux de votre amour même :
 Je comprends, mon Seigneur,
 Que la Beauté suprême
 Mérite tout le cœur.

Qui n'aime pas Dieu purement,
 Ne l'aime pas parfaitement ;
 Puisqu'on peut l'aimer davantage :
 Hommes intéressés,
 Dont le cœur se partage,
 Vous n'aimez pas assez.

Qui n'aimerait Dieu que pour soi,
 N'obéiroit point à la Loi
 De l'aimer de toute son ame,
 En recourbant son cœur,
 Son esprit & sa flamme
 Sur son propre bonheur.

Aimer Dieu parce qu'on le craint,
 L'aimer pour jouir de ses biens,
 N'est-ce pas là s'aimer, soi-même ?

Peut-on par ce retour
 Payer l'ardeur extrême
 De ce Dieu mort d'amour ?

Aimons-le donc fans intérêt ;
 Puisqu'il nous aime avec excès
 D'une amour pure & gratuite :
 Cette loi , mon Seigneur ,
 Dont vous m'avez instruite ,
 Comble de paix mon cœur.

De quoi fert la captivité ?
 Notre ame en pleine liberté
 Vers Dieu prend l'effor , & s'envole
 Entre ses bras divins ,
 Sans force & fans parole
 Rit des efforts humains.

C'est là qu'il guérit mes langueurs ,
 Que sa main effuye mes pleurs :
 Là ses regards pleins de tendresses
 Me font mille sermens ,
 Qu'il va par ses careffes
 Faire beaucoup d'amans.

Qui pourroit borner mon pouvoir,
 Me disoit-il hier au soir ?
 Ne t'afflige point, mon amante :
 Car avant qu'il soit peu
 Je te rendrai contente ,
 Brûlant tout de mon feu.

C X L V I I I .

Sur le même sujet.

AIR : *Un tendre engagement.*

ON me tient en prison, ô mon cher Petit Maître ;
 Soyez béni, j'y veux bien être
 Tant que vous m'y, voulez souffrir

Nul

Nul désir en mon cœur n'ose même paroître,
Si ce n'est pour vous obéir.

Je suis à vous, Seigneur, dès ma plus tendre enfance :
Je n'ai point cherché l'assistance,
Ni le secours des potentats :

Dès lors je mis en vous toute (a) ma confiance,
Sans m'appuyer sur d'autres bras.

M'abandonneriez-vous au tems de ma vieillesse ?
Vous connoissez notre foiblesse,
Seigneur, à qui seul j'ai recours :

Mon cœur déjà livré à l'ennui qui le presse
Attend tout de votre secours.

Entouré d'ennemis que faut-il que je fasse ?
Je n'espère qu'en votre grace :
Elle seule adoucit mes maux.

Que votre volonté sur moi se satisfasse,
M'accablant de plus de travaux.

J'avois peine autrefois, voyant que l'innocence,
Malgré sa ferme confiance,
Enduroit la nuit & le jour :

Mais depuis j'ai connu que le poids de souffrance
Se mesure au poids de l'amour.

L'Amour pur & parfait va plus loin qu'on ne pense :
On ne fait pas lorsqu'il commence
Tout ce qu'il doit coûter un jour.

Mon cœur eût ignoré le prix de la souffrance,
S'il n'eût goûté le pur Amour.

(a) *Autrement* mon espérance.



C X L I X.

Sur le même sujet.

AIR : *Vous l'avez bien voulu.*

GRAND Dieu pour ton plaisir
 Je suis dans une cage :
 Écoute mon ramage :
 C'est là mon seul désir :
 J'aime mon esclavage
 Grand Dieu , pour ton plaisir.

Je chante tout le jour ;
 Seigneur , c'est pour te plaire :
 Mon extrême misère
 Augmente mon amour :
 N'ayant point d'autre affaire ,
 Je chante tout le jour.

Tu l'entends , mon Seigneur ,
 Cet amoureux langage ,
 Ignoré du faux sage ,
 Gouté du chaste cœur.
 L'amour a son ramage :
 Tu l'entends , mon Seigneur.

Je vis en liberté
 Quoique dans l'esclavage :
 L'amour pur met au large
 Le cœur , la volonté :
 Dans ma petite cage
 Je vis en liberté.

Divine volonté
 Que j'adore & que j'aime !
 Plus ma peine est extrême ,
 Plus j'ai de liberté.
 Tous biens sont en toi-même ,
 Divine volonté.

De ton petit oiseau
Reçois, je te conjure,
Le gazouillant murmure,
Plus tendre qu'il n'est beau ;
Et fois la nourriture
De ton petit oiseau.

L'esclave de mon Dieu
Trouve par-tout l'Immensé ;
Une certaine aïfance
Le rend libre en tout lieu ;
Il est dans l'abondance
L'esclave de mon Dieu.

Entouré d'ennemis
Que l'intrigue tourmente,
Que mon ame est contente !
Que mon cœur est soumis !
Incessamment je chante
Entouré d'ennemis.

Je vois mes ennemis
Se donner de la peine :
Les uns sont hors d'haleïne ;
Les autres étourdis.
Moi d'une ame sereïne
Je vois mes ennemis.

C L.

*Sur le même sujet.*AIR : *Charmante solitude.*

CHARMANTE solitude,
Cachot, aimable tour,
Où sans inquiétude
Je passe tout le jour !
Est-il tourment trop rude
Pour mon fidèle amour ?

Q 2

Les maux font mes délices,
 Les douleurs mes plaisirs ;
 Les plus affreux supplices
 Le but de mes désirs :
 Et tous mes exercices
 L'amour & les soupirs.

Je ne crains point la peine,
 Quoique sans nul soutien,
 Étant assez certaine
 Que ce mal est mon bien :
 La Beauté Souveraine
 Veut l'amour souverain.

Je souffre, & ma souffrance
 Cause tout mon bonheur :
 Par sa douce présence
 Dieu consume mon cœur :
 Il est ma patience,
 Ma force, & ma douceur.

C L I.

L'amour divin fait aimer les souffrances.

AIR : *La jeune Iris ; ou, Les folies d'Espagne.*

L'AMOUR divin nous fait aimer la peine ;
 La Nature appréhende la douleur :
 Tout ce qui vient de ta main souveraine,
 O pur amour, fait le plaisir du cœur.

Mesurons à l'amour de la souffrance,
 S'il est vrai que nous aimons notre Dieu :
 Tout autre amour n'en a que l'apparence ;
 Ce n'est que la fumée, & non le feu.

Pâtir, mourir pour l'objet que l'on aime,
 A quelque chose de délicieux :
 Pour aimer, il faut se haïr soi-même :
 C'est aimer comme on aime dans les Cieux.

Le seul intérêt de Dieu les compose;
 Car tout intérêt propre en est banni:
 Dans la gloire de Dieu le cœur repose;
 Tout se rapporte à lui, tout est uni.

Le propre intérêt fait la dissemblance;
 On ne pourroit en trouver dans le Ciel:
 Sans contrepoids tout est en la balance;
 Tout est pesé par l'amour éternel.

Cette unité des Esprits & des ames
 Vient d'un parfait désintéressement:
 Mêmes désirs, mêmes vœux, mêmes flammes;
 Rien n'est pour eux, mais pour le Tout-puissant,

Le MIEN, le MOI dans ce lieu de délice
 Y porteroit le désordre & l'enfer;
 Et le changeant en un lieu de supplice,
 On reverroit le tems de Lucifer.

O pur amour, unissant toutes choses
 A leur principe, à leur souverain bien!
 On voit en toi que la Cause des causes
 Doit être tout; le reste n'étant rien.

C L I I.

Se taire , souffrir & mourir.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

J'AVOIS connu depuis longtems,
 Digne Objet de mes espérances,
 Que tu ferois de tous mes ans
 Comme un long tissu de souffrances:
 J'en ai ressenti les effets,
 Que je vois comme des bienfaits.

Je veux porter jusqu'à la mort
 Ma souffrance, & celle des autres;

Afin de les conduire au port
 Comme ont fait jadis les Apôtres :
 Quoiqu'indigne d'un si grand bien ,
 Je m'assure de ton soutien.

Bien loin de m'appuier sur moi ,
 Je me fonde sur ta promesse :
 Si je ne manque point de foi ,
 Je recevrai de ta Sagesse
 La force dont j'aurai besoin ;
 Et je m'en remets à ton soin.

Je dirai donc que ta rigueur
 Est une douceur amoureuse :
 L'épine qui perce mon cœur ,
 Quoiqu'une épine douloureuse ,
 N'a pour moi que de l'agrément ,
 Et m'est un rafraichissement.

Divin Roi de tous les amans ,
 Que ton cœur percé d'une lance
 M'enseigne bien les sentimens
 Qu'on doit avoir de la souffrance !
 Se taire , souffrir & mourir ;
 C'est comme il faut à toi s'unir.

Si l'on me traite avec mépris ,
 Et si je reçois des outrages ;
 C'est un bien qui n'a point de prix :
 C'est un des plus grands avantages
 Què l'amour nous puisse donner ,
 Qu'on ne sauroit trop estimer.

Mais si nous bronchons quelquefois ,
 Il faut aimer notre foiblesse ,
 Porter foiblement notre croix :
 C'est un des traits de ta Sagesse ,
 De crainte que l'élévément
 Ne nous retire du néant.

Tout le monde connoit le bien
 Renfermé dedans la souffrance :
 Il faut rester dans notre rien ,

Craindre la vaine complaisance ;
Ne croyons jamais bien souffrir
Quand le mal nous feroit mourir.

L'homme qui vit encore en soi,
Se trouble, & s'éblouit la vue :
Dieu le permet ainsi, je crois,
Pour rendre sa souffrance nue :
Il accuse souvent autrui
De ce qu'il ne doit voir qu'en lui.

L'amour propre en mille façons,
En nous séduisant, nous abuse :
Une de ses bonnes leçons
Est trouver à tout une excuse,
Et de rejeter sur autrui
Le mal qu'il doit chercher en lui.

Aimable & souverain Moteur,
Éclaire-le de ta lumière ;
Fais-lui sentir son propre cœur,
Crainte qu'il ne tourne en arrière,
Suivant une fausse lueur,
Qui le jetteroit dans l'erreur.

C L I I I .

Abandon enfantain.

AIR : *Taisez-vous, ma musette.*

TAISEZ - vous ma sagesse,
Je veux devenir fou ;
Vous ne valez pas ma foiblesse :
Hélas ! de quoi me servez-vous ?

Taisez-vous ma prudence,
Taisez-vous ma raison ;
C'est au sein de la Providence
Que je me jette à l'abandon.

Si quelqu'un en murmure,
 Je ne m'en soucie pas :
 Je veux voguer à l'aventure
 Sans voile, pilote ni mats.

Je fais que le naufrage
 Souvent conduit au port :
 Ce n'est pas là ce qui m'engage ;
 J'abandonne le tout au fort.

Je n'aime que l'enfance,
 La foiblesse & le rien ;
 Je ne puis pencher la balance
 Sur la pauvreté, sur le bien.

Elle est dans l'équilibre ;
 Un grain peut l'emporter :
 Mais le cœur parfaitement libre
 Ne peut le mettre, ni ôter.

C L I V.

N'aimer que le vouloir divin.

AIR : *Songes agréables.*

JE ne veux plus vivre,
 Mon aimable Époux,
 Si ce n'est pour suivre
 Ton vouloir si doux :
 O mon amour !
 Condui-moi chaque jour.

Je suis orpheline,
 Je n'ai plus d'appui ;
 La grace divine
 M'en fert aujourd'hui :
 Ah mon amour !
 Condui-moi chaque jour.

Pauvre & dépourvue ,
Sans aucun soutien ,
Je tourne ma vue
Au Souverain Bien ,
Sans nul détour
Vers Jésus mon amour.

Je n'ai rien au monde ;
Et je ne veux rien :
Chez moi tout abonde
Sans avoir de bien :
Avec Jésus
Le reste est superflu.

On croit l'homme à plaindre
Lorsqu'il est heureux :
Je ne saurois feindre ,
Mon cœur amoureux
Trouve son bien
A ne posséder rien.

Fi de la noblesse ,
Fi de la grandeur ;
Dans ma petitesse
Git tout mon bonheur :
Jésus Enfant
Fait mon contentement.

Un homme s'empresse ,
Se faisant valoir ;
Je ne m'intéresse
Que pour ton vouloir :
Ta volonté
Fait ma félicité.

Je reçois la peine
Sans nul déplaisir ;
La loi souveraine
Borne mon désir :
Mon divin Roi ,
Dispose donc de moi.

CLV.

Ne vivre que de la volonté de Dieu.

AIR : *Celui qui m'a soumis.*

JE ne veux , mon Seigneur , rien que ta volonté ;
 Je ne connois rien autre chose :
 Par un effet de ta bonté
 Toujours en ton sein je repose.

Ce vouloir souverain fait agir sur un cœur
 Qui ne fait plus de résistance ;
 Il est le principe & moteur
 Qui le tient sous sa dépendance.

Tout consiste pour nous à ne plus rien vouloir :
 Cette volonté prend la place ,
 Ne nous laissant d'autre pouvoir ,
 Qu'une obéissance efficace.

Il commande en grand Dieu , il obéit en Roi ;
 Ce qu'il commande , il l'exécute :
 Lui-même obéit à sa loi :
 Cette loi jamais ne rebute.

On veut voir & sentir en soi certain vouloir ;
 On veut commander à soi-même ,
 Discerner quel est le pouvoir
 Que nous donne ce Dieu suprême.

Il est vrai cependant que lorsqu'on ne veut plus ,
 On est étranger à soi-même :
 Alors on ne discerne plus
 Ni comme on veut ni comme on aime.

Notre propre vouloir fuit notre propre amour ;
 La conséquence est nécessaire :
 Notre vouloir cède toujours
 A l'objet auquel on veut plaire.

A force de céder on demeure vaincu ;
 On ne trouve plus de défense :
 L'esprit alors est convaincu
 De sa parfaite dépendance.

Mais ce n'est pas assez ; il ne faut plus se voir :
 Il faut qu'un objet grand & sage
 Abforbe si bien tout vouloir,
 Que nous n'en ayons plus d'usage.

Si je ne pouvois plus envifager que lui ,
 Vivant ici comme étrangere ,
 Sans défense & fans nul appui ,
 Que ma course feroit légère !

Je me perdrais alors dans mon Unique Bien ,
 Comme n'étant plus sur la terre.
 Sitôt que l'ame n'est plus rien ,
 Elle entre en la source Premiere.

C L V I .

Suivre Dieu sans savoir où.

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

HÉLAS ! cher Époux de mon cœur,
 Que désires-tu que je fasse ?
 Amour, tu connois ma langueur :
 Ah ! quelle feroit ma disgrâce ,
 Si tu voulois changer mon fort !
 Donne-moi bien plutôt la mort.

Quelque chose dans le secret
 Désire la fin de ma vie,
 Si je n'adorois ton décret :
 La loi où je suis asservie ,
 Me feroit mourir mille fois
 Si j'osois enfreindre tes loix.

Que tu connois bien ma douleur,
 Puisque toi seul en es la cause !
 Unique soutien de mon cœur,
 Quelle est cette métamorphose !
 Quel est ce genre de tourment
 Qui me met dans l'étonnement !

Tu fais que je n'ai plus d'esprit ;
 Et mon ame est toute éperdue :
 Je demeure comme interdit
 Dans l'accablement qui me tue :
 J'adore ton divin pouvoir,
 Et me soumets à ton vouloir.

Tu me possédes pleinement,
 Sans nul usage de moi-même :
 Je suis comme un petit enfant,
 Qui ne fait s'il hait ou s'il aime,
 Se laissant mener où l'on veut,
 Sans être heureux ou malheureux.

Adorable Objet de ma foi, /
 Je suis à toi sans résistance :
 Je ne connois point d'autre loi
 Qu'une certaine dépendance,
 Qui ne me laisse ni pouvoir,
 Ni penchant, ni choix, ni vouloir.

M'as-tu donc reduite à ce point,
 Four me faire un nouveau martyr !
 Le mépris à la peine est joint ;
 Et lorsqu'en secret je soupire
 Tu ne m'exauces point, hélas !
 Même tu ne m'écoutes pas.

Où sont tes anciennes bontés ?
 Qu'est devenu l'amour d'un pere ?
 Toi qui règles mes volontés,
 Toi que j'aime, en qui seul j'espère,
 M'aurois-tu conduit par la main,
 Pour me rejeter de ton sein ?

Si je me livre à la douleur,
Tu me le reproches fans cesse :
Tu disposes de tout mon cœur,
De rien je ne fuis la maîtresse ;
Et je me trouve chaque jour
Plus dépendante de l'amour.

Je ne trouve en moi nul amour ;
Je ne saurois dire si j'aime :
De mon destin je fuis le cours
Étant toujours hors de moi-même ,
L'amour remuant par ressors
Mon ame aussi bien que mon corps.

Je ne possède plus de MOI ,
Toujours étrangere à moi-même :
Je vis fans connoître de loi ,
Suivant toujours la loi suprême ;
Tout ainsi qu'un petit enfant
Remué par un bras puissant.

Mais de quoi fert tout ce discours ?
Ma peine est-elle soulagée ?
Comme une fleuve qui fuit son cours ,
Sans que sa route soit changée ,
Se précipite dans la mer ,
Et de doux redevient amer.

Il fortit jadis de son sein ,
Il y rentre de même forte ;
Roulant ses ondes , son destin
Dans le même lit le reporte :
Il en est ainsi de mon cœur
Qui fort & rentre en son Moteur.

Principe de mon mouvement ,
Souverain Auteur de mon être ,
Tu me conduis rapidement ,
Après t'être rendu le maître :
Je te fuis comme un pauvre fou ,
Le plus souvent fans savoir où.

Ou bien prend pitié de mon sort ;
 Ou bien fois sans miséricorde :
 Soit pour la vie ou pour la mort ,
 Si tu refuses ou m'accordes ,
 Je bénirai toujours ton Nom ,
 O Dominateur de Sion.

C L V I I .

Sacrifice d'amour.

AIR : *Taisez-vous ma Musette.*

MON cher Maître , j'adore
 Vos décrets éternels :
 Si je veux quelque chose encore ,
 Que mes désirs sont criminels !
 Vous êtes ma justice ,
 Vous êtes tout mon bien ;
 Quand je veux faire un sacrifice ,
 Amour, je ne vous donne rien.
 C'est trop peu de ma vie ,
 Pour oser vous l'offrir :
 Quand votre amour l'aura ravie ,
 Je veux revivre pour souffrir.
 Pardonnez , mon cher Maître ,
 Ce transport indiscret :
 Je ne veux plus de choix ni d'être ;
 Je me livre à votre décret.
 Si je veux quelque chose ,
 Je n'en discerne rien :
 Et si mon amour propre l'ose ,
 Il ignore quel est son bien.
 Son bien est se soumettre
 Au Souverain Vouloir ,

Sans qu'il puisse jamais admettre
De volonté ni de pouvoir.

Ah ! je vous laisse faire ,
Et disposer de moi ;
Et je ne veux d'autre salaire
Qu'être victime de mon Roi.

Son feu m'est un délice ,
S'il venoit de l'amour ,
Ou s'il venoit de la justice :
Que chacun me brûle à son tour.

Je m'immole à sa gloire
Alors que je le peux :
Si je perds l'esprit , la mémoire ,
Que je ne perde point son feu.

Je veux penser de même
Au jour de mon trépas :
Pourvu qu'en cet instant je l'aime ,
Le reste ne me touche pas.

Faites-moi donc la grace ,
O mon unique Époux ,
Que l'amour jamais ne s'efface
De mon cœur : tout me fera doux.

C L V I I I .

Ne pas craindre la rigueur de l'amour.

AIR : *Vous brillez seul dans ces retraites.*

AMOUR qui gouvernes mon ame ,
Et qui remplis le centre de mon cœur ,
Qui le consumes de ta flamme ,
Qui pourroit craindre ta rigueur !

Hélas ! celui qui t'appréhende ,
Ne connoit pas l'exoès de ta bonté ,

Et ne fait pas ce qu'il demande
Si ce n'est dans ta volonté.

Quand on demande pour soi-même,
On est possédé du propre intérêt:
On ignore comment on t'aime,
Ignorant quel est ton arrêt.

Je veux tout ce que l'on me donne ;
Je ne puis vouloir ce que je n'ai pas :
Sitôt qu'à toi l'on s'abandonne
La raison ne raisonne pas.

Je ne fais ce qui m'est utile ;
Et j'ignore ce que tu veux de moi :
J'abhorre l'intérêt servile,
Condui tout, mon aimable Roi.

Que veux-je au Ciel & sur la terre,
Que d'adorer & d'aimer ta beauté ?
Le reste n'est pas mon affaire.
Juge-moi dans ta vérité.

Je veux pour moi ce qu'elle ordonne,
Soit pour le tems, soit pour l'éternité :
Je trouve ta Justice bonne,
Adorant ta droite équité.

C L I X.

Pureté d'amour.

AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

O que j'aime, mon Dieu, tes souverains décrets,
Soit favorables, soit contraires !
Je souscris même à tes arrêts :
Tout ce que tu fais doit me plaire.
Je dois donc, mon Seigneur, en t'aimant plus que moi,
Aimer ce qui te glorifie :

Ton

Ton seul plaisir fera ma loi ;
C'est à quoi je me sacrifie.

Conserve qui voudra ses propres intérêts,
A toi je me livre sans feinte ;
Et contre tes divins arrêts
Je ne ferai pas une plainte.

Ce que j'exprime ici sont les loix de l'amour :
Qui ne se livre tout soi-même,
Ou se permet quelque retour,
Ne fut jamais bien comme on aime.

Quoi donc ? se posséder dans ce dernier moment,
Où l'on doit s'oublier soi-même,
Pour se livrer à son amant !
Non ; ce n'est pas là comme on aime.

Qui te connoit, Seigneur, & ne fait s'oublier,
N'est rien qu'un amant en peinture :
S'il ne fait pas à tout plier,
Son amour est une imposture.

Le penchant de nos cœurs traîne la volonté :
Si mon vouloir est en Dieu même,
Je me livre à son équité,
Ce qu'il ordonne est ce que j'aime.

Sans vouloir ce qu'il veut je ne suis point amant :
Et plus ce qu'il veut est étrange,
Plus j'en fais mon contentement ;
Et plus ma volonté s'y range.

Tu feras donc toujours l'arbitre de mon fort,
Digne Objet de ma complaisance :
Si j'aime au moment de la mort,
Je dois penser comme je pense.

Donner & retenir est contre toutes loix :
Si je t'ai bien donné mon ame,
C'est à toi de faire le choix
Ou du bonheur, ou de la flamme.

Si l'on fait autrement, on ne fait pas aimer :
 Le choix d'amour rend l'ame heureuse :
 Tout est doux, & rien n'est amer
 De l'aimé pour l'ame amoureuse.

Ce qui nous rend heureux, ah ! ce n'est point le lieu ;
 C'est le vouloir de ce qu'on aime :
 Si je n'aime rien que mon Dieu,
 Tout me plaît dans ma perte même.

Si j'aimois autrement, je renonce mon cœur ;
 Si dans le plus cruel supplice
 Je n'adorois pas son auteur,
 Aimant plus que moi sa justice :

Trop indigne de Dieu, trop indigne du jour,
 J'arracherois ce cœur perfide,
 Qui loin d'être enfant de l'amour,
 N'en est qu'un lâche parricide.

Ah ! que mon cœur est loin de ce servile amour !
 Il n'aime Dieu que pour lui-même ;
 Et l'aime si fort sans détour,
 Qu'il ose lui dire qu'il l'aime.

C L X.

Victime du pur amour.

AIR : *On ne vit plus.*

IL fera dans l'éternité
 Des victimes de ta justice,
 Ennemis de ton équité ;
 Et qui maudiront leur supplice :
 Pour moi, je serai quelque jour
 Victime de ton pur amour.

Forcés de souffrir leurs tourmens
 Dans des désespoirs effroyables, •

Se plaignant de leurs châtimens,
Des blasphèmes épouvantables
Les feront une éternité
Se plaindre de ta cruauté.

Loin de blasphémer ton saint Nom,
Je lui rendrai mille louanges,
En te confessant juste & bon ;
Et m'unissant au chœur des Anges
Je chanterai ton équité,
Et j'aimerai ta vérité.

Ce lieu ténébreux plein d'horreur
Aura du moins cet avantage,
De pouvoir renfermer un cœur
Qui bénira son esclavage,
Faisant dans cet affreux séjour
Un trophée à ton pur amour.

J'adorerai ta volonté
Dans ce tourment incomparable ;
Je me louerai de ta bonté,
Et de ta Justice équitable ;
Faisant de cet affreux séjour
Le trône de ton pur amour.

Tu ne saurois faire souffrir,
O Justice que je révere !
C'est le crime qui fait partir,
Non ; tu n'as rien de trop sévère :
Tu rends bienheureux ton sujet,
Lorsque l'amour est son objet.

Ton feu seroit rafraîchissant,
Sans notre volonté rebelle ;
Il sera béatifiant
Pour le cœur pur, tendre & fidèle :
L'enfer est notre iniquité ;
Non le fruit de ta cruauté.

Pour moi, je chanterai toujours
Cette Justice vengeresse ;

J'y démèlerai tes amours ,
 Et la grandeur de ta Sageſſe ,
 Béniffant éternellement
 Dans mon malheur ton jugement.

Tu n'as point fait les châtimens ,
 Souveraine Béatitude :
 L'enfer creufé par les méchans
 Me fait voir leur ingratitude.
 Je t'adorerai dans ce lieu ,
 Où le méchant maudit fon Dieu.

Dans ce contraſte merveilleux
 Je voudrois te bénir fans ceſſe :
 O qu'il te feroit glorieux ,
 Et bien digne de ta Sageſſe ,
 De voir en ce lieu de tourment
 Un fi fidèle & tendre amant.

Tous les Démons remplis d'effroi
 S'éloigneroient de ma préſence :
 Là triomphant comme un grand Roi
 Je ferois voir la différence
 De l'amant de ta vérité
 Et de l'homme d'iniquité.

Que conclure de tout ceci ?
 Qu'en tous lieux où ta main me place
 Mon travail feroit adouci ,
 Si mon amour eſt efficace :
 Comme méchant je ſouffrirai ;
 Comme amant je te bénirai.

Le cœur ne peut être méchant ,
 Lorfque ſa volonté ſoumiſe
 Sous les ordres du Tout-puiſſant ,
 Il les accepte avec franchise ;
 Faifant ſon plus fort intérêt
 De l'équité de ſon décret.

C L X I .

Amabilité de la divine Justice.(*) *Justitias Domini in æternum cantabo.*AIR : *Vous brillez seule.*

OUI je veux chanter ta justice
 Dans tout le tems, & dans l'éternité :
 Qu'elle soit contraire ou propice,
 Je n'y puis voir que l'équité.

Qu'on chante ta miséricorde,
 Que tout retentisse de ta bonté !
 Le cœur avec la voix s'accorde :
 Mais on craint ta sévérité.

Mon cœur n'en use pas de même ;
 Il adore & respecte ta rigueur :
 Soumis à ton pouvoir suprême ;
 La justice fait son bonheur.

De tous les biens étant la cause,
 Pourroit-il venir d'elle quelques maux ?
 Ceux qui présument autre chose,
 Font voir qu'ils raisonnent à faux.

Dieu rend heureux par son essence
 Tous ceux dont le cœur est proche de lui,
 Qui vivent sous sa dépendance,
 Dont il est la force & l'appui.

La justice en fait tout de même :
 Elle nous rend parfaitement heureux.
 Si notre amour est en Dieu même,
 Tout en elle est très-gracieux.

(a) *Je chanterai éternellement les justices du Seigneur.*

La cause est en nous de nos peines ;
Elles sont produites par notre amour :
Si j'aime les loix souveraines ,
J'évite sur moi tout retour.

La justice , pleine de charmes ,
N'a rien pour moi qui ne soit obligant :
Elle ne peut causer de larmes ,
Que du cœur aveugle & méchant.

Tout son mal étant en lui-même ,
Il en ressent bientôt la vive ardeur :
Ainsi la Justice Suprême
Brûle l'injuste avec rigueur.

Le péché , l'amour de soi-même
Servent de matiere pour un grand feu :
La propriété tout de même
Allumé la fureur de Dieu.

Aussitôt que la cause cesse ,
On sent bien que la douleur cesse aussi ;
Même la Justice s'empresse
De le faire paroître ainsi.

Le pur amour & la justice
En tout s'unissent si parfaitement ,
Ne pouvant trouver de supplice
Pour le pur & parfait amant.

Les enfers n'auront rien de rude
Pour le cœur plein de l'amour de son Dieu :
Il y seroit sans servitude :
L'amour ôte l'ardeur au feu.

Il devient un lieu de délice ,
Ne consumant que le propre intérêt :
Alors la divine justice
Y met la largeur & le frais.

CLXII.

*Sur le même sujet.**AIR : La jeune Iris.*

JE voudrois chanter en magnificence ,
 O Justice , ta force & ta beauté :
 J'aurois besoin d'une forte éloquence
 Pour prouver ta gloire & ta sainteté.

Si je parle d'Amour on me peut croire ;
 Mais pour la Justice aucun partisan
 Ne paroît s'intéresser à sa gloire :
 Justice , Amour , ce n'est qu'un cependant.

Je veux chanter la divine Justice ,
 Après avoir longtems chanté l'Amour ,
 Changeant de chant , de discours , d'exercice ;
 La Justice met l'amour en son jour.

L'Amour n'est pur qu'en aimant la justice :
 Tout autre Amour n'est qu'une illusion ,
 Propre intérêt , amour propre , caprice ,
 Guidé par le M O I , par la passion.

La justice d'un œil droit , simple & chaste
 Ne sauroit voir d'autre objet que son Dieu :
 Elle est noble , élevée autant que vaste ;
 Jamais son regard ne change de lieu.

De son divin Objet la jalousie
 Fait qu'elle purge ou détruit son sujet :
 C'est elle qui ôte ou donne la vie ,
 Selon qu'il convient à ce grand Objet .

Sans la justice enfoncé dans soi-même ,
 On ne pourroit faire aucun noble effort :
 Sans elle oseroit-on dire qu'on aime ?
 Elle rend l'amour plus fort que la mort.

R 4

CLXIII.

La justice & l'amour sont inséparables.

AIR : *La jeune Iris ; ou , Les folies d'Espagne.*

JE veux chanter l'admirable victoire
De la justice unie avec l'amour ;
Et je veux en tout lieu porter leur gloire ,
Et la chanter avant le point du jour.

La justice & l'amour unis ensemble ,
Font ici bas le plaisir d'un bon cœur :
Lorsque pour Dieu leur force se rassemble ,
Tout en nous s'immole pour son honneur.

Le pur amour jamais ne se sépare
De la justice ; ils sont toujours unis :
Mais en vérité les sujets sont rares
Qui de leur cœur ne les ont pas bannis.

Chacun les fuit ; on craint trop leur empire ;
A l'amour propre il couteroit trop cher :
On dit qu'ils font souffrir certain martyre
Trop contraire aux désirs de notre chair.

Ils conduisent par une route dure :
On veut se conduire & se gouverner :
Ce chemin si contraire à la nature ,
Ne plaît qu'à qui fait bien s'abandonner.

La justice alors qu'elle purifie ,
Prépare le chemin au pur amour :
Et puis marchant tous deux de compagnie ,
Ils se font suivre sans aucun détour.

Ce sentier est droit , s'il n'est agréable :
Heureux qui le fuit sans penser à soi !
La justice fut toujours favorable
A quiconque choisit l'amour pour Roi.

Qu'elle punit ceux qui loin de la suivre,
S'éloignent des chemins qu'ils ont choisis!
Vous, malheureux, que l'amour propre enivre,
Vous ne ferez jamais leurs favoris.

Je veux marcher au bord des précipices,
Je veux chanter au milieu des tourmens;
Je me rirai des plus affreux supplices:
Si pour l'amour ils ont des agrémens.

Acheve, acheve, ô divine Justice;
Détruis en moi ce qui ne te plaît pas;
L'amour pur se nourrit de sacrifice:
Tout m'est doux si je marche sur tes pas.

Malheur, ô justice, à qui t'appréhende!
Il ne peut jamais être heureux sans toi:
Tu le rends pur comme Dieu le demande;
Tu le rends digne enfin de ce grand Roi.

C L X I V .

*Unité des Bienheureux & des parfaits avec
Dieu & entr'eux.*

AIR : *Celui qui m'a soumise ; ou , Je ne veux de Tirsis.*

PUISQUE notre ame est faite à l'image de Dieu,
Elle porte ce caractère;
Et Dieu se l'unit sans milieu,
Quand l'amour seul est son salaire.

Lorsqu'on ne veut plus rien, qu'on est anéanti,
On retourne à son origine:
Là notre vouloir englouti
Passe en la volonté divine.

C'est ce vaste Océan de qui l'immenfité
Renferme en lui toutes les ames:

Plus grande est leur conformité,
 Plus , amour pur, tu les enflames.
 Elles ne font en Dieu qu'un par la charité ,
 Qui les rend d'autant plus conformes ,
 Que toi , Suprême Vérité ,
 En les éclairant les transformes.

Lorsque ces ames font dans le même degré ,
 Elles font en Dieu si perdues
 Que tout l'humain & le créé
 Semble disparu de leurs vues.

Submergés dans l'amour , l'amour se plaît en eux ,
 Cette charité mutuelle
 De Dieu dans tous les Bienheureux ,
 De toutes ces ames entre elles.

On peut avoir ce bien même dès ici bas :
 Ces ames entre elles unies ,
 Marchant toutes d'un même pas ,
 Toutes ont mêmes sympathies.

Venez , ô pur amour ! consumer tous les cœurs
 D'ardeurs pures & mutuelles ;
 Faites-en des adorateurs
 Dignes des Beautés éternelles !

C L X V.

*Bonheur de la simplicité & petitesse.*AIR : *Hélas ! Brunette mes amours.*

MON esprit se perd chaque jour :
 Je ne saurois qu'en dire ,
 Si ce n'est que le pur amour ,
 Usant de son empire ,
 Me tire & m'arrache de moi ,
 Pour me perdre encore plus en foi.

Je ne connois ni bien ni mal ;
 J'ignore toute chose :
 Rien ne m'est doux , rien n'est fatal ;
 En Dieu je me repose ,
 Sans m'occuper de l'avenir ,
 Si je dois vivre ou bien mourir.

Heureux , qui ne vit que de foi ,
 D'amour , de simple enfance !
 Qui n'a plus ni règle ni loi ;
 Et dont la dépendance ,
 Sans répugnance & sans retour ,
 Marque son pur & chaste amour !

Heureux , qui du saint abandon
 Entrepren d le voyage !
 Qui ne trouve jamais de NON ;
 Marchant où l'on l'engage ,
 Sans penser quel fera son fort ,
 Soit pour la vie ou pour la mort !

Qui se laisse tout à l'amour
 Dans une nuit profonde :
 Qui vit dedans ce bas séjour
 Sans nul commerce au monde ;
 Et dont l'extrême obscurité
 Se termine à la vérité.

Celui qui sans voir son marcher ,
 S'engage à l'avanture ;
 Qui ne connoissant plus la chair ,
 L'orgueil , ni la nature ,
 Suit Dieu comme un petit enfant ,
 Pauvre , foible , simple , innocent.

L'état simple a mille douceurs ,
 Que l'amour propre ignore ,
 Il a de quoi charmer les cœurs :
 Car le Dieu que j'adore ,
 Y fait briller sa vérité
 Et le feu de sa charité.

Mais hélas ! chacun se défend :
 On craint la petiteffe ;
 On ne veut point vivre en enfant ;
 On estime foibleffe
 Ce qui n'a pas l'air de grandeur ;
 En tout on veut de la hauteur.

C L X V I.

*La simplicité abhorrée des grands, est le
 partage des Enfants.*

AIR : *Les folies d'Espagne.*

QUE tes sentiers, ô Seigneur de mon ame !
 Sont différens de ce qu'on en connoit !
 On ignore quelle est ta pure flamme :
 Chacun suit son vouloir, ses propres loix.

L'homme se fait de Dieu certaine idée,
 Qui n'approche pas de la vérité ;
 Il veut une dévotion guindée ;
 Et Dieu ne veut que la simplicité.

Tous les moyens que son esprit fabrique,
 Sont seulement ceux qu'il connoit pour bons ;
 Sa piété pleine de politique,
 Ne sauroit supporter d'autres leçons.

La vérité simple, pure, ingénue
 Irrite son zèle plein de fureur :
 Il hait le pur amour & la foi nue,
 Et ne sauroit souffrir l'humble de cœur.

La route de la foi paroît obscure,
 C'est un chemin qu'il croit rempli d'erreur :
 Il faut pour lui une autre nourriture ;
 Il veut l'élevement & la grandeur.

Prévoir, ranger, vouloir tout entreprendre,
 N'estimer rien que ce qui vient de lui,

Être sur l'honneur délicat & tendre,
Est la vertu qu'on estime aujourd'hui.

On se pique d'une haute sagesse ;
La simplicité n'a rien que de bas :
On dédaigne l'aimable petitesse.
Est-ce, ô mon Jésus , marcher sur tes pas.

Pour moi je hais plus leur fausse prudence
Qu'ils n'ont d'horreur de ma simplicité :
Que je méprise leur vaine science !
Je n'y découvre point la vérité.

C'est en Jésus , vérité simple & une ,
Que je la trouve dans sa pureté.
Cette pauvreté qui les importune ,
Fait mon plaisir & ma félicité.

Le vrai néant , où je trouve ma place ,
Est un objet d'horreur à l'orgueilleux :
Se croyant seul arbitre de la grace ,
Il n'est pas tel qu'il paroît à ses yeux.

Non ; je ne vois digne du Tout-immense
Que les vastes espaces du néant :
Dieu s'y plaît , il y fait sa résidence ;
Et s'éloigne de l'esprit suffisant.

Pour les petits je te fais ma prière ,
Donne-moi , Seigneur , de petits enfans :
Fais-les puiser dans la source première ;
Ils deviendront alors de vrais néans.

Mais de quoi leur serviront mes paroles ,
Si tu ne les imprimes dans leur cœur ?
Elles passeront pour discours frivoles ,
Quoique ce soit ta vérité , Seigneur.



CLXVII.

Souplesse infinie que demande l'amour.

AIR : *Folies d'Espagne* : ou , *La jeune Iris*.

COMME un enfant je me laisse conduire ,
 Sans voir en moi l'ombre d'un seul vouloir :
 De tout je veux bien me laisser instruire ;
 Sachant beaucoup , je n'ai point de favoir.

Tout ce qu'on veut , je le veux tout de même ;
 La résistance est bien loin de mon cœur :
 Tout disparoît quand le Vouloir Suprême
 M'appelle , je le suis avec ardeur.

Je ne puis rien prévoir ni me défendre :
 Je vis fans intérêt & fans fouci ;
 Et n'ayant rien ici bas à prétendre
 De tout je ne désire rien aussi.

Amour , Amour , que tu veux de souplesse !
 Tu veux un cœur qui ne répugne plus ,
 Qui souffre tes rigueurs & tes caresses ,
 Et qui se contente de tes rebuts.

Si l'on connoissoit la délicatesse
 De cet amour quand il possède un cœur ,
 Combien il veut qu'on ait de petitesse ;
 Le mépris seul feroit notré bonheur.

C'est beaucoup de souffrir toutes les peines ;
 Mais c'est bien plus de pâtir le Seigneur ,
 D'aimer & de chérir les douces chaînes
 Dont il captive & rend libre le cœur.

Être passif quand le Seigneur opère ,
 N'y point mêler notre propre action ,
 Comme un enfant qui se laisse à son pere
 Sans y faire même d'attention.

Le moindre effort s'oppose à son Empire :
 Il faut rester comme un simple instrument,
 Se laissant par lui mouvoir & détruire :
 Enfin il faut rentrer dans le néant.

Plus on se laisse promptement détruire,
 Plutôt on jouit du Bien Souverain :
 Le moindre mal paroît un dur martyre
 A ceux qui se gouvernent par l'humain.

Sitôt qu'on veut bien se haïr soi-même,
 Qu'on se laisse mener au gré de Dieu ;
 On trouve alors que le Vouloir Suprême
 Conduit l'ame en tout tems comme en tout lieu.

Mais l'homme vain veut toujours se conduire,
 Se croyant bien plus sage que mon Dieu ;
 Il ne veut jamais se laisser instruire,
 Ni donner à l'Esprit Saint aucun lieu.

Si l'on vouloit suivre cette conduite,
 On parviendroit bientôt au vrai bonheur ;
 Suivant Jésus & marchant à sa suite,
 On ne connoitroit plus son propre cœur.

C L X V I I I.

*S'abhorrer soi-même pour donner toute
 gloire à Dieu.*

AIR : *Hélas, Brunette!*

JE suis dans une abjection
 Que je ne puis décrire,
 Je porte une confusion
 Qui feroit un martyre
 Sitôt que l'on parle de moi ;
 Toute gloire étant pour mon Roi.

Je ne mérite que mépris,
 Que honte & que supplice,
 Que confusion, que décri :
 Je dois à la Justice
 Mille fois plus que tout cela ;
 Et voudrois souffrir au-delà.

Qu'on ne parle donc plus de MOI ;
 Je ne faurois l'entendre :
 Qu'on rende justice à mon Roi,
 Sans jamais se méprendre
 Sur son extrême charité,
 Malgré ma propre indignité.

Ah ! Seigneur, que votre bonté,
 Si pleine de largesse
 Pour un rien dont la vanité
 S'oppose à la Sageffe,
 Me jette dans l'étonnement
 Et m'abîme dans mon néant !

Je voudrois à tous faire voir
 Quelle horreur de moi-même
 Je porte, & quel est mon devoir
 Envers l'Être Suprême :
 C'est de toujours m'anéantir ;
 A tous ses vouloirs consentir.

Je dois adorer ses desseins ;
 Et me laisser conduire :
 Ils sont tous justes, grands & saints :
 Et s'il veut me détruire,
 Je bénirai toujours mon fort
 Le naufrage fera mon port.

Si je m'intéresse pour moi,
 Indigne de sa grace,
 Bien loin de lui marquer ma foi,
 Je fais voir mon audace ;
 Et mérite qu'un bras puissant
 M'abîme au fond de mon néant.

Je n'ai d'intérêt que pour Dieu,
 Et pour sa seule gloire :
 Le mépris me paroît un jeu :
 Je n'ai plus de mémoire ;
 Et je me laisse incessamment
 Comme une feuille au gré du vent.

On me balotte comme on veut ;
 Et je laisse tout faire :
 Je ne vois plus rien hors de Dieu ;
 Et même ma misère
 Me paroît comme un instrument
 Propre à me réduire au néant.

Le néant donc est tout mon bien,
 Mon bonheur, ma richesse ;
 Le néant est mon seul soutien :
 Il est ma forteresse .
 C'est où je suis en sûreté ;
 Hors là tout n'est que vanité.

C L X I X .

*Bonheur de l'ame amante & abandonnée
 à Dieu.*

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer !*

JE vis sans nul déguisement ;
 Ah ! que mon esprit est content !
 Je me réjouis en enfant :
 Car c'est mon Dieu que j'aime.
 Ah ! que mon esprit est content !
 Mon bonheur est extrême.

Quand on est éloigné de soi ,
 Ah ! l'on est heureux comme un Roi ;
 On marche dans la pure foi ,
 Dégagé de soi-même.

Ah ! l'on est heureux comme un Roi ,
Quand c'est Dieu seul qu'on aime.

Éloigné de tout embarras ,
Que mon état est plein d'appas !
Souffrant je ne suis jamais las :
Car c'est un Dieu que j'aime ;
Que mon état est plein d'appas !
Je m'abime en Dieu même.

Je ne me fatigue de rien ;
Dans mon mal je trouve mon bien ;
Ma pauvreté fait mon soutien :
Mon bonheur est extrême.
Dans mon mal je trouve mon bien :
Car c'est mon Dieu que j'aime.

Je ne connois plus la langueur ,
Ah ! mon Dieu possède mon cœur ;
Je ne cherche plus de faveur :
Tout état m'est le même.
Mon plaisir est dans la douleur :
Car c'est mon Dieu que j'aime.

Que les hommes sont malheureux !
Ah ! qu'en Dieu l'on devient heureux !
Quand le cœur est bien amoureux ,
Son bonheur est extrême.
Ah ! qu'en Dieu l'on devient heureux !
Malheur à qui ne l'aime !

Je ne connois plus les plaisirs ,
Ah ! je n'ai plus aucuns désirs ;
Je ne forme plus de soupirs :
Car je suis à mon aise.
Ah ! je n'ai plus aucuns désirs ,
N'ayant rien qui me pese.

Je ne connois plus la raison :
Ah ! je ne vis que d'abandon :
Veut-on savoir mon Oraison ?
Je n'en fais rien moi-même.

Ah ! je ne vis que d'abandon :
Et c'est mon Dieu que j'aime.

Je me divertis en enfant :
Ah ! qu'un enfant est innocent !
Il ne voit rien , il est content ;
Son bonheur est extrême.
Ah ! qu'un enfant est innocent ,
Et que mon Jésus l'aime !

Chacun se veut faire une loi :
Ah ! je m'abandonne à mon Roi.
Il me possède par la foi :
Je me quitte moi-même.
Ah ! je m'abandonne à mon Roi ;
Car c'est lui seul que j'aime.

Je ne connois ni bien ni mal ;
Je suis son petit animal :
Rien ne m'est doux , rien n'est fatal ;
Je me laisse conduire.
Je suis son petit animal
Qu'il veut lui-même instruire.

Il me charge quand il le veut :
Ah ! que mon joug m'est glorieux !
S'il me bat , je me crois heureux :
J'aime beaucoup ma charge.
Ah ! que mon joug m'est glorieux !
Il met mon cœur au large.

S'il ne veut plus me voir pâtre ,
Ah ! je fers à le divertir :
Il prend plaisir à me vêtir ,
Puis il me deshabile.
Ah ! je fers à le divertir :
Et j'y suis fort habile.



C L X X.

*Dieu se plaît dans le néant & la solitude
du cœur.*

AIR : *La jeune Iris.*

QUI le croiroit, ô Seigneur de mon ame,
Que vous fussiez dans ce foible néant !
Il ne paroît nul signe de sa flamme :
Tout est caché comme en un Sacrement.

Vous vous plaisez dans des lieux solitaires,
Qui sont éloignés du monde & du bruit :
Vous vous y retiriez étant sur terre ;
Et c'est où vous habitez aujourd'hui.

C'est un désert, lorsque notre ame est vide
De tout ce qui n'est pas son Créateur :
Il paroît souvent un séjour aride :
Mon Dieu s'y plaît : c'est assez pour mon cœur.

L'homme créé pour son Divin Principe,
Ne devrait s'arrêter en nul sujet ;
Indigne de Dieu s'il ne participe
A cet auguste & souverain Objet.

Dieu de tout tems solitaire en lui-même,
Se répand par son amour au-déhors :
Pour imiter cette Bonté Suprême,
Soyons solitaires d'ame & de corps.

Avec Jésus renfermés en Dieu même,
Nous éloignant de ce qui n'est point lui,
Ayons de notre frere un soin extrême,
Sans nous occuper de nous, ni d'autrui.

La charité fait que l'ame amoureuse
Vit en son Dieu : & Dieu vit en son cœur ;
Rien avec lui : car l'ame généreuse
Ne peut souffrir d'autre que son Seigneur.

CLXXI.

*L'amour de Dieu dans une ame anéantie ;
& l'éloignement des hommes du même
amour.*

AIR : *Hélas Brunette !*

JE suis devant vous un néant
Sans choix, sans subsistance ;
A qui tout est indifférent ,
Sinon la dépendance
De votre sainte volonté ,
Et l'amour de la vérité.

Mais cet amour n'est pas en moi ;
Il subsiste en vous-même :
Je ne connois que par la foi
Que c'est vous seul que j'aime ;
Et que je n'existe qu'en vous ,
Objet de mes vœux les plus doux.

Le Tout occupe tout le rien ;
Et ce Dieu tout immense ,
Qui seul possède tout mon bien
Par sa sainte présence ,
Ne laisse de vacuité
Où n'existe sa vérité.

C'est cette chaste vérité
Simple , nue & très-pure ,
Qui dans sa généralité
Fait voir en la Nature
Par-tout les traits de sa grandeur :
Tout y concourt à son honneur.

L'homme ingrat seul ne comprend pas ,
Que ce pouvoir sans borne ,

Qui se démontre à chaque pas ,
 Et qui nous environne ,
 Fait voir que ce Dieu Tout-puissant
 Veut notre amour , & notre encens.

Tout fait obéir à sa voix ;
 Tout fuit l'ordre immuable :
 Les animaux soumis aux loix
 D'un Dieu très-équitable ,
 Ne sortent pas un seul instant
 Du vouloir de ce Dieu puissant.

Le Soleil poursuivant son cours ,
 Remplissant sa carrière ,
 Nous fait revoir les mêmes jours
 L'éclat de sa lumière :
 Les siècles passés, les suivans
 Suivent sa route tous les ans.

Le printems ne manque jamais ,
 Ni l'été , ni l'automne ;
 Étalans selon nos souhaits
 Les biens que Dieu leur donne :
 L'homme seul ingrat & voleur
 Ne rend pas tout bien au Seigneur.

Les oiseaux , qui dès le matin
 Annoncent la lumière ,
 Le louent selon son dessein ;
 Chacun en leur manière ,
 Faisant retentir dans les bois
 Sa grandeur par leur douce voix.

Mais l'homme sans penser à Dieu ,
 S'occupant de lui-même ,
 Sans suivre l'ordre ni le lieu ,
 Où son pouvoir suprême
 Par l'amour l'avoit destiné ,
 Dans son vouloir est obstiné.

Il a négligé ses bienfaits ,
 Méprisé sa parole ;

Il veut au gré de ses fouhais
 Chercher un autre école
 Que celle du Dieu tout-puissant,
 Et de son amour bienfaissant.

O vous qui faites mon bonheur,
 Changez le cœur des hommes :
 Faites-vous révéler, Seigneur,
 De tous tant que nous sommes :
 (a) Faites accomplir votre vouloir ;
 Vous en avez seul le pouvoir.

O malheureuse liberté,
 Que tu nous es funeste !
 Tu fuis, tu hais la vérité ;
 Ou bien tu la contestes :
 Tu ne saurois que par la foi
 Pratiquer l'amoureuse loi.

C L X X I I .

Sentimens d'une ame anéantie devant Dieu.

AIR : *Les folies d'Espagne.*

QUE je désire, ô mon Dieu, votre Empire !
 Réglez par-tout ; vivez en notre cœur :
 C'est le seul bien pour lequel je soupire,
 Que tout vous rende & la gloire & l'honneur.

O charité, vérité simple & pure,
 Vous n'avez presque point de partisans !
 Chacun vous fuit pour suivre la nature :
 Changez les cœurs, ô Seigneur tout-puissant.

O pur amour, votre force & vos charmes
 Ne peuvent rien sur le cœur obstiné :

(a) *Ou accomplissant.*

Renversez tout , qu'on mette bas les armes ;
Qui ne se rend est déjà condamné.

Source de bien , vous qui donnez la vie ,
Venez , venez nous tirer de la mort :
Rendez notre ame à vos loix asservie :
Par vos vouldoirs règlez toujours son fort.

Souffrir pour vous , c'est un parfait délice ;
Se perdre en vous le souverain bonheur :
Mourir à foi , vivre de sacrifice ;
C'est l'amour & le plaisir d'un bon cœur.

L'homme aveuglé de l'amour de lui-même ,
Ne connoit point ce plaisir délicat :
S'il n'ignoroit ce qu'est le Bien Suprême ,
Pourroit-il d'autre plaisir faire état ?

Qu'on est heureux , mon Dieu , quand on vous aime ,
Et malheureux qui ne vous aime pas !
S'il dit qu'hors vous son plaisir est extrême ,
C'est qu'il s'abuse ignorant vos appas.

Souffrir pour vous , ô Divine Sageffe ,
Porte avec foi un plaisir souverain :
Les douleurs se changent en alégresse
Lors qu'elles proviennent de votre main.

O saint amour , que sans fin je reclame !
O saint amour , source de mon transport !
O saint amour , qui pénètres mon ame ,
Et qui l'enléves sans aucun effort.

Je ne vois rien , & ne veux rien connoître :
Aveugle foi , c'est toi qui me conduis :
Je ne veux que la gloire de mon Maître ,
Sans m'informer où je vais , où je suis.

Qu'il vive & régne au cœur de tous mes freres :
Je le demande ainsi qu'un pauvre enfant ,
Qui ne songe jamais à ses miseres ;
Mais à la gloire du Dieu tout-puissant.

Anéanti devant l'Objet immense ,
Qui me perd & m'abime dans son sein ,

Je laisse les désirs, la connoissance;
Je n'ai plus de vouloir ni de dessein.

Toujours en lui mon ame suspendue,
Demeure morte à ce qui n'est pas lui :
Je n'ai ni goût, ni sentiment, ni vue,
Ni force, ni désir, & nul appui.

Ce Dieu puissant se suffit à soi-même :
Sa suffisance fait tout mon bonheur.
Je le bénis, je le contemple & l'aime ;
Et c'est ce qui seul suffit à mon cœur.

Penfer à soi, c'est une chose vaine ;
Elle est indigne de ce grand Objet :
Je ne discerne ni plaisir ni peine ;
Mon seul bonheur est d'être son sujet.

O vous, Être subsistant en vous-même,
Que nos cœurs ne subsistent plus qu'en vous !
Car le cœur dégagé, lorsqu'il vous aime,
Ne discerne plus l'amer ni le doux.

C L X X I I I .

Etat d'une ame arrivée à sa fin.

AIR : *Celui qui m'a soumise ; ou , Je ne veux de Tirsis.*

L'Homme dedans sa fin est comme un Sacrement
Couvert d'une foible apparence :
Rien n'est plus petit, ni plus grand ;
Il fait en Dieu sa résidence.

Déhors on ne voit rien qu'un état tout commun :
Là Dieu régné en magnificence
Jésus & l'ame ne font qu'un :
Déhors on ne voit que l'enfance.

O mystere d'amour, de mépris, de douleur !
Dieu s'unit à sa créature !

Déhors on ne voit que laideur :
Dedans c'est une glace pure.

Ainsi vous l'avez fait, ô Seigneur tout-puissant,
Afin de cacher votre ouvrage ;
Et que cet esprit séduisant
N'en pût tirer nul avantage.

L'amour propre veut voir, & se mêler de tout ;
Il se nourrit de toute proie :
Il n'a pour en venir à bout ,
Qu'à découvrir quelle est sa voie.

Mais ce Dieu tout-puissant se cache au fond du cœur :
Il couvre son saint tabernacle ;
Et le défend de toute erreur :
Dieu fait en lui ce grand miracle.

La force est au-dedans, la foiblesse au-déhors,
Dedans une union intime :
Le Démon par tous ses efforts
Ne peut connoître la victime.

Il apperçoit l'autel sans sacrificateur,
Sans encens & sans sacrifices ;
Il ne pénètre pas le cœur :
Dieu le couvre à ses artifices.

Dieu régne en Souverain sur ce pauvre néant ;
Il en fait même ses délices :
Et cependant l'homme ignorant
Le croit digne de tous supplices.

O qu'on est ignorant de ce qu'opère en nous
Notre adorable Petit Maître !
De son Épouse il est l'Époux ;
De sa victime il est le Prêtre.



CLXXIV.

*L'amour insensible d'une ame consommée
en Dieu.*AIR : *Je ne veux de Tirfis.*

MON cœur est transporté dans une région
 Plus profonde & plus étendue :
 Je ne connois plus l'abandon ;
 Tout est englouti dans la nue.

Saintes Obscurités , insensibles amours ,
 O perte , ô rayon de lumière !
 Que vous me montrez de beaux jours
 Près de la fin de ma carrière !

Si je meurs dans l'amour , je serai fortuné ,
 Malgré ce terrible passage :
 Par-tout où Dieu m'a destiné ,
 Je trouverai l'heureux partage.

Je ne connois plus rien dans un vaste néant ;
 Je m'abîme , & me perds sans cesse :
 Je ne vois le beau ni le grand ;
 Mais je crois que c'est la Sagesse.

Je ne veux rien avoir , je ne veux rien favoir ;
 Et plus la nuit me semble obscure ,
 Plus je crois , sans l'appercevoir ,
 Que c'est l'Auteur de la Nature.

Rien ne manque à mon cœur dedans sa pauvreté ;
 Ce néant est plein de richesse ;
 Et cette vaste obscurité
 Est pleine de délicatesse.

Que ce cœur est content , sans nul contentement !
 Que veut-il ? qu'est-ce qu'il désire ?
 Son plaisir est en son Amant ;
 Il ne veut rien quand il soupire.

- Nul objet ne paroît dans ce désert sacré ;
 Nuls penfers ne troublent notre ame :
 Ce lieu que Dieu s'est consacré,
 Est une pure & chaste flamme.
- Mais flamme fans clarté, fans brillant, fans ardeur :
 Cette flamme est d'autant plus pure
 Qu'elle concentre sa chaleur,
 Et la dérobe à la nature.
- O vaste immensité, trop favorable nuit !
 Tu me caches bien à moi-même :
 Ah ! ce qui paroît, ce qui luit,
 Est trop peu pour le cœur qui t'aime.
- Ah ! cache-moi toujours, Suprême Vérité ;
 Ta lumière est inaccessible :
 O bienheureuse obscurité !
 Tu n'es palpable, ni sensible.
- Plus vaste que les cieux est cette sombre nuit,
 Toujours consacrée au silence :
 Éloigné du monde & du bruit,
 On apprend l'auguste science.
- Tout pour Dieu, rien pour foi ; car le MOI n'étant plus,
 Rien ne trouble & rien n'inquiète :
 Quitte des penfers superflus,
 En Dieu l'ame fait sa retraite.
- Fantômes importuns, vous n'êtes point ici,
 C'est un ferein toujours tranquille :
 Ni la crainte, ni le fouci
 N'entrent point dans ce domicile.
- O séjour de la paix, consacré par l'amour !
 O braïer caché sous la cendre !
 O tranquille & vaste séjour,
 Où l'amour seul se fait entendre !
- Charmante & douce voix, qui parle au fond du cœur,
 Sans l'entremise des paroles,
 Que ton discours est suborneur !
 Les autres discours sont frivoles.

Celui qui t'a goûté , ne fauroit rien souffrir
 Que ta simple délicatesse :
 Fais qu'au tems que je dois mourir ,
 Je n'entende que ta Sagesse.

Écarte loin de moi ce discours importun ,
 Qui viendrait troubler mes délices :
 Ah ! soyons toujours un-à-un
 Dedans ces derniers sacrifices.

C L X X V .

*Tranquille douceur de l'amour divin en
 une ame ressuscitée.*

AIR : *La jeune Iris.*

O pur amour, délice de mon ame,
 Je ne faurois vivre un moment sans toi !
 Ah ! que douce , pure & chaste est ta flamme ,
 Qui n'a plus d'autre brillant que la foi !

Plus notre amour est pur , & se concentre ;
 Moins il paroît d'étincelle au-déhors :
 Quand la charité devient notre centre ,
 On ne remarque plus aucuns transports.

L'obstacle au feu cause les étincelles ;
 Sans quoi il brûleroit tranquillement :
 Quand les ames sont souples & fidelles ,
 On ne voit à leur feu nul mouvement.

Le pur amour est une flamme droite ,
 Qui sans se recourber tend à son Dieu :
 Lorsqu'elle rencontre une route étroite ,
 On voit alors étinceller son feu.

O feu sacré, tu me donnes la vie ,
 Tu verses en nous ta fécondité !
 C'est par toi que l'ame est toute affranchie ,
 Et que l'erreur cède à la vérité.

Je vis en toi comme la Salamandre,
 Seul principe qui fais mon mouvement :
 Ce fut toi qui me réduis en cendre ;
 Mais depuis tu devins mon aliment.

Comme un Phénix je nâquis de ma cendre :
 Tu me donnas la force & la vigueur :
 Je ne fais que pâtre & condescendre ;
 Et c'est l'unique ouvrage de mon cœur.

Comme un poisson dans la mer se promene ;
 Qu'il y vit caché , mais très-fûrement ;
 Ce feu sacré me conduit & me mene :
 J'y vis content comme en mon élément.

Hors de ce feu je ne saurois plus vivre ;
 Je reste foible , froid , & languissant :
 S'il ne vient à moi , s'il ne me délivre ,
 Je périrai dans le même moment.

Bien des gens trouvent ta flamme cruelle ;
 Elle est pour moi un rafraîchissement :
 Je souffrirois si je n'étois en elle ,
 Comme le poisson est dans l'Océan.

C'est dans l'amour pur que je me promene ;
 C'est en lui seul que je trouve la paix :
 Avec lui mon cœur ne sent plus de peine ;
 En lui je me suis perdu pour jamais.

Son feu n'a rien à présent qui me brûle ,
 Je n'apperçois plus même son ardeur :
 Il a pourtant un secret véhicule
 Qui m'enfonce sans cesse en mon Sauveur.

O feu divin , ô suprême puissance ,
 Tu consumes mon cœur & mon esprit !
 Tu le fais néamoins sans véhémence :
 Sans l'éprouver : croira-t-on cet écrit ?



C L X X V I .

*Cantique d'une ame consommée vers la fin de
sa vie.**AIR : La jeune Iris.*

JE veux chanter sur la fin de ma vie,
Comme le cigne , un ramage charmant :
Donne-moi , Seigneur , une mélodie
Qui puisse enlever le cœur par mon chant.

Je veux chanter cette Grandeur immense ,
Cette Majesté , ce divin Pouvoir ,
Cette Justice pleine de clémence ,
Ta Sageffe , & ton infini Savoir.

Je veux chanter ce Bonheur ineffable
Que tu possèdes éternellement ;
Et cette Sainteté toute adorable ,
Qui n'a jamais varié d'un moment.

De ta Beauté faire voir l'excellence ;
Qui doit enlever à l'instant les cœurs ;
Ta Bonté , ton entière Indépendance
De tous moyens pour couvrir tes faveurs.

Je veux chanter en tous lieux cette gloire
Qui mérite nos adorations.
Je veux que tu remportes la victoire
Par mon chant sur toutes les nations.

Si j'ai fait entendre ma voix sur l'onde ,
Je veux mourant la pousser jusqu'aux Cieux :
Je la veux faire éclater dans le monde ,
Pour exalter ton Nom si glorieux.

Je le veux chanter avec harmonie ;
Je le ferai voler par de saints airs :
Dedans ces jours , les derniers de ma vie ,
Je veux exceller dans mes chants divers.

Ne souffre pas qu'on me ferme la bouche ;
 Chacun s'empresse d'écouter ma voix :
 Ah ! fais plutôt que leurs ames je touche ;
 Sinon , j'irai d'annoncer dans les bois.

O pur amour , ô charité sans borne !
 C'est toi que je veux chanter en tous lieux :
 Avec ma voix si ton Esprit résonne ,
 Qui pourroit se défendre de tes feux ?

Divin Amour , daigne te faire entendre ;
 Donne la force à ces airs tout-divins :
 Rens-les touchans , & d'un accord si tendre
 Qu'ils enlèvent à l'instant les humains.

Qu'on ne leur fasse point de résistance ;
 Qu'en mourant je les puisse tous charmer ;
 Que je leur apprenne la dépendance ;
 C'est le grand art pour savoir bien t'aimer.

Je veux chanter à tous ta Sagesse ,
 Je veux chanter ta Grandeur , ton Pouvoir ,
 Ta Vérité , cette Magnificence ,
 Cette Bonté , ce suprême Vouloir.

Tous les secrets sentiers de ta Sagesse ;
 La force & la douceur de ton Amour ,
 Qui s'accommode avec notre foiblesse ;
 Montrer ta Vérité dans son plein jour.

Je veux faire voir quelle est l'ignorance
 De ces Savans toujours audacieux ;
 Qui voulant borner ta toute-puissance ,
 Son trop grand jour leur fait perdre les yeux.

J'irai chanter dans les bois , dans les plaines ;
 Si les hommes ne me comprennent pas ,
 Les rochers , les oiseaux & les fontaines
 Répéteront ce que je dis tout bas.

Reprochant à l'homme l'ingratitude
 Qu'il montre sans cesse à son Créateur ,

Ils

Ils lui feront voir , quoique fans étude ,
Qu'ils font plutôt touchés que n'est son cœur.

Je veux voler dans les pays stériles ,
Je veux monter sur le plus haut rocher ,
Et faire voir dans les terres fertiles
Que tout hors l'homme se laisse toucher.

Quel est ce chant, grand Dieu, que tu me donnes
Lorsque je suis sur le point d'expirer ?
Quelle est l'hymne que tu veux que j'entonne ,
N'ayant plus la force de soupirer ?

„ C'est l'hymne consacrée à ma Sageffe ,
„ Qui se chantera dans l'éternité ;
„ L'hymne de ma force , & de ta foiblesse ;
„ De ton néant , & de ma Sainteté ”.

Mais ce grand Tout surpassant ma portée ,
Je me perds , & m'abime dans son sein :
Il semble que la voix me soit ôtée :
Je meurs ; & je passe en l'Être Divin.

C L X X V I I .

Vivre & mourir en louant & aimant Dieu.

AIR : *Ah ! mon mal ne vient que d'aimer.*

POUR ta gloire & pour ton honneur ,
Ah ! je veux chanter , mon Seigneur :
Le dernier soupir de mon cœur
Ce fera tes louanges.

Ah ! je veux chanter , mon Seigneur
Avec les chœurs des Anges.

Que ce soit là mon dernier ton ,
Ah ! Seigneur sage , juste & bon ,
Que la gloire de ton saint Nom ,
Seul auteur de ma flamme !

A la gloire de ton saint Nom
Je consacre mon ame.

Pour l'intérêt de ton amour
 Je brûle & languis nuit & jour :
 Personne ne te fait la cour,
 Et chacun t'abandonne :
 Personne ne te fait la cour ;
 Et c'est ce qui m'étonne.

Source de bien , source de paix ,
 Ah ! je ne cesserai jamais
 D'entrer dans tes seuls intérêts :
 Le reste n'est que boue.
 Ah ! je ne cesserai jamais
 De t'aimer, je l'avoue.

O Dieu , ma force & mon soutien ,
 Je veux tout ; & je ne veux rien :
 Ce que tu veux est tout mon bien :
 O sacré domicile ,
 Grand Dieu ma force & mon soutien ,
 Vous êtes mon asile.

Il n'est pas pour moi d'autre lieu ;
 Ah ! mon séjour est en mon Dieu :
 Et ma nourriture est son feu ;
 J'y trouve mon aisance :
 Ah ! mon séjour est en mon Dieu ;
 J'y vis en assurance.

Que son feu m'est rafraîchissant !
 Il est pur , & n'est plus ardent ;
 Je l'ai choisi pour élément ;
 J'y trouve mes délices :
 Il est pur , & n'est plus ardent ;
 Ses flammes sont propices.

Ah ! qui se plaint de son ardeur ,
 N'a qu'un perfide & lâche cœur :
 Je le trouve plein de douceur ,
 De beauté , de lumière :
 Ah ! qui se plaint de son ardeur ,
 Grand Dieu , ne t'aime guere.

CLXXVIII.

*Fonder son espérance sur Dieu seul.**AIR : Mon cher troupeau.*

JÉRUSALEM, chère patrie,
J'espère de te bientôt voir :
Tout près de la fin de ma vie,
Il m'en reste un secret espoir.

C'est sur mon Dieu que je le fonde,
Et non sur les biens que j'ai faits
Je ne vois rien qui ne confonde
Mon espérance, & mes souhaits.

L'abus que j'ai fait de ta grace,
Met le comble à l'iniquité ;
Et je n'ai pas assez d'audace
Pour croire avoir rien mérité.

Si tu m'accordois quelque chose,
Ce seroit gratuitement ;
Et tu serois l'unique cause
D'un éternel contentement.

Arbitre de ma destinée,
O Dieu que j'aime uniquement,
Si ta loi m'avoit condamnée,
Elle seroit très-justement.

Je veux ce qu'elle me destine ;
Je l'accepte dès à présent :
J'aime la volonté divine
Bien plus qu'un bonheur si constant.

Mon bonheur seroit en toi-même,
Sans regarder mon propre bien :
En tous lieux, Seigneur, lorsqu'on t'aime,
On ne désire & ne craint rien.

C'est l'amour de ton ordonnance ,
 Qui cause un paisible repos :
 Car ta justice & ta clémence
 Ne font rien que bien à propos.

Que cette justice est aimable !
 Soit qu'elle traite avec rigueur ,
 Soit qu'elle me soit favorable ,
 Elle a même attrait pour mon cœur.

C L X X I X.

*L'amour ne trouve qu'affliction par tout où
 Dieu n'est pas aimé.*

AIR : *Ces prés , ces bois ; ou , Les folies d'Espagne.*

DANS un vallon qu'un fameux fleuve arrose ,
 Où pour les sens tout paroît plein d'appas ,
 Je ne vois rien , sans pénétrer la cause ,
 Qui ne me soit plus dur que le trépas.

En élevant ses ondes azurées ,
 Il fait jaillir mille petits bouillons :
 Les matelots d'une main assurée
 Fendent les flots avec leurs avirons.

Des deux côtés qui bordent son rivage ,
 Près les brebis bondissent les agneaux :
 On voit plus loin vers la chèvre sauvage
 Le daim léger sauter sur les côteaux.

J'ai sur ces bords ma harpe aux faulx pendue :
 En la touchant , je chantois autrefois :
 Par ses accords mon ame suspendue
 Sembloit en Dieu se perdre avec ma voix.

Mais ces concerts si justes & si tendres ,
 Se font pour moi tournés en voix de pleurs :
 Mes ris , mes jeux , sans pouvoir m'en défendre
 Se font changés en des cris de douleurs.

Là les sommets des bois perçent les nues ;
Dans tous les tems leurs feuillages sont verts ;
Et mille oiseaux sur leurs têtes chenues
Font à l'envi d'agréables concerts.

Près d'un ruisseau , dont le cristal liquide
En murmurant roule sur le gazon ,
L'oiseau caché dessous le jonc humide
S'élance en l'eau pour prendre le poisson.

Les habitans de ces pays fertiles ,
Me vont disant : O que n'entonnez-vous
Ces airs sacrés à chanter si faciles ,
Qui remplissoient vos momens les plus doux.

Hélas ! comment pourrois-je en cette terre
Chanter des airs en l'honneur de mon Dieu ?
Elle est pour moi , plus qu'aucune , étrangère ;
J'y souffre plus cent fois qu'en aucun lieu.

Quand te verrai-je , ô ma chere patrie !
Si loin de toi je chante une chanson :
Si de mes pleurs la source étoit tarie ,
De ton séjour bannis-moi ma Sion !

Si de ces bois la tête menaçante ,
Si de ces prés l'agréable gazon ,
Si de ces eaux la source jaillissante ,
Me consoloient , qu'ils changent en poison !

En arrivant dans ce lieu de délices ,
De tout mon cœur la douleur s'emparant ,
Le convertit en un lieu de supplices :
Tous les plaisirs augmentent mon tourment.

Vous qui guidez ma raison & ma vie ,
Que faites-vous de rendre ce séjour
Le siège affreux où préside l'envie ?
Vous le deviez consacrer à l'amour.

CLXXX.

*Dieu garde les petits, & abandonne les
grands.*

AIR : *La bergere Nanette.*

JE vis sur la montagne
Comme un petit oiseau,
Et fais dans la campagne
Mon nid dessous l'ormeau :
C'est là que d'un air si tendre
Je fais entendre
Aux hôtes de ces bois
La douceur de ma voix.

J'éleve ma famille
Avec beaucoup de foin :
Elle est simple & gentille ;
J'y pourvois au besoin :
Je tâche de les défendre
Et leur apprendre
Dans ces vaste déserts
A voler dans les airs.

Quelquefois sur la terre
Ils veulent s'arrêter ;
Et d'autrefois la serre
Du cruel épervier
Leur fait une forte guerre :
Et sans leur Pere ;
Qui vient à leur secours,
Ils périroient toujours.

Grands, je les abandonne,
Et je les laisse aller :
D'autres soins je me donne ;
Je les vois envoler ;

Alors avec ma femelle
 Tendre & fidelle,
 Nous faisons d'autres nids
 Pour avoir des petits.

La douce providence
 En use comme nous ;
 Elle a soin de l'Enfance ,
 Et la défend des coups :
 Lorsque l'ame se retire
 De son Empire
 Pour mieux se gouverner ,
 Elle la laisse aller.

Dieu de la petiteffe
 Ne cesse d'avoir soin ;
 Et dans notre foiblesse
 Il pourvoit au besoin ;
 Lorsque à lui l'on s'abandonne ,
 Et qu'on s'y donne ,
 Il ne manque jamais
 De nous conduire en paix.

Lorsque les oiseaux tendres
 Veulent quitter le nid ,
 Ils se laissent surprendre
 Aux lacs de l'ennemi :
 Il est ainsi de l'homme
 Qui se consume
 En des soins superflus ;
 Dieu ne le conduit plus.

Heureux qui se délaïsse
 Au soin de son Seigneur !
 Car jamais l'algresse
 N'abandonne son cœur :
 C'est alors que tout le monde ,
 La terre & l'onde ,
 Ne fauroit l'arrêter ,
 Dieu daignant le porter.

C L X X X I.

Route de la foi.

AIR : *Votre empire est trop sévère.*

O mon Seigneur, si je t'aime
 Daigne m'accorder un don,
 Que mes enfans soient de même,
 Suivant en tout l'abandon :
 Et si rien ne les sépare
 De ta sainte volonté,
 La douleur la plus barbare
 Fera leur félicité.

Nous n'avons que la foi nue,
 Pour nous servir de flambeau :
 Quand notre esprit se dé nue,
 Il entre en pays nouveau ;
 Il va suivant la justice,
 Qui le met en vérité ;
 Sur le bord du précipice
 Il se voit en liberté.

Ce désert n'a point de route,
 On fait souvent des faux pas :
 Sitôt que notre esprit doute,
 Il entre dans l'embarras ;
 Lorsque le cœur est fidèle,
 Il court sans penser à foi,
 Trouvant la route très-belle
 De l'amour & de la foi.

Nous faisons ce long voyage,
 Sans voir un morceau de pain,
 Marchant sans perdre courage,
 Souvent presque morts de faim ;
 Jamais goutte de rosée
 Ne vient nous défaltérer :

Lorsque notre ame est lassée ,
On la force de marcher .

On ne rencontre personne
Qui nous montre le chemin ;
Il faut donc qu'on s'abandonne
Au-dessus de tout l'humain :
Lors on trouve une fontaine ,
Qui remplit tous nos desirs ;
Et dans une vaste plaine
On perd tous ses déplaissirs .

Mais on ne rencontre guere
Personne dans cet endroit ;
Chacun retourne en arriere
Sans suivre ce chemin droit :
L'amour propre & la mollesse
Nous empêchent d'arriver ;
Aussi bien que la sagesse ,
Qui veut le tems mesurer .

Il faut donc un grand courage ,
Pour suivre en tout ce chemin ;
Il faut un cœur sans partage ,
Avec l'esprit surhumain :
C'est la fin de nos miseres ;
Là cessent tous nos travaux :
C'est là que les vrais mysteres
Sont enseignés du Très-haut .

C L X X X I I .

Ecole de l'amour.

AIR : *Songes agréables.*

ON veut que je dise ;
Et je ne fais rien :
Malgré ma franchise ,

J'ignore tout bien.
O mon Époux !
Vous seul parlez en nous.

Ah ! que tous se taisent ;
Il faut écouter :
Les discours déplaisent
A qui fait aimer.

Ah mon Époux !
Vous seul parlez en nous.

Amoureux silence,
Langage divin !
Quelle est la science
Du Dieu souverain ?
Elle est en moi :
On l'apprend par la foi.

L'amour pur l'enseigne,
En mille façons :
Hors lui l'on dédaigne
Toute autre leçon.
O mes amours !
Enseignez-nous toujours.

O fade parole
De l'homme savant !
Que sans cette école
On est ignorant !
O mes amours !
Enseignez-moi toujours.

Je fuis , je déteste
Tout langage humain ;
Chacun y conteste :
Langage divin !
Nous sommes tous
D'accord avec vous.

Science paisible !
Vous rendez heureux
Le cœur insensible
Pour tous autres feux ,

Que ceux d'amour :
O qu'ils sont favoureux !

On s'offense & blesse ;
On craint leur rigueur :
Ils font l'âlégreffe
De mon pauvre cœur.

O mon amour !
Bleffez-moi chaque jour.

Vos coups sont aimables ,
Vos feu raviffans :
Rigueurs fouhaitables !
Vous charmez mes fens.

O mon Époux ,
Quel calme donnez-vous !

O plus de tristeffes !
Réjouiffons-nous :
Même en nos foibleffes
Soyons fimples & doux.

O mes amours ,
Où me reduifez-vous !

Seigneur de mon ame ,
Votre charité
Me rend tout de flamme ;
Votre vérité

Fait tout en moi :
Je n'ai qu'amour & foi.

L'amour pur confomme ;
La foi nous inftruit :
L'amour pur transforme ;
La foi nous détruit :

L'un perd mon cœur ;
Et l'autre mon esprit.



CLXXIII.

L'amour pur ne se peut cacher.

AIR : *Ma raison s'en va beau train.*

Vous demandiez l'autre jour ,
 Pourquoi j'écris tant d'amour ?
 Aimant ardemment ,
 Peut-on autrement
 Parler que comme on aime ?
 Si de Dieu vous étiez amant ,
 Vous feriez tout de même.

 Le pur Amour ne s'apprend
 D'un cœur tendre qu'en aimant :
 Et c'est une loi
 Qu'enseigne la Foi ;
 Pour favoir comme on aime ,
 Qu'il faut qu'un cœur sortant de soi
 Se transporte en Dieu même.

 C'est ce transport amoureux
 Qui rend un amant heureux :
 Il a dans ces lieux
 La gloire des cieux ;
 Puisque Dieu seul l'enflamme.
 Est-il rien de délicieux
 Que ce transport de l'ame ?

 Le cœur en plusieurs objets
 Ne peut fixer de sujets :
 C'est en vous , grand Dieu ,
 Que je vois mon feu ,
 Ainsi que dans sa sphère ,
 Sans agitation ni milieu ,
 Éloigné de la terre.

 De mes délices l'objet ,
 De vos bontés le sujet ,

Grand Dieu , vos plaisirs
 Bornent mes désirs ,
 Tendant au Bien Suprême :
 Vous ne pouvez me les ravir
 Qu'en vous ôtant vous-même.

Ce n'est que dans l'unité
 Qu'on goûte la Vérité,
 La tranquillité
 De la charité
 Est cet Un nécessaire.
 Jésus mit la félicité
 A l'aimer & se taire.

Ce n'est point l'empressement
 Qui te rend parfait amant :
 La fidélité
 De la volonté ,
 La simple obéissance.
 Car ici notre liberté
 Git en la dépendance.

Mais dépendance d'amour
 Où l'on est libre toujours :
 Un objet gênant
 Rendrait inconstant ,
 Dieu donne libre aisance :
 On voit que le cœur est content
 Dans sa présévéance.

C L X X X I V.

Loix de l'amour enfantin.

AIR : *Petits agneaux , si vous errez sans maître.*

PETIT troupeau , foyez , je vous conjure ,
 Pour être plus à Dieu simples & innocens :
 J'offre à mon cher Époux tout le mal que j'endure ,
 Afin que vous foyez de bons petits enfans.

Vous savez bien que la hauteur l'offense ,
 Il ne veut que la foi , le rien , & l'abandon ,
 La mort , l'oubli de foi , l'amour pur & l'enfance :
 Tout le reste pour vous ne sauroit être bon.

Voir son chemin , un sentier , quelque trace
 Qui pourroit retarder ou fixer le marcher ;
 De voir trop ses défauts ; ou regarder sa grace ,
 Est un amusement qui vous coutera cher.

Que votre cœur soit vaste & qu'il s'étende ;
 Pourquoi , mes chers Enfans , si fort le retrécir ?
 Ce Dieu si grand , si saint , entier vous le demande :
 Donnez-le donc entier sans jamais réfléchir.

Réfléchissant vous reprenez la place
 Que mon divin Époux devrait seul occuper.
 Croyez-vous donc par là ajouter à sa grace ?
 Ou devenir meilleurs ? non , non , c'est vous tromper.

Étends mon cœur ; je courrai dans ta voie ,
 Difoit le Roi David autrefois au Seigneur.
 Que leur cœur soit immense , & ce sera ma joie :
 Mais si cela n'est pas , que j'aurai de douleur !

Tout retour fixe , arrête , & le faux zèle
 Qui fait que l'on s'occupe & que l'on pense à soi ,
 Est un retardement , une vertu cruelle
 Qui s'oppose sans cesse à la plus pure foi.

Gravez ceci , mes Enfans , dans votre ame ;
 Je vous le dis à tous , ne l'oubliez jamais.
 Élanchez-vous en Dieu comme une pure flamme ,
 Craignez le trop de soin de devenir parfaits.

Si je pouvois vous faire à tous comprendre
 Ce que depuis longtems j'appréhende pour vous :
 Hélas ! pourrez-vous bien & voudrez-vous l'entendre ?
 Gravez-le dans leurs cœurs , ô mon Divin Époux.

Amour , Amour le plus fort , le plus tendre ,
 Quoique privé de tout on trouve tout en toi :
 De ton attrait secret on ne peut se défendre ;
 Lorsque tu fais mourir , on t'aime plus que soi.

Par ton ardeur, Amour, que je révère ;
 Ah consume & détrui promptement tous nos cœurs :
 Je n'ose l'espérer, & cependant j'espère,
 Qu'un jour on connoitra tes vrais adorateurs.

On ne voit plus que douleur que misères ;
 Ceux qui font tout à toi vivent dans le mépris :
 Ils portent cependant tes divins caracteres :
 Si l'on les connoissoit que l'on seroit surpris !

Déhors ce n'est que mort & que souffrance ,
 Dedans ils ne font plus étant remplis de Dieu :
 Déhors la pauvreté , la foiblesse & l'enfance ;
 Dedans ils font unis & même sans milieu.

CLXXXV.

*Ne pas mépriser les Instrumens de Dieu à
 cause de leur simplicité.*

AIR : *La jeune Iris.*

ENFANS , enfans que le Seigneur me donne ,
 Ne puis-je pas m'expliquer avec vous !
 Je ne suis point entendu de personne :
 Tous sont sourds à la voix de mon Époux.

Si sa bonté m'a fait son interprète ,
 Pourquoi mépriser ce qui vient de lui ?
 C'est lui qui parle ; & ma bouche est muette ;
 S'il l'ouvre , il faut l'écouter aujourd'hui.

Ce Dieu qui jadis parloit par nos peres ,
 S'explique ici ; mais d'une autre façon :
 La foiblesse couvre ce grand mystere.
 Heureux qui veut entendre ma leçon !

Nous aimerions cent fois mieux les oracles ;
 On veut en tout l'éclatant & le beau ;
 Pour s'assurer , il faudroit des miracles :
 On ne veut point d'un Dieu dans le berceau.

Dans un enfant, couvert de sa foiblesse,
Discerne-t-on la solide grandeur ?
Que je t'admire, ô sage petiteffe !
Que cet état charme bien plus mon cœur !

Toi dont la foi incessamment chancelle,
Quand tu verrois serois-tu assuré ?
Ah ! si l'amour ne te rend pas fidelle,
Ton cœur ne fera jamais épuré.

Oui c'est la foi, qui l'esprit illumine ;
Quoiqu'obscurci, tout en est lumineux :
C'est l'amour pur, qui le cœur détermine ;
Il est sans lui flottant & malheureux.

Le défaut de foi s'oppose à la grace,
Dieu ne la verse pas dans notre cœur :
Si l'humble foi ne détruit notre audace,
Nous ne fortirons jamais de l'erreur.

C L X X X V I.

Croix de la vie Apostolique:

AIR : *La bergere Nanette.*

PASSEREAU solitaire
Je vis dessus le toit,
Où je n'ai d'autre affaire
Que chanter pour mon Roi :
Je m'éloigne du bocage,
Où le ramage
D'un grand nombre d'oiseaux
Troubleroit mon repos.

Dans les trous de la pierre,
C'est où je fais mes nids :
Là toujours solitaire
Je couve mes petits.

La divine providence

De leur pitance
Prend le foin désormais :
Je reste dans ma paix.

Si quelquefois je vole,
C'est pour me délasser ;
Mais ma première école
Me fait tout délaïsser :
Je viens dans ma solitude ;
Où mon étude
Est de chanter toujours :
Mes soins sont mes amours.

Là je vis à mon aise,
Et je suis à couvert :
Aussi rien ne me pèse
Dans ce petit désert ;
Le Diable me fait des niches,
Souvent déniche
Mes oiseaux dans leurs nids
Quand ils sont endormis.

C'est ce qui fait ma peine ;
Je ne puis l'empêcher.
Sa fureur inhumaine
Souvent me vient chercher :
Mais mon Dieu qui me protège,
D'un sacrilège
Me délivre à l'instant :
Mon cœur reste content.

Je cherche un autre gîte :
Il n'en est point pour moi :
Je retourne bien vite
Deffus mon premier toit ;
Je chante à mon ordinaire :
Où mon vrai Pere
Prends de moi tant de soin,
Que je vis sans besoin.

Si je n'étois féconde,
 Je vivrois en repos,
 Ignorée du monde ;
 Qui monteroit si haut ?
 Mes petits faisant envie
 Font qu'on publie
 Comme témérité
 Cette fécondité.

On tourmente la mere,
 On cherche les enfans :
 Ah ! contre un solitaire,
 Quoi ? tant d'empressement !
 Ta race se multiplie :
 On sacrifie,
 A notre sûreté
 Cette postérité.

C L X X X V I I.

Plaintes & soins pour les enfans de Dieu.

AIR : *On ne vit plus.*

O Dieu que j'aime uniquement,
 Laisse monter ma triste plainte
 Jusqu'à ton trône, ô Tout-puissant :
 La douleur dont je suis atteinte
 Ne regarde que mes enfans ;
 Pour eux j'ai des désirs pressans.

Prends-les pour toi, mon cher Seigneur ;
 Qu'ils ne se guident plus eux-mêmes :
 Deviens en tout tems leur moteur ;
 Et que tes volontés suprêmes
 Conduisent tous leurs mouvemens,
 Qu'ils soient simples, obéissans.

Tu me les donnas en pur don ;
 Et je les ai reçus de même
 Pour les conduire à l'abandon ,
 Suivant ta volonté suprême :
 Ah ! ne trompe pas leurs désirs ,
 Ni l'attente de mes soupirs.

Depuis que je n'ai plus de MOI ,
 Mon prochain m'occupe sans cesse ;
 Je les veux soumettre à ta loi ,
 Malgré leur extrême foiblesse :
 C'est la loi de ton pur amour
 Que je leur vante nuit & jour.

On admire cette leçon ;
 Mais que bien peu la veulent suivre !
 Chacun veut vivre à sa façon :
 Nul parfaitement ne se livre
 A cet amour sans intérêts ,
 Qui peut seul les rendre parfaits.

» Chacun est maître de son fort ,
 » A ce qu'inspire la nature :
 » Pourquoi suivre un chemin de mort ?
 » Pourquoi cette route si dure ?
 » L'esprit n'y voit pas son chemin ?
 » Je tiens mon ame dans ma main.

Le plus sage de tous me dit :
 » Je croirois faire une folie ,
 » Si je laissois tout mon crédit ,
 » Pour suivre certaine manie
 » De préférer le Tout-puissant
 » A tous les plaisirs de mes sens.

» Ce seroit le moindre des maux ,
 Répond l'autre d'un air austère ,
 » Vouloir que je laisse au Très-haut ,
 » Le soin d'agir & de tout faire :
 » Je veux agir incessamment ,
 » Suivant mon propre mouvement.

Enfans , que j'aime tendrement ,
 Que je porte au fond de moi-même ,
 Laissez-vous à Dieu seulement ;
 Vous aurez un bonheur extrême :
 Ecoutez un peu mes douleurs ,
 Et ne méprifez pas mes pleurs.

Car si j'avois quelque intérêt ,
 Il feroit pour vous fatisfaire ;
 Je voudrois vous rendre parfaits ,
 Pour vous présenter à mon Pere
 Ainfi que de petits enfans ,
 Simples , fousmis & innocens.

Laissez là votre propre amour ,
 Daignez écouter votre mere ;
 Et vous éprouverez un jour ,
 Que ce confeil eft falutaire :
 Quittez-vous , c'est l'unique bien ;
 Et demeurez dans votre rien.

„ Mais comment s'empêcher d'agir ?
 „ De voir , de fentir , de connoître ?
 „ Toujours en filence pâtir ,
 „ Aimer & fervir notre Maître
 „ Sans en recevoir aucun don ?
 „ Cela ne nous femble pas bon.

„ Nous ne voyons plus à préfent
 „ Qu'on le ferve fans récompense :
 „ Son joug deviendroit trop pefant ;
 „ On n'a pas tant de patience :
 „ Ce font les dons & les bienfaits
 „ Qui font prendre fes intérêts.

„ Pour fa gloire , pour fon honneur ,
 „ Si l'on n'y trouve pas fon compte ,
 „ Chacun fe fent glacer le cœur ;
 „ Il faut que l'intérêt furmonte
 „ Ce qu'on trouve dur en fa loi :
 „ Nul ne veut marcher par la foi.

Hé bien ! vous ne me croyez pas :
 Faites-en donc l'expérience :
 Laissez là tous vos embarras,
 Pour embrasser cette science ;
 Vous trouverez un doux repos,
 Au lieu de cet affreux cahos.

Vous vivez dans un embarras,
 Craignant toujours de vous méprendre ;
 Et vous bronchez à chaque pas :
 Dieu vient ; vous voulez vous défendre
 De suivre ses sentiers divins,
 Pour tenir votre ame en vos mains.

Ah ! croiez-moi , mes chers enfans,
 Malgré tant de fausse lumière :
 Je vous aime si tendrement ;
 Et j'ai suivi cette carrière :
 Voudrois-je enfin vous égarer ?
 Je m'égarerois le premier.

Mais mon Dieu conduit sûrement
 Par une route inaccessible :
 Il faut perdre son jugement,
 Et vous éloigner du sensible ;
 Lors vous trouverez votre cœur
 Content , & rempli du Seigneur.

CLXXXVIII.

Discernement des esprits.

AIR : *Celui qui m'a soumise : ou , Je ne veux de Tirfis.*

JE voudrois exhaler mon cœur & mes amours :
 Que ta gloire , Auteur de ma flamme ,
 Se répande par mes discours ,
 Et pénètre le fond de l'ame !

Qui pourroit déclarer comme on goûte le cœur !

C'est une chose inexprimable :

Une pure & simple faveur ,

Une vastitude incroyable.

On discerne le cœur selon tout ce qu'il est ,

Si sensible par le sensible :

S'il est infidèle , il paroît

Redevenir inaccessible.

Lorsque le cœur est pur , c'est cette pureté

Qui fait ce goût simple & paisible :

Le goût simple , à la vérité ,

N'est ni palpable ni sensible.

Il est plus assuré que par la vision ,

Que par toute autre connoissance :

Cette secrète impression

N'est point sujette à l'inconstance.

C'est ce discernement plus assuré de tous ,

Qui montre l'ame toute nue ;

Et ce goût qui paroît sans goût ,

Est plus assuré que la vue.

L'homme qui se conduit selon son sentiment ,

Ne pénètre point ce mystère :

Arrêté par son jugement ,

Il se dérobe à la lumière.

Car l'esprit du Seigneur pénètre sûrement

La chose qu'on croit plus cachée :

Mais ce simple discernement ,

N'est pas pour une ame attachée.

Il se produit en nous au moment actuel :

Hors de là , jamais on n'y pense ;

Et même on ne le croit plus tel

Quand on l'a mis en évidence.

Dieu qui vuide de tout , nous laisse dans le rien ,

Et ne nous montre sa lumière

Que pour en tirer quelque bien :

Sinon l'ignorance est entière.

On ne nous donne rien pour l'esprit curieux,
Ni qui manque de confiance :
Le cœur humble est vraiment heureux ;
Lui seul en fait l'expérience.

Pour les événemens on n'a que l'abandon ;
Toute prévoyance est à charge :
Le moment présent est un don
Bien peu compris par le faux sage.

On se trouble souvent ; l'esprit inquiété
Veut quelque chose qui l'assure :
On ne trouve de sûreté
Que dans l'abandon , la foi pure.

Quand je soigne pour moi , Dieu ne s'en mêle point :
Mais sitôt que je m'abandonne ,
Il me montre quel est son soin ;
Et je ne vois rien qui m'étonne.

Ah ! qui fait bien aimer , fait bien s'abandonner ,
Sans soin ni souci de soi-même :
Laiissant à Dieu tout ordonner ,
Il ne pense qu'à ce qu'il aime.

Inévitables soins du cœur rempli de foi ,
J'ai trouvé la paix & le large ,
En m'abandonnant à la foi
De ce Dieu tout bon & tout sage.

Vous qui vous empressez , ah ! faites comme moi ;
Que vous épargnez de peine !
Le pur amour n'a qu'une loi ;
Cette loi brise notre chaîne.

L'esprit vraiment instruit de la loi de l'amour ,
S'abandonne à celui qu'il aime ,
Sans jamais faire aucun retour
Sur l'avenir , & sur lui-même.

Une tranquillité s'empare de l'esprit ;
L'âme est contente , elle est fidelle :
L'occupation définit
De la beauté simple , éternelle.

C'est la simplicité qui rend l'homme parfait
 Dans ses discours, dans sa pensée :
 Sa prière l'est en effet,
 Etant du MOI débarrassée.

Si je n'ai plus de MOI, je ne suis occupé
 Que de ce grand TOUT, vaste, immense :
 Je ne suis plus préoccupé,
 Et ne connois plus si je pense.

Un objet surpassant notre capacité
 Nous absorbe tout en lui-même :
 Cette profonde immensité
 Est le centre du cœur qui l'aime.

O que l'on connoît peu la pureté d'amour,
 De toute vertu le principe :
 En vain travaille tout le jour
 Celui qui sans l'amour dissipe.

Demeurez en repos ; vous travaillez beaucoup :
 Si l'amour est votre partage,
 Avec l'amour vous avez tout :
 Je n'en dirai pas davantage.

C L X X X I X .

Donner sa liberté à Dieu.

AIR : *Celui qui m'a soumise ; ou , Je ne veux de Tirsis.*

QUE pourrois-je, Seigneur, en l'état où je suis !
 Je suis si pleine de foiblesse ;
 Je passe les jours & les nuits
 En adorant votre Sagesse.

Je trouve tout en vous ; & cet esprit de foi
 Qui me soutient, & qui m'anime,
 M'oblige, sans penser à moi,
 De m'immoler comme victime.

Vous le savez, Seigneur : je le fais chaque jour :
Je voudrais des cœurs en échange
Qui brûlassent d'un pur amour ;
A vos vœux que l'on se range.

Le fruit de votre sang se répandra sur eux ,
S'ils ne s'en rendent pas indignes :
Daignez les brûler de vos feux :
Ce sont là des faveurs insignes.

Qu'ils se laissent conduire en entier abandon ,
Qu'on se délaisse tout soi-même :
La liberté est un grand don ,
Qu'il faut rendre à l'Être suprême.

C'est cette liberté , source de tous nos maux ,
Qui devient source de la vie
Quand nous la donnons au Très-haut ,
Ou quand l'Amour nous l'a ravie.

Lorsqu'on est tout perdu dans le divin amour ,
La liberté devient divine :
Car Dieu qui la reçoit toujours ,
La rend heureuse & sans épine.

Il la donna d'abord pour rendre l'homme heureux :
Cet homme en fit mauvais usage :
Il en devint plus vicieux ;
Elle devint son esclavage.

C'est cette liberté , qu'il faut donner à Dieu ;
Il la remet dans l'innocence :
Et par là nous lui donnons lieu
De la mener sans résistance.

Dieu prend soin de mon cœur, quand je suis tout à lui ;
Il empêche qu'il ne s'égaré :
Il est sa force , & son appui ;
De tout le reste il le sépare.

Né nous conduisons plus, qu'il nous guide en tout lieu
Par le soin de sa Providence :
Nous ne pouvons nous perdre en Dieu
Sans une entière dépendance.

Ah! je vous prie, Enfans, suivez cette leçon ;
 Et Dieu fera votre partage :
 Quittez les sens & la raison ;
 Et vous perdez avec courage.

Allez, marchez, courez où vous ne savez pas,
 Par les rochers, les précipices :
 Ce Dieu qui conduira vos pas,
 Vous rendra tous sentiers propices.

Marchez sur le coton ; vous pourrez vous blesser,
 S'il ne vous soutient par lui-même :
 Les rochers ne peuvent lasser,
 Lorfqu'on y fuit celui qu'on aime.

Allez donc mes enfans, & suivez le Seigneur,
 Qu'il vous vêtisse, ou vous dé nue ;
 Qu'il vous mene par la douceur,
 Ou bien par des roches rompues.

Si vous savez aimer, vous n'appréhendez rien :
 N'entrez jamais en défiance :
 Suivez cet Auteur de tout bien ;
 Et vous irez en assurance.

C X C.

La parole de Dieu n'est point écoutée.

AIR: *Mon cher troupeau.*

AH! garde-toi bien de redire
 O cher écho, mon mal secret :
 Si je te conte mon martire,
 C'est que je te connois discret.

Ne répète pas mes paroles ;
 Garde-les aux creux des rochers :
 Que mes plaintes seroient frivoles,
 Et que mes tourmens me font chers !

Je viens dans ce lieu solitaire ;
Pour me cacher aux yeux de tous ;
Et plus ma douleur est amère,
Plus ces lieux cachés me font doux.

Nul que mon Dieu n'entend ma plainte ;
Nul que lui ne fait mon amour :
Je chante mes maux sans contrainte
Aux rochers , aux bois d'alentour.

Créatures inanimées ,
Vous compatissez mon tourment ;
Et l'écho de ma voix charmée ,
Suspend sa voix en ce moment.

Mais j'entends des secrets murmures
Des eaux , & des feuilles des bois ,
Qui partagent mes aventures ,
Et veulent se joindre à ma voix.

Amour , daigne te faire entendre
Aux bois , aux échos , au rocher :
L'homme ingrat ne veut point se rendre ;
Il craint même de t'approcher.

Ta vérité ne peut lui plaire ;
Il fuit le mensonge & l'erreur :
Pourrois-je , si tu ne l'éclaires ,
Trouver la route de son cœur.

Pour moi , je n'ai plus de parole ;
Tout se renferme dans mon sein :
On ne veut point de ton école ,
Pour suivre son propre dessein.

Mon ame est toute desséchée ,
Je ne reconnois plus mon cœur ;
Je suis ainsi que l'araignée :
Il ne me reste plus d'humeur.

On n'a plus de correspondance
Pour mon esprit , ni pour mon cœur ;
Je ne trouve que résistance :
Et c'est ce qui fait ma langueur.

Seigneur , à qui m'adresserai-je ?
 Difoit le Prophète autrefois ;
 Ta parole paroît un piège :
 On la rejette avec ma voix.

Hélas ! parle , parle toi-même ;
 Nous sommes dans un grand mépris ;
 Ah ! l'on nous rebute à l'extrême :
 Fais , fais ce que tu m'as promis.

Dans ce lieu solitaire & sombre
 J'exhalois ainsi ma douleur ;
 Je m'enfonçois dessous son ombre ,
 Pour soulager un peu mon cœur.

Dans la douleur de la Nature ,
 Avec de longs gémissemens
 J'exprimois ce que l'ame endure
 Dans de si terribles tourmens.

Le ruisseau par son doux murmure
 Sembloit partager ma douleur :
 Qui peut dans ma peine très-dure
 Soulager ce que sent mon cœur ?

Dieu seul peut soulager ma peine ;
 Je m'abandonne à son vouloir :
 Reçois mes pleurs , claire fontaine ,
 Le reste est hors de ton pouvoir.

C'est toi , mon adorable Pere ,
 Qui me laisses toujours souffrir :
 Mais je sens bien , & je l'espère
 Que je verrai mes maux finir.

Le doux lien dont ton bras me serre ,
 N'est point pris de mon seul vouloir ;
 C'est toi qui le rend nécessaire :
 Sers toi de ton divin pouvoir.

C X C I .

Dieu rejettant sa vigne s'en fera une nouvelle.

AIR : *La jeune Iris.*

JUSQUES à quand votre vigne chérie
Sera-t-elle au pillage des passans ?
On la détruit, elle n'est plus fleurie ;
On rejette ses vins plus excellens.

Les hommes ne font cas en cette vie ,
Que de ce que leurs mains ont cultivé :
Le reste leur paroît une folie ;
Je cherche ses fruits, je n'ai rien trouvé.

Les sangliers l'ont toute ravagée ;
Elle a perdu sa première beauté :
De tous côtés elle est endommagée ;
Vous l'abandonnez à leur cruauté.

Ils ont rompu le mur qui l'environne ;
Ses pampres sont épars de tous côtés :
Pourquoi cette vigne autrefois si bonne ,
A-t-elle perdu toutes ses beautés ?

Vous allumez votre fureur contre elle :
Auroit-elle attiré votre courroux ?
Vous la cultiviez avec tant de zèle ,
Vous la gardiez avec un œil jaloux.

D'où vient donc ce changement qui m'étonne ?
Vous n'y prenez presque plus d'intérêt ?
» Son fruit dont la liqueur étoit si bonne ,
» N'a plus qu'une âpreté qui me déplaît .
» Chacun a voulu la faire à sa mode ;
» Je n'ai voulu plus y mettre la main :

„ Car chacun fuit différente méthode ;
 „ D'un vin exquis ils font un mauvais vin. ”

Falloit-il donc la laisser de la forte ?
 Ne pouviez-vous la faire façonner ?
 Vous , Seigneur , dont la puissance est si forte ,
 Vous ne deviez jamais l'abandonner.

„ J'avois tout fait pour cette belle vigne :
 „ Ses pampres se tournoient de mon côté :
 „ Son fruit étoit de mon goût le plus digne ;
 „ J'étois charmé de sa fidélité.

„ Mais tout d'un coup cette vigne adultère
 „ A tourné ses pampres vers les passans :
 „ Ses fruits dont j'étois le propriétaire ,
 „ Ont servi pour enivrer ses amans.

„ Qu'aurois-je donc pû faire à cette vigne ?
 „ J'avois tout fait afin de l'embellir :
 „ Ah ! que son ingratitude est insigne !
 „ Je vais perdre jusqu'à son souvenir.

„ Bientôt , bientôt j'en vais bâtir une autre :
 „ Je détruirai tellement celle-ci ,
 „ Qu'on verra bien ce qu'a dit mon Apôtre ,
 „ Et ce que mon Prophète avoit prédit.

„ La vigne aimée n'est plus la vigne aimée ;
 „ Son Sanctuaire est indignement traité :
 „ Celle de qui mon ame étoit charmée ,
 „ N'éprouvera plus que ma cruauté.

„ Je vais me faire une vigne nouvelle ,
 „ Que je renfermerai de murs très-forts :
 „ Je la rendrai si pure & si fidelle ,
 „ Qu'elle ne craindra plus aucuns efforts.

„ Je l'environnerai de forte garde ;
 „ Je veillerai pour elle nuit & jour :
 „ D'un œil jaloux sans fin je la regarde ;
 „ Elle me montre quel est son amour.

„ Jérusalem descends dessus la terre ;
 „ Viens au plutôt recevoir ton Epoux :

- „ Chez toi personne ne fera la guerre ;
 „ L'agneau vivra content auprès des loups.
 „ C'est dans ton sein , & dans ta propre terre
 „ Que je mettrai tous ces pampres si beaux ;
 „ Et non dedans une terre étrangere
 „ Qu'on verra croître tous ces plans nouveaux.
 „ Je vais arracher chaque vieille foughe :
 „ Et j'en planterai d'autres en leur lieu ;
 „ Sans que pour elles la pitié me touche :
 „ Je les ferai toutes jetter au feu.

C X C I I.

Que le règne de Jésus-Christ se va étendre.

AIR : *L'éclat de vos vertus.*

T On Nom, ô mon Seigneur, est l'huile répandue,
 Que l'on va voir bientôt pénétrer tous les cœurs :
 Les nations feront émues :
 Fais-toi de vrais adorateurs.

Quand verrai-je ce jour, cher Epoux de mon ame ?
 Je le vois en esprit qui s'approche de nous :
 L'huile s'étend près de la flamme ;
 Ton nom s'étendra, cher Epoux.

Ce Nom saint & sacré désigne ton Empire :
 Ah, quand te verra-t-on régner sur tous les Rois ?
 C'est le seul bien que je désire,
 De les voir soumis à tes loix.

Que ton règne s'étende, ô Monarque Suprême ;
 Fais-toi goûter de tous dans ce grand Univers :
 Que mon plaisir seroit extrême,
 De voir ces changemens divers !

Que ton pouvoir est grand , ta conduite adorable !
 Tu caches tes desseins pour les faire éclater ;
 Tu nous soutiens ; tu nous accables :
 Tu viens ; & j'ose m'en flatter.

Non ; rien n'empêchera ton règne de s'étendre :
 Il en coutera cher à tes meilleurs amis.
 Que mon cœur soit réduit en cendre ;
 Et fais ce que tu m'as promis.

Ils vont venir bientôt , ils vont venir en foule ,
 Du nord & du midi , d'orient , d'occident ,
 Viens , viens enlever la dépouille
 D'un peuple qui devient enfant.

Mon cœur , il faut qu'en toi mon Dieu se fatisfasse ;
 Mais pour son seul plaisir , non pour te rendre heureux :
 Plus il redoublera sa grace ,
 Plus il en fera glorieux.

Commande en souverain , Possesseur de mon ame ;
 Fais en moi chaque jour toutes tes volontés :
 Que mon cœur n'est-il tout de flamme ,
 Pour reconnoître tes bontés.

L'amour , le seul amour , t'a donné la victoire :
 Par l'amour seulement tu regnes en mon cœur :
 Ce cœur ne veut plus que ta gloire ;
 Rien pour foi , tout pour ton honneur.



C X C I I I .

*Grandes persécutions avant que Dieu rassemblera ses enfans.**AIR : Hélas ! Brunette mes amours.*

IL n'est point pour moi d'autre bien
 Que le Seigneur que j'aime.
 Je le veux , ou je ne veux rien :
 Il est le Bien Suprême ;
 Tout le reste n'est que fadeur ,
 Qui ne peut qu'affliger mon cœur.
 Ce que peut donner le Démon ,
 Les hommes , même l'Ange ,
 Ne fauroit me paroître bon :
 Vers Dieu mon cœur se range ;
 Mettant son seul contentement
 A le servir uniquement.

Enchanté de la vanité ,
 L'homme au crime se livre :
 Il n'aime point la vérité ;
 Il ne veut pas la fuivre ,
 Entraîné du rapide cours
 De ses criminelles amours.

Hélas ! quand viendront-ils , ces tems ,
 Que jaloux de ta gloire ,
 Tu perdras de tous ces méchans
 Jusques à la mémoire ;
 Qu'on ne verra que des Enfans ,
 Simples , petits , obéissans ?

Mais , hélas ! mon Divin Amour ,
 Tu fais tout le contraire :

On voit les tiens perdre le jour ;
 Tu les ôte à la terre ,
 Les féparant par ta douceur
 De ces objets de ta fureur.

Tremblez , ô pays d'aquilon ,
 Et foyez dans la crainte ;
 Le midi , le feptentrion
 Sentiront une atteinte
 De la fureur du Tout-puiffant :
 O combien durera ce tems !

Cachez-vous , Enfans du Très-haut ,
 Évitez fa colere :
 Les uns jettés dans les cachots
 Périront de mifere ;
 D'autres massacrés en Sion :
 Tout fera dans l'émotion.

Quand le méchant triomphera ,
 Le Ciel , la terre & l'onde ,
 Le feu , l'eau , tout fe confondra ;
 Et le refte du monde
 Sera dans les gémissemens
 A l'approche de ces tourmens.

C'est alors que les Bien-aimés ,
 Affigés , mais tranquilles ,
 Seront , des méchans condamnés ,
 Sans feu , fans domiciles ,
 Errans , paiffibles , vagabonds :
 Ce fera là le fort des bons.

Ces tems fe verront abrégés
 Par la Bonté Suprême :
 Bientôt ces pauvres affigés
 Par le Dieu qui les aime ,
 Sentiront effuyer leurs pleurs ,
 Changer en plaifir leurs douleurs.

Leurs maux ne font que d'un moment ;
 Et leur bonheur immense :

Au lieu qu'on verra le méchant
 Par la toute-puissance
 Puni de son iniquité,
 Pendant toute l'éternité.

Soyons si petits, mes Enfans,
 Sans même oser nous plaindre,
 Que la foudre du Tout-puissant
 Ne puisse nous atteindre :
 Si nous sommes simples & doux,
 Nous ne craindrons pas son courroux.

C'est sur le vain audacieux,
 Qu'il lance son tonnerre :
 Il croit s'élever jusqu'aux Cieux ;
 Et bientôt sous la terre
 Il subira le châtiment
 De son affreux dérèglement.

C X C I V .

*Jésus-Christ rassemblera ses enfans dans la
 nouvelle Jérusalem.*

AIR : *On ne vit plus dans nos forêts.*

O nouvelle Jérusalem,
 Descendez promptement sur terre :
 Alors le Fils de Bethléem
 Après une sanglante guerre
 Détruira tous ses ennemis,
 Et rendra les hommes fousmis.

Ce fera dedans votre sein
 Que se feront ces grandes choses :
 Alors l'Esprit pur & divin
 Par d'étranges métamorphoses
 Ayant détruit tous les pécheurs,
 Rassemblera ses serviteurs.

Mais avant ces tems trop heureux
 Qu'on verra d'étrange carnage!
 L'esprit jaloux, plus envieux
 Ravagera votre héritage ;
 Et s'acharnant contre les bons
 Il en remplira les prisons.

On verra de tous les côtés
 Les amis de Dieu dans la peine ;
 Les uns captifs & maltraités ;
 Par-tout être un objet de haine :
 Mais ces tems feront abrégés
 En faveur de ses affligés.

Dieu rendra la paix à leurs cœurs ,
 Et les comblera de délices ;
 Ils oublieront tant de douleurs
 Que leur ont fuscité les vices ;
 Ils goûteront lors une paix
 Qui fera ferme pour jamais.

C X C V.

Pierres propres pour la Jérusalem céleste.

AIR : *Celui qui m'a soumise ; ou , Je ne veux de Tirfis.*

JE vois venir bientôt l'Épouse de l'Agneau :
 C'est la Jérusalem céleste ;
 Tout y paroît grand & nouveau :
 Pour la recevoir qu'on s'apprête.

Nous sommes du Seigneur tous des temples vivans ,
 Bâtis de pierres précieuses ;
 Les parvis sont pleins d'ornemens ,
 Et les portes très-merveilleuses.

D'où vient cet appareil si grand , si somptueux ?
 C'est la demeure de Dieu même.

Tout est saint, tout est merveilleux :
Faut-il moins pour le Dieu suprême ?

D'où vient, Jérusalem, que quittant ton séjour,
Tu viens descendre sur la terre ?
C'est que Dieu, tout saint, tout amour,
Veut accomplir un grand mystère.

Il veut dans tous les cœurs faire son logement ;
Et que chacun d'eux me ressemble ;
Que ne faisant qu'un bâtiment,
L'amour pur les unisse ensemble.

Tous feront par ses soins placés en chaque lieu :
Ce bel ordre d'architecture
Compose la maison de Dieu
D'une différente structure.

Ces excellens rubis marquent la charité,
Ces émeraudes l'espérance :
Ces perles sont la vérité,
Et les diamans la constance.

Pour les faire servir que de coups de marteau !
On ne les polit qu'à mesure
Que la meule avec le ciseau
Ont presque changé leur nature.

Mais j'aperçois de loin tant de fourneaux ardens ;
C'est pour fondre ces belles pierres :
L'amour pur en est l'artisan ;
La foi les tire des carrières.

Ce n'est donc pas assez que de les bien polir ;
Il faut les fondre & les dissoudre ;
Il faut, afin de les unir,
Que ce feu les réduise en poudre.

Sans ce rude travail on ne peut s'en servir
Pour cet admirable édifice ;
Beaucoup ne veulent pas périr,
Ni se livrer à la Justice.

Elles sont de rebut, & ne pourront jamais
Servir au merveilleux ouvrage

De ce divin Prince de paix ;
 Et cela faute de courage.
 Que je déplore, hélas ! de voir tant de beautés
 Être par leur faute inutiles :
 Misérables propriétés,
 Où trouverez-vous un asile ?
 Choisis depuis longtems pour l'œuvre du Seigneur ,
 Vous vous opposez à sa gloire :
 Vous estimez votre valeur ;
 Il faut en perdre la mémoire.
 Tout ce que vous avez vient du Dieu de Sion ;
 Laissez-vous fondre sans obstacle ;
 Remplissez votre élection
 Pour servir à son Tabernacle.

C X C V I.

Age heureux du règne de Jésus-Christ.
 Puer parvulus minabit eos (a) (Isa. XI. v. 6-9.)
 AIR : *Aimable jeunesse ; ou, Songes agréables.*

DANS ce pâturage
 Je vois un troupeau :
 Le loup est sans rage
 Auprès de l'agneau ;
 C'est un enfant
 Qui les va tous paissant.
 Le tigre féroce
 Montre sa douceur ;
 Le lion sans force
 Suit son conducteur :
 C'est un enfant
 Qui les va tous paissant.

[a] *Un petit enfant les conduira. Voyez la Figure du
 Titre & son Explication.*

L'enfant la vipere
Tient dedans sa main ;
Sa dent meurtriere
N'a plus de venin :
C'est un enfant
Qui les va tous paissant.

Là les brebiettes
Alaïtent les loups ;
Ici la chevrette
Les ramene tous :
C'est un enfant
Qui les va tous paissant.

Là l'âne sauvage ,
Et le fier lion ,
Sont au pâturage
Avec le mouton :
C'est un enfant
Qui les va tous paissant.

L'éléphante alaite
Les rhinoceros ,
Broutant l'herbelette
Avec les troupeaux :
C'est un enfant
Qui les va tous paissant.

Là la jeune Épouse ,
D'un air innocent ,
Sans être jalouse
S'en ira chantant :
O tems heureux
De Jésus glorieux !

Collines , villages ,
Gazouillans oiseaux ,
Charmans pâturages ,
Et vous claires eaux :
Lieux fortunés
Pour ces tems préparés !

L'Enfant adorable
Les conduira tous :
Et l'homme coupable
Sera loin de vous.
O tems heureux
De Jésus glorieux !

FIN du PREMIER VOLUME.

21



JUL 3 1936



JUL 3 1936

